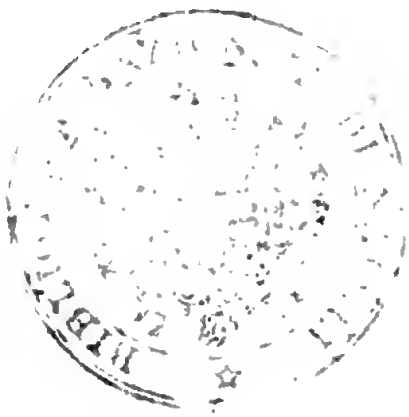
OEUVRES

D'HOMERE.

TOME III.



Ex Bibliotheca
March. FRANCISCI TACCONE

A Paris, chez LAMY, quai des Augustins;
A Berlin, chez BOURDEAUX, et LAGARDE;
A Lyon, chez BERNUSET, et ROSSET;
A Strasbourg, chez TREUTEL, et les freres GAY;
A Vienne, chez ARTARIA;
A Manheim, chez FONTAINE.

L'ILIADE D'HOMERE,

AVEC DES REMARQUES;

PRÉCÉDÉE

DE RÉFLEXIONS SUR HOMERE

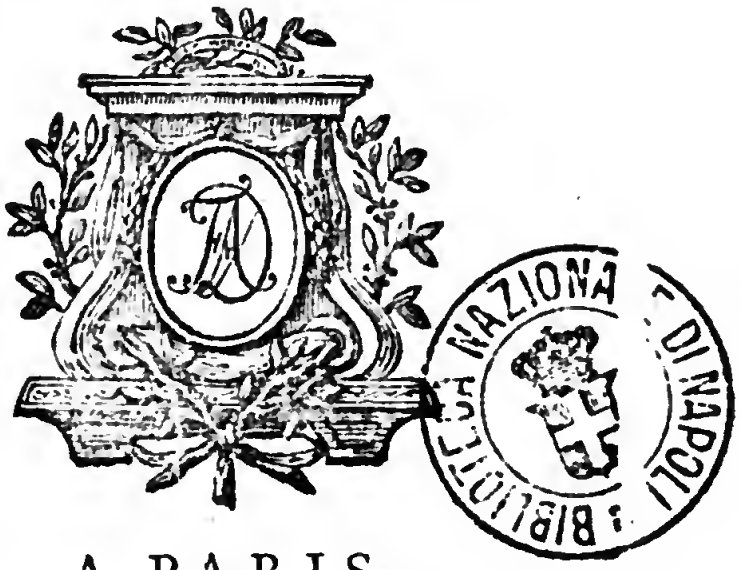
ET

SUR LA TRADUCTION DES POËTES.

Par M. BITAUBÉ, de l'académie royale de Berlin, et de celle des inscriptions et belles-lettres de Paris.

TROISIEME ÉDITION.

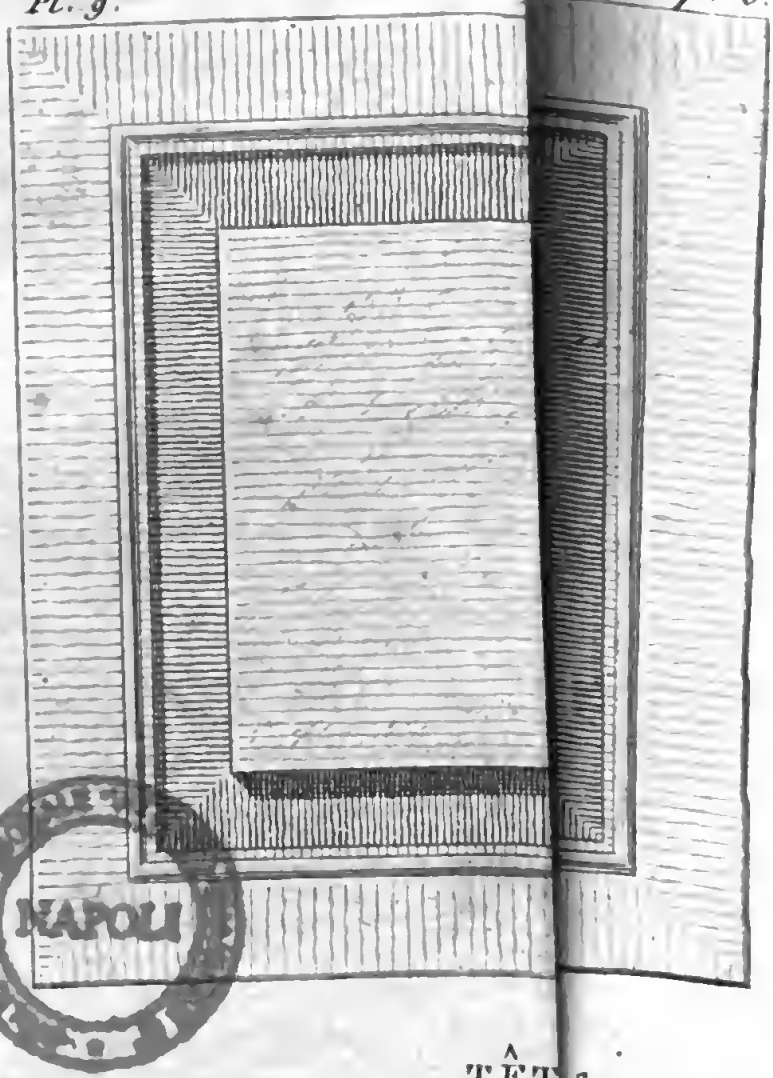
TOME TROISIEME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCC. LXXXVII.



NAPOLI

TETA.

L'ILIADE D'HOMERE.

CHANT SEPTIEME.

HECTOR se précipite hors des portes, et son frere Pâris l'accompagne; ils brûlent tous deux en leurs cœurs de combattre et de signaler leur courage. Ainsi qu'un dieu accorde aux ardents desirs des nautonniers un vent favorable, après qu'ils ont longtemps agité la mer de leurs rames unies, et que leurs membres sont accablés d'épuisement; ainsi l'arrivée soudaine de ces deux guerriers satisfait les ardents desirs des Troyens.

Alors ils triomphent également: l'un renverse le fils du roi Aréithoüs, Ménesthius, né dans Arne de l'au-

guste Philoméduse et d'Aréithoüs qui s'armoit d'une massue. Hector de son javelot frappe Éionée sous le casque d'un airain solide, et lui ravit le jour; tandis que Glaucus, fils d'Hippoloque et chef des Lyciens, perce de sa lance dans la sanglante mêlée l'épaule d'Iphinoüs qui s'élançoit sur son char roulant : il tombe du char, et rend le dernier soupir.

Minerve voit ces guerriers renouveller le combat et répandre le carnage parmi les Grecs; elle descend d'un vol impétueux des sommets de l'olympe vers les murs sacrés d'Ilion : aussitôt Apollon, qui du haut de Pergame portoit des regards attentifs sur la plaine et souhaitoit la victoire aux Troyens, vole à la rencontre de la déesse. Ils s'arrêtent au pied d'un hêtre fort élevé; le fils du maître des cieux, Apollon, prend la parole :

Fille du grand Jupiter, pourquoi te précipiter de l'olympe avec cette furie? et quel est ce feu martial qui t'embrase? Viens-tu faire pencher en faveur des Grecs la balance inconstante de la victoire? car tu n'as aucune compassion de la perte des Troyens. Mais si tu m'en crois, ce qui seroit le parti le plus sûr, nous suspendrons en ce jour la fureur des batailles: que les deux peuples reprennent ensuite les armes et combattent jusqu'à l'entiere destruction de Troie, puisque vous goûtez, ô déesses, tant de charme à renverser cette ville.

Je le veux, ô toi dont la fleche est inévitable, répond Minerve; et c'est le même dessein qui m'a fait descendre de l'olympe au milieu des Troyens et des Grecs. Mais comment parviendras-tu à calmer la rage des deux armées?

Excitons le fier courage d'Hector, dit Apollon ; qu'il provoque quelqu'un des Grecs à se mesurer avec lui dans ce champ terrible; et que les Grecs, saisis d'indignation et pleins d'audace, animent l'un de leurs guerriers à combattre ce chef redoutable.

Il dit, et la déesse y consent. L'augure Hélénus, fils chéri de Priam, instruit du dessein qu'Apollon et Pallas viennent de concerter, s'approche d'Hector et lui dit :

Hector, égal en prudence à Jupiter, veux-tu recevoir les avis d'un frere? Dispose les rangs des Troyens et des Grecs ; toi, seul, ose provoquer le plus vaillant de nos ennemis à se mesurer avec toi dans ce champ terrible. Les destins ne te condamnent point à périr en ce jour; j'en crois la voix des immortels.

A peine a-t-il achevé ces paroles,

qu'Hector charmé s'avance entre les deux armées, et, de la longueur de sa pique saisie au milieu, il repousse les phalanges troyennes, qui toutes s'arrêtent au même instant. Agamemnon fait retirer les Grecs valeureux, tandis qu'Apollon et Minerve, sous la forme de deux vautours, se placent sur le hêtre majestueux de Jupiter, et contemplent d'un œil satisfait ce nouveau spectacle. Les troupes en silence serrent leurs rangs couverts de casques, de boucliers, et hérissés de piques: telle est, quand le vent d'occident commence à s'élever, la sombre horreur qu'il répand sur l'empire de la mer; à son souffle les ondes noircissent. Hector, au milieu des deux armées, leur tient ce discours:

Troyens, et vous, Grecs intrépides, je vous dirai ce que mon courage m'inspire. Jupiter assis dans les

cieux n'a pas voulu que notre alliance fût durable; et il prépare aux deux peuples de grands malheurs, qui ne seront terminés que lorsque vous aurez soumis Ilion avec ses tours, ou que vous serez vaincus vous-mêmes près de vos vaisseaux audacieux. Parmi vous sont les plus vaillants guerriers de la Grece. Que celui qui se sent animé de l'ardeur de me combattre sorte des rangs pour se mesurer seul avec le noble Hector. Voici les conditions de ce combat. Et toi, Jupiter, sois témoin de nos serments. Si mon adversaire m'abat sous le fer de sa pique indomtable, qu'il me ravisse mes armes, et les porte vers ses vaisseaux, mais qu'il renvoie mon corps à mes amis pour que les Troyens et leurs épouses accordent à ma dépouille inanimée les honneurs du bûcher funebre. Si c'est moi qui triomphe de

mon adversaire, si Apollon me couvre de cette gloire, j'enleverai au vaincu ses armes, je les porterai dans les murs d'Ilion, et les appendrai dans le temple de ce dieu : mais je renverrai son corps vers les vaisseaux. Que les Grecs l'ensevelissent et lui érigent un monument aux bords étendus de l'Hellespont, afin que l'on dise parmi les races futures, en fendant avec de nombreuses rames les noires vagues de cette mer : Voici la tombe antique d'un guerrier qui, signalant sa valeur, fut renversé dans la poussiere par l'illustre Hector. Ainsi l'on parlera, et ma gloire sera éternelle.

Les Grecs, à ce défi, demeurent dans un profond silence; ils rougissent de refuser le combat, et craignent de l'accepter. Enfin Ménélas se leve; et poussant de longs soupirs, il les accable de reproches : Ô déses-

poir! Faux braves que vous êtes! femmes, et désormais indignes du nom de Grecs! quel opprobre avilissant va nous couvrir, si dans ce moment nul d'entre nous n'ose aller au-devant d'Hector! Mais puissiez-vous tous être réduits en poudre, puisqu'ainsi vous restez immobiles d'effroi et que vous renoncez à l'honneur! je vais moi-même prendre les armes contre cet adversaire. La victoire, au-dessus de nous, est entre les mains des immortels.

Il dit, et déja il revêtoit sa belle armure. Alors, Ménélas, on t'auroit vu périr sous le bras d'Hector plus vaillant que toi, si tous les rois ne se fussent précipités pour te retenir, et si le grand Agamemnon lui-même, te prenant la main, ne t'eût adressé ce discours: Tu suis une ardeur insensée, ô Ménélas chéri de Jupiter; sache te maîtriser, quoi qu'il en

coûte à ton cœur, et ne va point par un vain desir de gloire combattre un héros dont la force est trop supérieure à la tienne, cet Hector qui fait trembler tous les autres guerriers : Achille même, à qui tu peux céder la palme du courage, ne le rencontre pas, sans frémir, dans les champs où il triomphe. Demeure donc, retourne vers tes amis ; les Grecs susciteront au fils de Priam un autre adversaire. Quelle que soit son intrépidité, et quelque soif qu'il ait du carnage, il savourera, j'en suis sûr, les douceurs du repos, s'il échappe de ce combat.

Ménélas est persuadé par les sages conseils du héros ; il obéit, et ses compagnons pleins de joie s'empressent à lui ôter ses armes. Alors le roi de Pylos se leve au milieu d'eux : Dieux immortels ! s'écrie-t-il, quel deuil pour la Grece ! combien ne gé-

mira pas le vieux Pélée, ce guerrier illustre parmi les Phthiotes autant par sa valeur que par sa sagesse et son éloquence, et qui autrefois, dans son palais, se plaisoit tant à m'interroger et à me demander les noms et la naissance de tous nos héros! Ah! s'il apprend qu'en ce jour ils tremblent tous à l'aspect d'Hector, combien de fois il levera vers les dieux ses bras appesantis, et les suppliera de le décharger du fardeau de la vie et de le faire descendre dans la demeure de Pluton! Grand Jupiter, Minerve, et Apollon, que n'ai-je la jeunesse dont je jouissois quand les Pyliens et les guerriers fameux de l'Arcadie, rassemblés sous les murs de Phée, combattirent aux lieux qu'arrose le Jardan, et où le Céladon roule ses rapides eaux! Là, Ereuthalion, tel qu'un dieu, nous bravoit à la tête de ses troupes, tenant en

main l'arme d'Aréithoüs, du grand Aréithoüs, que tous, hommes et femmes, désignoient par sa massue, parcequ'il dédaignoit de combattre de l'arc et du long javelot, mais qu'il rompoit les phalanges avec cette massue de fer. Lycurgue, employant la ruse, non la force, tua ce héros dans un chemin étroit où cette arme ne lui fut d'aucun secours: il le prévint, lui plongea sa pique dans le corps; et le renversant, il le dépouilla de la massue, présent du dieu Mars. Depuis ce temps Lycurgue ne cessa de la porter dans les champs de la guerre. Mais lorsqu'en son palais il ressentit le poids de la vieillesse, il voulut qu'Éreuthalion, son fidele écuyer, le remplaçât dans les batailles avec cette arme redoutée. Ce guerrier en étoit chargé le jour où il défioit tous nos chefs au combat. Tremblants et saisis de terreur, aucun

d'eux n'osa se présenter devant lui : moi seul, le plus jeune de tous, je me sentis l'audace d'attaquer cet adversaire. Je le combattis; Minerve me donna la victoire, et j'abattis le géant terrible à mes pieds : son corps, étendu sur le sable, couvroit un long terrain. Que ne puis-je rajeunir, et que n'ai-je aujourd'hui la même vigueur! déja l'impatient Hector seroit aux mains avec son ennemi : et vous, les plus vaillants des Grecs, vous n'êtes pas seulement disposés à courir avec joie à sa rencontre!

Tels étoient les reproches du vieillard. Aussitôt paroissent neuf guerriers ; ils se levent tous. Agamemnon roi des hommes est le premier; le redoutable Diomede s'annonce ; après eux se montrent les Ajax pleins d'un courage intrépide; Idoménée, et son écuyer Mérion

semblable au dieu des batailles; enfin le fils illustre d'Évemon, Eurypyle; Thoas fils d'Andrémon, et le sage Ulysse: tous veulent combattre Hector. Le roi de Pylos leur dit: Remettez au sort le choix de celui qui doit entrer dans cette lice: quel qu'il soit, les Grecs se féliciteront et il se félicitera lui-même s'il échappe de ce combat.

Il dit. Ils marquent chacun leur sort, et le jettent dans le casque d'Agamemnon. Cependant les troupes levant leurs mains: Maître des immortels, disent-elles les yeux fixés sur la voûte immense du ciel, que le destin nomme Ajax, ou le fils de Tydée, ou le roi de la puissante Mycenes!

Nestor agite le casque, et l'on en voit sortir le sort que tous desiroient avec le plus d'ardeur; c'étoit celui d'Ajax. Un héraut, en commençant par la droite, le porte aux neuf guer-

riers, dont aucun ne le connoît, jusqu'à ce qu'allant de l'un à l'autre il arrive près de l'illustre chef qui, après y avoir mis sa marque, l'avoit posé dans le casque: ce chef tend la main au héraut, lequel s'avance et lui remet le sort. Ajax voit sa marque, la reconnoît, et, transporté de joie, il la jette à ses pieds, et s'écrie:

Ô mes amis, ce sort est le mien; et mon cœur en triomphe, car je me flatte de vaincre le noble Hector. Vous, tandis que je vais revêtir mes armes, adressez des vœux en ma faveur au fils de Saturne; mais que ce soit en secret, de peur que les Troyens ne les entendent. Ou plutôt invoquez le ciel à haute voix, nous ne redoutons personne; il n'est pas de guerrier assez fort pour me contraindre à reculer ni pour me faire trembler: né, nourri dans Salamine, je ne crois pas être si novice dans les combats.

Il dit, et l'on invoque Jupiter. Chacun, levant les yeux vers le ciel, fait cette priere : Jupiter, toi qui regnes aux sommets de l'Ida, dieu grand et terrible, donne la victoire au fils de Télamon; qu'il sorte de ce combat couvert d'une gloire immortelle! ou si tu chéris Hector, et que tu veilles sur lui, accorde aux deux héros une valeur et une gloire égales!

Tels étoient leurs vœux. Cependant Ajax se couvre de l'airain éblouissant. Après qu'il a revêtu toute son armure, il s'avance dans la lice, comme le formidable Mars lorsqu'il va joindre les combattants que Jupiter a livrés aux fureurs de la Discorde dévorante : ainsi s'avance Ajax, ce ferme soutien des Grecs ; il sourit d'un air cruel et terrible, marchant à grands pas et agitant sa longue pique. A son aspect les Grecs sont remplis de joie, tandis qu'un tremble-

ment violent s'empare de chacun des ennemis, et que même au sein d'Hector son grand cœur palpite; mais il n'est plus temps pour lui de craindre ni de se retirer, puisqu'il a provoqué cet adversaire au combat. Déja le fils de Télamon le serre de près, portant un bouclier énorme semblable à une tour. Tychius qui vivoit dans Hylé, et dont nul armurier n'égaloit l'industrie, lui fit ce bouclier, où éclata son art, de la dépouille entiere de sept taureaux vigoureux qu'il couvrit encore d'une forte lame d'airain. Ajax, qui portoit ce bouclier devant sa poitrine, s'arrête près d'Hector; et, le menaçant, il lui dit:

Hector, c'est maintenant que tu vas connoître, en combattant seul contre moi, quels guerriers se trouvent encore parmi les Grecs, sans compter Achille qui rompt les rangs ennemis et qui a le cœur d'un lion. Quoiqu'ir-

rité contre Atride, roi de nos peuples, il soit couché près de ses vaisseaux, nous avons encore des guerriers, même en grand nombre, dignes d'aller au-devant de toi. Mais ne tarde plus et commence l'attaque.

Illustre Ajax, fils de Télamon et chef des guerriers, répondit l'intrépide Hector, ne cherche point à éprouver mon courage comme si tu parlois à un foible enfant ou à une femme qui ne connoît point les travaux de la guerre. J'ai été nourri dans les périls et le carnage : je porte à droite, à gauche, le bouclier brûlant, et suis infatigable dans les batailles. Faut-il combattre à pied? je marche aux sons du cruel Mars. Je m'élance aussi sur mon char, et vole à l'attaque avec mes juments impétueuses. Quoique tu sois redoutable, mes coups ne seront pas cachés; mais je te frapperai ouvertement, si je puis t'atteindre.

Il dit. Balançant son javelot, il l'envoie vers Ajax, et frappe la lame d'airain qui couvre l'énorme bouclier, dépouille de sept taureaux: le javelot ardent s'ouvre une route, perce six peaux; la derniere seule l'arrête. Le grand Ajax fait partir à son tour sa lance, atteint le bouclier du fils de Priam: la lance pénetre à travers le bouclier étincelant, la riche cuirasse, déchire la tunique, et menace le flanc; mais le guerrier se courbe, il échappe à la parque fatale. Ils retirent à la fois leurs javelots, et tombent l'un sur l'autre avec une ardeur nouvelle, tels que des lions dévorants ou des sangliers indomtables. Hector alonge sa pique, et presse le bouclier de son ennemi: mais, loin de le rompre, la pointe est recourbée. Ajax s'élance, perce de part en part le bouclier d'Hector, fait chanceler ce chef qui se précipi-

toit vers lui avec furie, le blesse à la gorge : il en jaillit un sang noir. Cependant l'audacieux Hector n'abandonne point le champ de bataille; il recule quelques pas, prend dans sa forte main une noire, raboteuse et énorme roche qui se trouvoit en ce champ, et la lance sur le milieu du vaste et solide bouclier d'Ajax : la lame d'airain en retentit dans tout son contour avec un bruit horrible. Mais le fils de Télamon leve une roche bien plus pesante encore ; et la tournant plusieurs fois dans l'air, il la jette d'un bras vigoureux. Cette roche, telle qu'une grosse meule, brise le bouclier d'Hector, et frappe ses genoux; il est étendu à la renverse dans la poussiere, s'attachant à son écu fracassé : mais Apollon le releve au même instant.

Alors les deux guerriers, armés de leurs glaives, alloient s'attaquer de

près et se porter des coups plus terribles, si deux hérauts, ministres de Jupiter et des hommes, et pleins de prudence, Idéus et Talthybius, ne se fussent avancés, l'un de la part des Troyens, l'autre de la part des Grecs. Ils tiennent leur sceptre au milieu des deux combattants; et le sage Idéus parle en ces mots: Cessez, mes chers enfants, de vous obstiner à combattre: car Jupiter qui regne au haut des nuées vous aime tous deux; vous êtes l'un et l'autre remplis de courage, et nous en sommes tous convaincus. Déja la nuit est arrivée, il convient de lui obéir.

Ajax répond: Idéus, c'est le fils de Priam que tu dois engager à proposer la retraite; il a défié au combat nos chefs les plus vaillants: qu'il cede le premier, et je me retire à son exemple.

Alors le grand Hector prenant la

parole : Ajax, dit-il, les dieux ont joint la prudence à la valeur qu'ils t'ont donnée en partage; car par ta valeur tu es le plus illustre des Grecs. Ne nous opiniâtrons pas en ce moment au combat; nous pourrons quelque autre jour le renouveller, jusqu'à ce que le destin nous sépare et fasse triompher l'un ou l'autre : déja la nuit est arrivée, il convient de lui obéir. Va près des vaisseaux réjouir par ta présence les Grecs, et sur-tout tes compagnons et tes amis, tandis que je vais dans la ville du roi Priam ranimer l'espoir des Troyens et des Troyennes qui, revêtues de voiles traînants, sont dans nos temples et implorent les dieux en ma faveur. Mais, avant de nous quitter, donnons-nous un gage signalé d'une estime mutuelle, afin que les Troyens et les Grecs puissent dire : Ils combattirent avec toute la fureur de la

discorde; mais ils se quitterent amis.

En achevant ces mots, il donne au fils de Télamon sa brillante épée avec la gaîne et le riche baudrier: Ajax lui donne son baudrier d'une pourpre éclatante. Ils se séparent. L'un va rejoindre l'armée des Grecs: l'autre se rend vers la foule des Troyens, qui sont transportés de joie en le voyant revenir plein de force et de vie, échappé au bras invincible d'Ajax; ils le conduisent vers la ville, et en croient à peine le témoignage de leurs yeux.

D'un autre côté les Grecs satisfaits conduisent vers le grand Agamemnon Ajax fier de sa victoire. Lorsqu'ils sont dans la tente, le roi des hommes immole au puissant Jupiter un taureau de cinq ans; ils le dépouillent, le partagent, en couvrent les dards, les présentent aux

flammes, et les retirent : lorsqu'ils ont préparé le festin, tous participent avec joie à l'abondance. Le chef de tant de rois, Agamemnon, sert au fils de Télamon la part la plus honorable, le large dos de la victime.

Dès qu'ils ont appaisé les besoins de la nature, Nestor, ce vieillard dont les Grecs avoient tant de fois éprouvé la sagesse, ouvre un nouvel avis, et prend la parole : Atride, dit-il, et vous, chefs de toute l'armée, un grand nombre de nos troupes vaillantes a péri dans ce jour; le cruel Mars a fait ruisseler le sang des Grecs, et en a noirci les rives qu'embellit le Scamandre, et leurs ombres sont descendues dans les enfers. Ordonne donc, ô roi, que demain, dès les premiers rayons du jour, nous suspendions les combats, que nous nous rassemblions, et que les bœufs et les mulets attelés amenent ici les morts.

Brûlons-les à peu de distance de nos vaisseaux, afin que chacun de nous en puisse porter les os à leurs enfants quand nous retournerons dans notre patrie; et dressons-leur dans ce champ autour du bûcher une tombe commune. Près de cette tombe, hâtons-nous de bâtir une longue muraille et des tours élevées qui puissent défendre nos vaisseaux et nous-mêmes; faisons-y des portes solides qui ouvrent un libre passage aux chars, et creusons hors du mur un fossé profond qui l'embrasse dans toute son étendue et arrête les chevaux et les guerriers ennemis, si jamais les audacieux Troyens songeoient à venir ici nous accabler du poids de leurs forces. Il dit, et tous les rois applaudissent à cet avis.

Cependant sur la haute citadelle d'Ilion se formoit, aux portes du palais de Priam, une assemblée crain-

tive et turbulente. Anténor, plein de gravité et de sagesse, élevant la voix, fait entendre ces paroles : Troyens, Dardaniens, et vous, alliés, prêtez-moi une oreille attentive, afin que je vous déclare hautement ce que mon cœur m'ordonne de vous dire. Rendons sans tarder aux Atrides Hélene et avec elle ses richesses, pour qu'ils les emmenent dans leur patrie. En combattant, nous violons les serments les plus sacrés; et je ne prévois pour nous qu'un avenir funeste, si nous ne prenons enfin le parti que je vous propose.

Après ces mots le vieillard s'assied; et le beau Pâris, époux de l'aimable Hélene, se leve. Il prononce avec feu ces paroles: Anténor, ce que tu viens de nous proposer m'a blessé vivement; il étoit, je crois, en ton pouvoir d'ouvrir un meilleur avis. Si tu nous as expliqué sérieusement

ta pensée, il est manifeste que les dieux ont déja affoibli ta raison. Je ferai connoître mon sentiment aux Troyens valeureux. Je le déclare ouvertement, je ne consentirai jamais à me séparer de mon épouse. Quant aux richesses qui de la Grece l'ont suivie dans notre palais, je suis prêt à les donner, et même à y joindre de mes propres richesses.

Il reprend sa place. Alors le fils de Dardanus, Priam, mortel semblable aux dieux, se leve au milieu de l'assemblée, et parle en ces mots: Troyens, Dardaniens et alliés, écoutez-moi, je vous dirai ce que mon cœur m'inspire. Prenez chacun à votre poste les rafraîchissements ordinaires; faites une garde exacte, et soyez vigilants. Que demain, dès l'aurore, Idéus se rende vers les vaisseaux, et qu'il déclare aux Atrides les offres de Pâris, pour qui nous sou-

tenons cette guerre. Qu'il leur demande aussi s'ils ne consentent point à suspendre le bruit odieux des combats, afin que nous allumions les bûchers funebres : ensuite nous reprendrons les armes jusqu'à ce que le destin, terminant notre querelle, donne la victoire à l'un des deux peuples.

Il dit; tous l'écoutent et respectent ses ordres. Ils prennent dans l'armée leur repas à leur poste. Dès l'aurore Idéus se rend vers le rivage. Il trouve les chefs, ces disciples de Mars, rassemblés dans un conseil près du vaisseau d'Agamemnon. Le héraut se tenant au milieu d'eux : Atrides, et vous, princes vaillants, dit-il d'une voix sonore, Priam et les autres illustres chefs d'Ilion m'ordonnent de vous proposer les offres de Pâris, l'auteur de cette guerre : puissent-elles vous être agréables !

Toutes les richesses qu'il amena dans Troie sur ses vaisseaux, (que ne périt-il plutôt loin de ces bords!) il vous les remettra, et même il y joindra de ses propres richesses. Quant à l'épouse du noble Ménélas, il refuse de la livrer, encore qu'il y soit exhorté par les Troyens. Je dois aussi vous demander si vous consentez à suspendre le tumulte odieux des combats, pour consumer les morts: ensuite nous reparoîtrons en armes, jusqu'à ce que le destin, terminant notre querelle, donne le triomphe à l'un des deux peuples.

A ces mots toute l'assemblée garde un profond silence. Le brave Diomede prend enfin la parole: Que nul de vous, dit-il, ne reçoive les trésors de Pâris ni Hélene elle-même. Il est évident, même aux yeux du plus simple, que les Troyens touchent à leur ruine.

Tous les chefs poussent des cris d'applaudissement, et admirent ce discours du belliqueux Diomede. Le roi Agamemnon s'adressant alors au héraut : Idéus, dit-il, tu entends la réponse des Grecs de leur propre bouche; et leur avis est l'expression de mes sentiments. Quant aux morts, je ne leur refuse pas la sépulture; n'épargnons point ces honneurs à ceux qui, descendus au royaume des ombres, ne voient plus la lumiere du jour, et hâtons-nous d'allumer le bûcher qui doit consoler leurs mânes. Époux de Junon, Jupiter qui tonnes dans les cieux, sois témoin de nos serments.

En même temps il leve son sceptre vers les dieux. Idéus retourne vers les murs sacrés d'Ilion. Les chefs troyens et alliés, assis dans le conseil, attendoient que le héraut s'offrît à leurs regards. Il arrive enfin;

et debout au milieu d'eux, il leur apprend la réponse des Grecs. Aussitôt les Troyens se préparent à la fois, les uns à retirer les morts, les autres à dépouiller les forêts. Les Grecs de leur côté, s'éloignant de leurs vaisseaux, vont avec le même empressement dépouiller les forêts, et retirer les morts.

Le soleil dardoit ses premiers rayons dans les campagnes; et sortant des profondes eaux de l'océan paisible et majestueux, il montoit vers le ciel, lorsque les Grecs et les Troyens se rencontrent dans la plaine. Là ils peuvent à peine reconnoître les traits des morts. Après que l'onde a lavé le sang et la poussiere qui les défiguroient, ils les étendent sur des chars, non sans répandre des larmes ameres. Mais le sage Priam ne veut pas que l'on éclate en gémissements et en sanglots. Les Troyens,

malgré leur vive douleur, entassent leurs morts dans un profond silence, allument le bûcher, et portent leurs pas vers Ilion.

Les Grecs, pénétrés de la même douleur, entassent aussi leurs morts, allument le bûcher, et reportent leurs pas vers le rivage. Le soleil ne se montroit pas tout entier, et la nuit opposoit encore au jour quelques ombres, lorsqu'une troupe choisie de Grecs se rassemble autour du bûcher, et dresse dans ce champ une tombe commune à tous ces morts. Ensuite on éleve près de cette tombe la muraille et les hautes tours, défense des vaisseaux et de l'armée : à travers les portes solides passent librement les chars; on creuse hors du mur un fossé large, profond; on enfonce de longs pieux qui le bordent. Tels étoient les travaux des Grecs.

Les immortels, assis auprès du maî-

tre du tonnerre, contemploient ce grand ouvrage avec étonnement. Le dieu puissant des mers rompt le silence: Ô Jupiter, dit-il, quel mortel, dans toute l'étendue de la terre, nous consultera désormais, et implorera notre secours? Ne vois-tu point cette longue muraille que les Grecs ont élevée devant leurs vaisseaux, et ce fossé dont ils l'ont munie, sans offrir des hécatombes aux dieux? La gloire de ce monument s'étendra dans tous les lieux où naît l'aurore, et l'on ne parlera plus des superbes remparts qu'Apollon et moi bâtîmes pour Laomédon avec tant de travaux.

Quoi! répondit d'un ton indigné le dominateur des nuées, est-ce toi qui parles, toi qui fais chanceler la terre? D'autres divinités, qui sont loin d'égaler ta force terrible, pourroient voir avec quelque jalousie la

naissance de cet ouvrage. Quant à toi, ta gloire durera dans tous les lieux que le soleil éclaire. Dès que les Grecs rentreront avec leurs vaisseaux dans le sein de leur patrie, renverse leur rempart, entraîne-le tout entier dans la mer; couvre ensuite de tes sables ce vaste rivage, et il ne restera plus aucun vestige de la muraille immense des Grecs.

Pendant cet entretien des dieux, l'astre du jour touche au bout de sa course, et la muraille est élevée. Les Grecs égorgent les taureaux, préparent leur repas dans leurs tentes. Au même temps arrive de Lemnos un grand nombre de vaisseaux chargés de vin, envoyés par Eunée, fils du roi Jason et d'Hypsipyle : il fait don aux Atrides de mille mesures de ce vin; le reste est acheté par les troupes. Les uns, en échange, apportent de l'airain ou du fer lui-

sant ; les autres des peaux ou des bœufs ; d'autres encore des esclaves. Les Grecs ornés de longues chevelures consacrent toute la nuit à un joyeux festin : pour les Troyens et leurs alliés fument de nombreuses victimes dans l'enceinte de la ville. Mais, pendant toute la nuit, Jupiter annonce les maux qu'il leur prépare, il fait gronder sa foudre. Pâles de terreur, ils arrosent la terre de libations ; aucun d'eux n'ose porter la coupe à ses levres avant d'offrir cet hommage au puissant fils de Saturne. Enfin ils se rendent à leurs couches, et jouissent des faveurs du sommeil.

FIN DU CHANT SEPTIEME.

REMARQUES

SUR LE CHANT SEPTIEME.

(P. 8. Excitons le fier courage d'Hector.)

Eustathe explique ainsi cette allégorie. Apollon, qui représente la destinée, craint que les Grecs en ce jour ne s'emparent de Troie; c'est-à-dire qu'Hélénus le craint, et c'est pour cela qu'il propose à Hector d'entreprendre un combat singulier. Minerve n'est ici que la prudence. Si l'on veut écarter l'allégorie, la conduite d'Apollon fait l'éloge de la valeur des Grecs; comme l'arrivée subite de Minerve montre combien Hector est terrible. Malgré les grands exploits de Diomede, la victoire des Grecs n'a pas été décisive. Hector a rallié ses troupes avec beaucoup de rapidité; il revole au combat avec une nouvelle ardeur. La bataille a duré assez longtemps pour que les deux partis desirent de poser les armes; et le seul moyen de les poser avec honneur est que les deux cham-

pions la terminent par un combat singulier. Quand Minerve parle de la fureur des deux armées, c'est que cette fureur vient de se renouveller.

(Ibidem. Les destins ne te condamnent point à périr en ce jour.)

Eustathe (et Pope l'a suivi) a cru que l'assurance qu'Hélénus donne à Hector pouvoit nuire à la gloire de ce chef. Le discours de cet augure marque au contraire, dit Ernesti, l'opinion avantageuse qu'il avoit de la valeur d'Hector, opinion qui ne lui permettoit pas de douter qu'il ne se tirât bien de ce combat. Hector a fait assez éclater sa valeur pour qu'on puisse penser qu'il auroit également combattu sans cette assurance d'Hélénus, qui ne garantissoit que ses jours, et ne lui promettoit pas une victoire certaine. Remarquons encore que le même augure dont l'ordre l'a écarté pour quelques moments du combat songe à lui fournir l'occasion de se distinguer.

(Page 9. Troyens, et vous, Grecs intrépides.)

Le combat de Ménélas et de Pâris a été sans effet ; ce petit exorde d'Hector étoit nécessaire pour faire connoître que celui qu'il proposoit ne devoit pas décider du sort des deux peuples, mais servir seulement à manifester sa valeur et celle d'un illustre adversaire. (Ernesti.

(Page 11. Fendant avec de nombreuses rames.)

L'épithete πολυκλῖδι n'est pas oiseuse. Hector voit dans l'avenir de nombreux spectateurs de son triomphe. Ce discours d'Hector est plein de magnanimité et d'un noble orgueil : il n'est cependant pas dénué de modestie. Hector dit simplement, comme l'observe Pope, « si mon adversaire m'ôte le jour » ; mais en parlant de lui-même il dit, « si Apollon me donne la victoire ». On a montré long-temps aux bords de l'Hellespont les tombeaux de plusieurs fameux capitaines grecs qui avoient été tués au siege de Troie.

(Page 12. Tu suis une ardeur insensée, ô Ménélas.)

Il faut bien se souvenir ici que les anciens avoient d'autres idées que nous de la valeur, et qu'ils comptoient pour beaucoup la force du corps : dès lors, s'il étoit évident qu'un adversaire vous fût très supérieur, on pouvoit, sans rougir, éviter un combat où la défaite étoit certaine. Nos armes peuvent suppléer à la force, et rendre ainsi les champions plus égaux. Ménélas a montré du courage en se couvrant de ses armes pour aller combattre cet ennemi : mais il se rend aux exhortations et aux vœux de tous les chefs et de son frere ; il se croit permis de ne point paroître dans une lice où Achille n'entroit pas sans quelque frémissement, quoiqu'il eût été honteux pour les Grecs qu'il ne se fût pas trouvé parmi eux un seul guerrier capable d'affronter Hector. On a dit que la tendresse fraternelle faisoit exagérer à Agamemnon le péril où alloit s'exposer son frere. Il pouvoit s'y joindre encore un autre motif : l'issue de cette guerre dépendoit, en grande partie, de la vie de Mé-

nélas. On peut se rappeller les plaintes qu'Agamemnon exprime au quatrieme chant, lorsque ce chef a été blessé; il craint que les Grecs ne s'en retournent avec ignominie, et sans ramener Hélene. On a vu, au cinquieme chant, Antiloque voler au secours de Ménélas, dont les jours, dit le poëte, sont si précieux aux Grecs. Il ne convenoit donc pas de l'exposer ici à un danger manifeste. Lorsqu'il combat Pâris, il a été nommément provoqué; et Pâris n'étoit pas Hector. Je n'insiste plus sur ce qu'Homere saisit toutes les occasions de rappeller son héros au lecteur, et met l'éloge de ce chef dans la bouche d'Agamemnon, son plus grand ennemi. Il n'est pas moins honorable pour Achille, que Nestor, au commencement de son discours, parle avec tant de respect du pere de ce héros, et le représente aux Grecs comme un de leurs juges les plus redoutables.

(Page 14. Autant par sa valeur que par sa sagesse et son éloquence.)

L'éloge de la sagesse et de l'éloquence

de Pélée est très bien placé dans la bouche de Nestor. Rien de plus éloquent que le début de ce discours, qui a été imité par Démosthene. En général, ce discours, coupé de parentheses, et où regne un peu de vanterie, caractérise parfaitement ce vieillard.

(Pag. 15. Présent du dieu Mars.)

C'est-à-dire qu'il avoit gagné cette arme dans un combat.

(Page 16. Déja l'impatient Hector seroit aux mains.)

L'opposition est manifeste : « Il seroit « déja aux mains avec moi : et vous n'êtes « pas seulement disposés à courir avec joie « à sa rencontre ! »

Il y a encore une autre opposition, qui est insinuée : « Le plus jeune de tous, je « me sentis l'audace d'attaquer cet adver- « saire : et vous, les plus vaillants des « Grecs, vous n'êtes pas disposés, etc. »

(Ibidem. Aussitôt paroissent neuf guerriers.)

Agamemnon, qui avoit voulu dissuader

son frere de ce combat, est le premier qui veut l'entreprendre. Homere ne pouvoit mieux louer l'éloquence de Nestor. (Pope.

(Page 17. S'il échappe de ce combat.)

Ernesti fait voir que Pope s'est écarté du sens, lorsqu'il a cru qu'il s'agissoit d'un autre que de celui qui combattra Hector.

(Ibidem. Un héraut, en commençant par la droite, le porte aux neufs guerriers.)

Le poëte entre ici dans un détail qui pourroit paroître minutieux; mais il s'agit d'un arrêt du sort, auquel étoient censés présider les dieux. Le combat qui devoit se livrer étoit important. Il y a quelque chose de solemnel dans tous ces apprêts qui suspendent et excitent l'attention.

(Page 18. Mais que ce soit en secret.)

Il appréhende que les Troyens ne regardent ces vœux comme l'effet de la crainte; mais il se reprend aussitôt, et montre toute sa fierté. Ce discours est convenable au caractere d'Ajax, qui parle peu; il est concis et nerveux.

(Page 19. Accorde aux deux héros une valeur et une gloire égales!)

On a observé que le poëte prépare ici le lecteur à ce qui doit arriver.

(Ibidem. Comme le formidable Mars.)

Qualis apud gelidi cùm flumina concitus Hebri
Sanguineus Mavors clypeo increpat, atque furentes
Bella movens immittit equos.

ÆNEID. LIB. XII.

(Ibid. Il sourit d'un air cruel et terrible.)

La grandeur et la fierté éclatent dans chaque trait de cette peinture. Madame Dacier a retranché celui-ci, « agitant sa longue pique ». Homere, dit Pope, a fait un tableau si sublime de la valeur d'Ajax, qu'on n'est pas étonné de l'émotion que sa présence inspire à Hector.

(Page 20. Et que même au sein d'Hector son grand cœur palpite.)

Les Troyens tremblent en voyant paroître Ajax ; Hector éprouve seulement quelques palpitations. Il est inconcevable

que Cicéron n'ait pas saisi cet endroit, et qu'il l'ait cité ainsi dans ses Tusculanes : « Hectorem toto pectore trementem » ; Hector saisi d'un tremblement violent. (Clarke.

(Ibidem. Tychius qui vivoit dans Hylé.)

On prétend que c'est ici un trait de reconnoissance de la part d'Homere, qui, manquant de subsistance, avoit été reçu et bien accueilli par un corroyeur nommé Tychius, et que l'on montroit l'endroit où ce poëte avoit récité ses vers à Hylé, près d'un peuplier né dans ce temps.

(Page 21. Je marche aux sons du cruel Mars.)

Il y avoit, sans doute, dès ce temps, des danses guerrieres, et il compare ici les combats à ces danses ; car il n'y avoit pas alors d'instruments militaires dans les armées.

(Page 22. Ils retirent à la fois leurs javelots.)

Il regne une grande ressemblance dans

les combats singuliers de l'Iliade, quoique celui-ci inspire la terreur ; c'est qu'on y employoit plus la force que l'adresse. L'art de l'escrime n'étoit pas inventé. Le Tasse et d'autres poëtes ont varié ces descriptions [1].

Des lecteurs judicieux, vu la différence introduite dans les mœurs, n'exigeront pas qu'une traduction d'Homere amuse précisément de la même maniere qu'une traduction du Tasse ou de tel autre poëte moderne. Ils doivent chercher dans la premiere une autre sorte de plaisir ; et ils pourront peut-être l'y trouver, s'ils sont un peu initiés aux beautés des anciens. Des journalistes auroient donc tort s'ils consultoient plus l'amusement que l'instruction pour juger ces deux sortes d'ouvrages. Leur goût n'est-il pas trop difficile, lorsque la meilleure traduction d'Homere les fait bâiller?

(Page 24. Cessez, mes chers enfants.)

Ces hérauts étoient sans doute des vieillards, puisqu'ils appellent enfants, des

(1) Voyez Goguet, de l'Origine des loix, etc.

hommes faits. On voit que la personne des hérauts étoit sacrée, qu'ils remplissoient plusieurs fonctions religieuses et publiques; aussi portoient-ils le titre de ministres des dieux et des hommes. Il paroît que d'autres chefs avoient leurs hérauts; il est parlé, au second livre, de celui d'Ulysse. Sept hérauts, au même livre, élevent leurs voix sonores pour imposer silence à l'assemblée; car, avec une voix grêle, eût-on eu d'ailleurs toutes les qualités requises pour ce poste, on en eût été peu digne. Mais la plupart de ces hérauts jouent un très petit rôle dans l'Iliade: ceux d'Agamemnon se distinguent le plus dans les offices publics et religieux. Au reste, malgré leur titre de ministres de Jupiter, on voit qu'ils étoient entièrement soumis aux ordres de leurs rois, jusqu'à exécuter des actions injustes et indignes de leur ministere: ce furent eux qui allerent, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, enlever Briséis de la tente d'Achille. Homere joint au titre de hérauts celui de serviteurs dociles et fideles, ὀτρηρὼ θεράποντε, sans doute d'un rang distingué. Les écuyers

étoient aussi appellés θεράποντες. Agamemnon, en chargeant ces hérauts de cet enlevement, sembloit vouloir pallier cet acte de violence, et le faire regarder comme autorisé par l'armée et conforme aux loix de la justice et de la religion. La présence de ces hérauts, qui étoient fort respectés, et qui firent éclater aux yeux d'Achille toute leur répugnance à obéir aux ordres du roi, contribua sans doute beaucoup à la modération de ce chef. Ces réflexions peuvent servir de supplément à la remarque du premier chant sur l'enlevement de Briséis. Non seulement les hérauts ne prenoient point de part aux combats, mais on ne voit point qu'ils y accompagnassent leurs maîtres.

A l'occasion des cérémonies religieuses où ils participoient, je dirai qu'il est remarquable que Calchas, qu'Euripide fait présider au sacrifice d'Iphigénie, qu'Homere nomme le plus excellent des augures, enchérissant même encore sur le superlatif ὄχ' ἄριστος, LONGÈ OPTIMUS, et dont les oracles avoient conduit les Grecs à Troie; il est remarquable, dis-je, qu'a-

près avoir joué un rôle si important au premier livre, il soit parlé très peu de ce devin dans le reste du poëme. Les rois étoient souverains pontifes, et Agàmemnon en faisoit les fonctions dans les sacrifices.

Pour finir cette digression, il est certain qu'Ajax avoit eu de l'avantage sur son adversaire : puis donc que les hérauts s'avancent des deux parts, il étoit contre les loix établies dans ces sortes de combats qu'ils fussent prolongés dans la nuit. Mais c'est le héraut troyen qui propose aux combattants de se retirer. J'ai rendu son discours dans toute sa simplicité. Les hérauts saisissent promptement l'arrivée de la nuit, qu'on regardoit comme une déesse, pour terminer un combat si inquiétant pour tous les spectateurs. La fierté d'Ajax reparoît en cette occasion, ainsi que la douceur, la modération et la noblesse du caractere d'Hector; il nomme son adversaire le plus vaillant des Grecs, sans le mettre au-dessus de lui-même, et veut qu'ils se donnent quelques gages d'une mutuelle estime. Voici la seule fois, après la conduite

de Glaucus et de Diomede, unis par des liens d'hospitalité, qu'on voit éclater des sentiments magnanimes et généreux entre les combattants de l'Iliade, et c'est Hector qui en donne l'exemple. Homere s'est attaché à le peindre sous des qualités aimables.

Le Tasse, au sixieme chant, a imité cet endroit d'Homere dans le combat d'Argante et de Tancrede. Le point-d'honneur étant plus délicat de son temps, il a pris soin de sauver mieux encore celui de ces combattants qu'il fait séparer : il insiste davantage sur l'obscurité de la nuit, sur ce que les actions héroïques devoient être exposées à la lumiere. Les deux champions s'engagent à renouveller le combat, et les hérauts en fixent le jour, qui n'est pas éloigné, tandis qu'Hector se contente de dire à son adversaire qu'ils se retrouveront les armes à la main. On voit ici la différence des mœurs de ces deux siecles.

(Page 26. Il donne au fils de Télamon sa brillante épée.)

On sait qu'Ajax se perça avec l'épée d'Hector, que celui-ci fut attaché par le

baudrier d'Ajax au char d'Achille, et que de là vint le proverbe grec, « Les dons des ennemis sont funestes. »

(Ibidem. Et en croient à peine le témoignage de leurs yeux.)

Son sang avoit coulé, et il avoit été abattu par son ennemi. Aussi Ajax s'attribua-t-il la victoire.

(Page 27. Tous participent avec joie à l'abondance.)

On distribuoit aux convives des parts égales; et, pour honorer quelqu'un, on lui donnoit une part plus considérable. Un écrivain a fait remarquer, à cette occasion, avec quelle simplicité on récompensoit alors les actions héroïques. Madame Dacier cite Hérodote, qui dit que c'étoit un privilege des rois de Lacédémone d'avoir la peau et le dos entier des victimes qu'ils immoloient à la guerre.

(Ibidem. Et en a noirci les rives qu'embellit le Scamandre.)

Homere mêle les peintures douces aux

terribles. Pope et madame Dacier ont omis ici l'épithete qui produit cet effet.

(Page 28. Afin que chacun de nous en puisse porter les os à leurs enfants.)

Ce soin est touchant, et il est convenable que Nestor s'en occupe.

(Ibidem. Hâtons-nous de bâtir une longue muraille.)

Il y a eu des critiques qui ont dit que les Grecs, ayant eu de l'avantage, ne devoient pas songer à fortifier leur camp. On leur a répondu que jusqu'alors les Troyens n'avoient pas hasardé de s'éloigner de leurs remparts; mais qu'enhardis par l'inaction d'Achille, ils paroissoient dorénavant vouloir attaquer les Grecs avec plus d'audace. La précaution de Nestor, qui sentoit tout ce que l'armée perdoit par l'éloignement de ce héros, étoit donc un effet de sa prudence. « Bâtissons, dit-il, une mu-« raille qui puisse défendre nos vaisseaux « et nous-mêmes ». Il parle d'abord des vaisseaux, qu'il s'agissoit sur-tout de garantir de quelque embrasement. Le détail

avec lequel il décrit la fortification qu'il propose d'élever marque peut-être que ce n'étoit pas encore un usage fort commun que de fortifier un camp. On employa à ces travaux le temps de la treve destinée à la sépulture des morts. Selon Pope, cette fortification est aussi parfaite que celle des temps modernes. On ne sera pas de son sentiment : d'ailleurs, on ne peut croire qu'elle ait eu la même solidité, vu la rapidité avec laquelle on l'éleve, et la différence introduite dans les armes.

(Ibidem. Une assemblée craintive et turbulente.)

On sent la justesse de ces épithetes, que madame Dacier, selon Pope, n'a pas rendues exactement.

(Page 29. Époux de l'aimable Hélene.)

Pâris n'ayant pas d'autres distinctions bien remarquables, Homere le désigne souvent de cette maniere.

(Ibidem. Ce que tu viens de nous proposer m'a blessé vivement.)

On voit dans ce discours de Pâris l'embarras d'un criminel qui voudroit, mais en vain, colorer sa conduite : il flatte les Troyens en louant leur valeur. Nous avons déja parlé de l'indulgence du vieux Priam pour ce fils coupable.

On peut remarquer ici qu'Homere, dont les discours ont paru quelquefois trop longs, semble être tombé dans un excès contraire, en rapportant avec tant de brièveté ce qui fut dit dans un conseil où l'on délibéra si l'on renverroit Hélene, qui fut l'occasion de cette guerre. Quel beau champ pour un poëte moderne, et quel rôle il feroit jouer ici à l'amour! Mais cette passion, comme j'aurai encore lieu de l'observer en parlant des adieux d'Ulysse et de Calypso, cette passion étoit alors bien moins raffinée qu'elle ne l'a été depuis; Hélene prête à être renvoyée, scene si intéressante pour nous, l'auroit été beaucoup moins pour les Grecs de ce temps. Ces mœurs peuvent, en partie, rendre rai-

son de la brièveté qu'on remarque dans plusieurs passages semblables de l'Iliade. Ajoutons qu'Anténor n'auroit pu que répéter et étendre les reproches qu'Hector adresse à Pâris au troisieme chant.

Ceux qui ne feront pas ces considérations trouveront sans doute du vuide dans plusieurs endroits des poëmes d'Homere, et seront quelquefois assez injustes pour l'attribuer au traducteur.

(Page 30. Que demain, dès l'aurore, Idéus se rende vers les vaisseaux.)

Les Troyens demandent la treve projettée par les Grecs. Homere sauve l'honneur de ses compatriotes. (Eustathe.

(Page 32. Que ne périt-il plutôt loin de ces bords!)

Rien ne marque mieux la haine des Troyens contre Pâris, et, ajoutons, la singuliere simplicité de ces temps, dénuée de toute politique, que cette imprécation à laquelle le héraut s'abandonne en présence des ennemis. Troie retentissoit sans doute de ces invectives, que les tragiques grecs

exprimeut avec tant d'éloquence. Euripide met dans la bouche d'Andromaque ces paroles : « Pâris n'a pas conduit dans son lit « une épouse, mais une furie, pour laquelle, « ô Troie, le rapide Mars, accourant de « la Grece avec mille vaisseaux, t'a dévas- « tée par le fer et le feu. »

(Page 33. N'épargnons point ces honneurs.)

Il y a dans le tour et dans toutes les expressions de ce discours d'Agamemnon un ton plaintif qui part d'une ame sensible, et qui exprime combien il regrette ceux d'entre les Grecs qui ont péri les armes à la main.

(Page 35. Les Grecs, pénétrés de la même douleur.)

La répétition des mêmes termes fait ici un bon effet, et convient au ton négligé de la tristesse.

(Page 36. Ô Jupiter, dit-il.)

Homere, par l'entretien de ces deux divinités, a pris le tour le plus propre à

nous donner à la fois une grande idée de ces travaux des Grecs et de la puissance des dieux, qui, selon lui, peuvent les détruire promptement et les faire oublier. Il est vrai que la jalousie de Neptune contraste avec sa puissance. Les hommes, dans ces poëmes anciens, sont quelquefois exaltés aux dépens des dieux. Ces remparts, élevés avec tant de promptitude dans un temps où l'art de fortifier les camps ne faisoit que de naître, paroissoient tenir du merveilleux.

(Page 37. Envoyés par Eunée, fils du roi Jason et d'Hypsipyle.)

Jason, en revenant de la conquête de la toison d'or avec les Argonautes, passa à Lemnos, où il eut deux enfants d'Hypsipyle, fille du roi Thoas. Eunée, qui étoit l'aîné, régna dans l'isle. Tout ceci s'accorde fort bien avec le temps; le voyage des Argonautes ne se fit tout au plus que quarante ans avant la guerre de Troie. (Madame Dacier.

(Ibidem. Les uns, en échange, apportent de l'airain.)

Selon toute apparence, l'argent monnoyé n'étoit pas encore alors en usage, et tous les achats se faisoient par échange. (Madame Dacier.

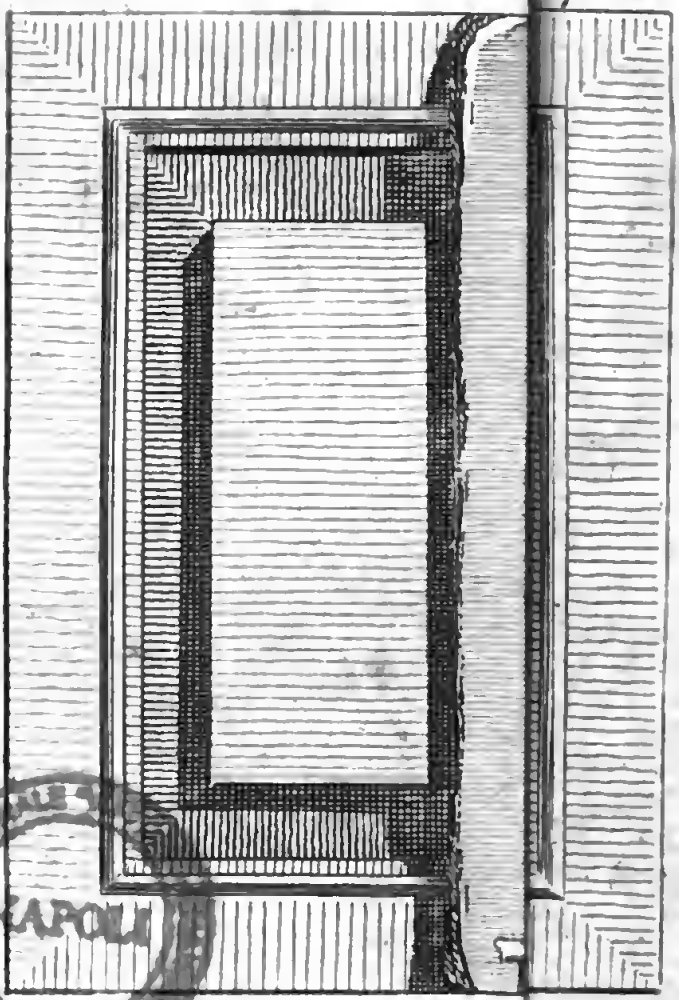
Il est parlé au neuvieme chant de talents d'or. Probablement ils ne consistoient pas en pieces marquées d'un coin, et n'étoient estimés qu'au poids.

(Page 38. Il fait gronder sa foudre.)

Le poëte, en terminant ce chant, où les Grecs ont eu plusieurs avantages, annonce, pour soutenir l'intérêt, les malheurs que Jupiter leur prépare. Ce dieu n'a pas oublié Achille.

FIN DES REMARQ. SUR LE CHANT VII.

Pl. 10. *p. 62.*



CHANT VIII.

L'AURORE, en robe de pourpre, répandoit ses rayons sur la terre, quand le dieu que charme le bruit de sa foudre, Jupiter, assembla les immortels sur le plus élevé des sommets de l'olympe. Il parle; tous gardent le silence.

Divinités de l'olympe, prêtez une oreille attentive à ma voix, et je vous ferai connoître ma volonté suprême. Qu'aucun de vous, ni dieu, ni déesse, ne tente de combattre mes ordres; soyez-y dociles; que, sans obstacle, je puisse accomplir promptement mes desseins. Celui qui s'écartera de la troupe céleste pour secourir les Troyens ou les Grecs, ne rentrera dans l'olympe que couvert de honte et de blessures; ou je le précipiterai dans le ténébreux tartare,

lieux reculés, que fortifient des portes et un seuil d'airain, abymes profonds, autant au-dessous de l'empire des morts que le ciel est au-dessus de la terre. Il saura désormais que nul d'entre les dieux n'égale ma puissance. Pour vous en convaincre, je ferai descendre du ciel la chaîne éternelle d'or; divinités réunies, essayez de la tirer à vous, suspendues à cette chaîne, et vous ne réussirez point, quels que soient vos efforts, à ébranler sur son trône Jupiter, votre souverain maître : mais si je m'en saisis, j'enleve avec elle et la terre et l'océan, j'attache la chaîne au sommet de l'olympe, et tout l'univers, en ma présence, est suspendu dans l'espace; tant je suis au-dessus et des hommes et des dieux.

Il dit; et les dieux, frappés de ce discours, demeurent muets : il avoit parlé d'un ton terrible. Minerve

rompant enfin le silence : Ô notre pere, dit-elle, fils de Saturne, et maître des immortels, nous savons assez que ta puissance est invincible. Cependant nous déplorons le malheur d'un peuple belliqueux, qui accomplit sa fatale destinée, et touche à sa ruine. Nous ne combattrons point, si tu l'ordonnes; mais ne nous seroit-il pas permis d'animer les Grecs par quelques avis salutaires, pour qu'ils ne périssent pas tous dans l'ardeur de ton courroux?

Rassure-toi, ma fille, lui répond avec un doux sourire le maître des nuées : je ne suis point embrasé d'un courroux si funeste; je serai toujours pour toi un pere complaisant.

En disant ces mots, il attache à son char ses coursiers volants, à la corne d'airain, et brillants de l'or de leur criniere. Il se couvre lui-même de vêtements dont l'or éblouit, saisit la

fouet artistement travaillé, et monte sur son char. Il anime les coursiers, qui, pleins d'ardeur, prennent un vol agile entre la terre et le ciel étoilé. Il touche à la montagne d'Ida, peuplée d'animaux sauvages, arrosée de nombreuses fontaines, et arrive au haut du Gargare, où on lui consacra un vaste terrain et un autel toujours parfumé d'encens. Là, le pere des dieux et des hommes arrête ses coursiers, les détache du char, et les environne d'un épais nuage. Il s'assied sur le sommet le plus élevé de la montagne, triomphant de gloire, et porte ses regards sur les tours d'Ilion et sur les vaisseaux des Grecs.

Les Grecs se hâtoient de prendre un léger repas dans leurs tentes, et de revêtir leurs armes. Les Troyens s'armoient dans la ville: moins nombreux, mais contraints par une dure

nécessité, ils brûlent de combattre pour la défense de leurs femmes et de leurs enfants. Toutes les portes s'ouvrent ; les combattants se précipitent en foule, les fantassins comme les chars : il s'éleve un tumulte horrible. Dès que les deux armées, étincelantes d'airain, se rencontrent dans la plaine, elles confondent leurs écus, leurs lances, leur fureur ; les boucliers courbés en voûte se heurtent, et le tumulte redouble. Alors on entend à la fois, et les cris de triomphe, et les hurlements des vainqueurs et des mourants ; le sang coule en longs ruisseaux dans la plaine. Tant que croissoit l'aurore, et que montoit l'astre sacré du jour, les deux partis lançoient leurs javelots avec un égal avantage; des deux côtés tomboit le soldat : mais quand le soleil arrive au milieu de la voûte céleste, le pere souverain dé-

ploie ses balances d'or. Il met dans les bassins les poids qui décident le long sommeil du trépas, et les destinées des Troyens et des Grecs; il prend la balance, et pese ces destinées. Le malheur des Grecs se déclare : leur bassin descend, repose sur la terre, tandis que celui des Troyens s'éleve et touche la voûte immense du ciel.

Alors Jupiter tonne avec bruit du haut de l'Ida, et lance sur les Grecs sa foudre enflammée. Frappés d'étonnement, ils sont tous en proie à la pâle terreur. Idoménée, Agamemnon, les deux Ajax même, ces favoris de Mars, n'osent garder leur poste. Nestor, l'appui des Grecs, reste seul au milieu du péril : non qu'il ait plus d'audace; mais l'un de ses coursiers est atteint d'une fleche que le beau Pâris lui a lancée au sommet de la tête, où commence

la criniere, où les blessures sont mortelles. La fleche a pénétré dans le cerveau; l'animal, rendu furieux, se cabre, jette le désordre parmi les autres coursiers, et se roule dans le sable autour du fer cruel. Le vieillard s'élance, armé de son épée, et s'efforce de couper les traits, lorsqu'un rapide char arrive à travers la foule des vainqueurs, portant un guerrier formidable, Hector. Le roi de Pylos touchoit en ce moment à son heure derniere, si Diomede n'eût apperçu son danger; il appelle Ulysse d'une voix terrible, et l'exhorte en ces mots: Noble fils de Laërte, Ulysse, fécond en ruses, où fuis-tu avec la multitude? et pourquoi tournes-tu le dos comme un lâche? crains de recevoir dans ta fuite une blessure flétrissante: demeure, et repoussons loin du vieillard cet adversaire furieux.

Digitized by Google

Il dit : mais, loin de l'écouter, Ulysse passe rapidement et court vers la flotte. Alors Diomede, quoique seul, se précipite au plus fort des dangers; il se tient devant le char du fils de Nélée, et ces mots volent de ses levres : Ô Nestor, ces jeunes guerriers vont t'accabler; ta force est épuisée, tu succombes sous le poids des ans, ton écuyer est foible, tes chevaux sont lents : hâte-toi de monter sur mon char; tu verras quels sont les chevaux de Tros, ravis par ma valeur au brave Énée, et comment ils sont dressés à courir, à poursuivre l'ennemi ou à l'éviter. Laisse le soin des tiens à nos compagnons; poussons ceux-ci contre les fiers Troyens; et qu'Hector éprouve si cette lance n'est pas brûlante de fureur dans les mains de Diomede.

Nestor cede à cet avis; et leurs écuyers, Sthénélus plein de force, et

le sage Eurymédon, prennent soin des chevaux du roi de Pylos. Les deux chefs montent sur l'autre char; Nestor saisit les rênes éclatantes, frappe les coursiers, et dans l'instant ils arrivent près d'Hector. Le fils de Tydée, lançant sa pique contre le héros qui couroit à leur rencontre, le manque, et perce le sein du fils du magnanime Thébéus, Éniopée, qui conduisoit les coursiers de ce chef : il roule du char; les coursiers impétueux reculent d'épouvante, il perd les forces et la vie. Une vive douleur pénetre le cœur d'Hector: il regrette le compagnon de ses travaux, mais il le laisse étendu sur le sable, et cherche des yeux quelque écuyer intrépide. Ses coursiers ne sont pas long-temps sans conducteur; il apperçoit le rejetton d'Iphite, le brave Archeptoleme, le fait monter sur son char, et remet les rênes entre ses mains.

Alors on auroit vu d'affreux malheurs et le plus horrible carnage; les Troyens auroient été repoussés dans Ilion comme de timides agneaux dans leur parc, si le pere des dieux et des hommes ne se fût à l'instant apperçu de ce péril. Il tonne avec fracas, et lance sa foudre brûlante devant les chevaux de Diomede; le soufre embrasé fait jaillir dans les airs une flamme terrible. Saisis d'effroi, les chevaux s'abattent sous le char; les brillantes rênes échappent des mains de Nestor; son cœur est intimidé, et il dit à Diomede: Fils de Tydée, fais prendre la fuite à tes coursiers. Ne vois-tu pas que Jupiter te refuse la victoire? il couronne aujourd'hui les efforts de ce combattant; une autre fois, si telle est sa volonté, il nous fera triompher à notre tour. C'est en vain que l'homme le plus intrépide s'oppose aux loix de Jupiter: qui pourroit égaler sa puissance?

Vieillard, répondit le héros, la vérité regne dans tes paroles; mais une vive douleur trouble mon ame : Hector diroit quelque jour, au milieu de l'assemblée des Troyens : Le fils de Tydée a fui devant moi jusques aux vaisseaux. Tel seroit son triomphe : puissé-je plutôt être englouti dans le sein de la terre!

Eh quoi! fils du belliqueux Tydée, reprit le vieillard, quel mot vient de sortir de ta bouche? Quand même Hector te prodigueroit les noms d'homme lâche et sans cœur, les Troyens ne l'en croiroient pas, ni leurs alliés, ni les femmes de tant de guerriers que tu précipitas dans le tombeau à la fleur de leur âge.

En disant ces mots, il pousse les coursiers vers la foule des fuyards. Alors les Troyens et leur chef jettent, avec des cris éclatants, une grêle de javelots qui sifflent dans les airs. Le

grand Hector éleve une voix formidable : Fils de Tydée, les Grecs les plus vaillants t'accordoient dans leurs festins une place distinguée, une part honorable, et ils couronnoient ta coupe; désormais ils te couvriront d'opprobre, puisque tu es semblable à une femme. Fuis, cours à ta perte, fille timide : ce n'est pas moi qui te permettrai d'escalader nos tours, ni d'emmener nos femmes dans tes vaisseaux; tu recevras plutôt le trépas de ma main.

A ce discours, Diomede balance si, tournant son char, il n'ira pas combattre cet adversaire. Trois fois il forme ce dessein, et trois fois Jupiter tonne du mont Ida, et donne aux Troyens le signal de l'inconstante victoire. Hector exhortant ses troupes : Troyens, s'écrie-t-il, Lyciens, et vous, fiers Dardaniens, compagnons, souvenez-vous de votre va-

leur invincible, soyez hommes. Jupiter m'annonce le triomphe, il présage aux Grecs leur ruine. Insensés! ils ont bâti cette muraille, défense frêle et méprisable, qui ne les garantira point de mes coups : mes coursiers franchiront, d'un vol agile, ce fossé profond. Dès que je toucherai à la flotte, qu'on s'arme de feux dévorants; je la livrerai aux flammes, et j'exterminerai, au milieu de leurs vaisseaux, les Grecs expirants dans des tourbillons de fumée.

Il dit; et s'adressant à ses coursiers, il les encourage en ces mots : Xanthe, Podarge, Éthon, et toi, généreux Lampus, c'est maintenant que vous devez me payer de tous les soins que vous prodigue Andromaque, fille du magnanime Éétion, lorsqu'au retour des combats elle vous présente le doux froment, et prépare, par un agréable mélange,

le vin dont vous vous abreuvez, avant même que de songer à moi, son jeune époux. Courez, volez; enlevons au roi de Pylos son bouclier d'or, dont la gloire parvient au ciel; arrachons au brave Diomede sa cuirasse, ouvrage merveilleux de Vulcain. Si nous nous emparons de ces armes, j'espere que cette nuit même les Grecs s'enfuiront dans leurs vaisseaux rapides.

Il parle d'un ton de triomphe. Junon, frémissant de courroux, s'agite sur son trône: le vaste olympe est ébranlé. Puis s'adressant à Neptune: O toi, qui fais trembler la terre jusqu'en ses fondements, puissant dieu des mers, dit-elle, ton cœur ne gémit-il pas de la perte des Grecs, de ce peuple qui, dans Aigues et dans Hélicé, ne cesse de couvrir tes autels des plus riches offrandes? Ne devrois-tu pas desirer qu'il fût vainqueur? Si nous tous, qui le proté-

geons, nous voulions repousser les Troyens, et nous opposer à Jupiter sans craindre le bruit de son tonnerre, ce dieu, assis seul au sommet de l'Ida, seroit bientôt en proie à la douleur.

Audacieuse Junon, répondit Neptune indigné, quelles paroles t'échappent! Je ne combattrai point le fils de Saturne, dont le pouvoir est si supérieur à celui de tous les immortels. Ainsi parloient ces divinités.

Cependant, du côté des Grecs, le terrain qui séparoit les vaisseaux du rempart étoit rempli de chevaux et d'hommes armés, confondus et resserrés dans cet étroit espace. Hector, semblable au farouche Mars, les tenoit ainsi resserrés, quand Jupiter voulut le couvrir de gloire; et en ce moment, armé de feux, il eût consumé les vaisseaux, si Junon n'eût inspiré au fils d'Atrée, déjà plein

d'ardeur, de ranimer le courage des troupes. Il court vers les tentes des Grecs, sa main fait éclater dans les airs sa robe de pourpre. Il monte sur l'énorme vaisseau d'Ulysse, qui dominoit au milieu des autres vaisseaux, et d'où sa voix pouvoit se faire entendre jusques dans la tente d'Ajax télamonien et dans celle d'Achille, qui, rassurés par leur valeur et par la force de leurs bras, avoient placé leurs navires aux deux extrémités du camp. Là, il fait retentir sa voix terrible : Quelle honte, s'écrie-t-il, ô Grecs, opprobres de votre race, fantômes de héros! Que sont devenues les bravades qui étoient dans notre bouche, lorsque nous nous disions les plus valeureux des hommes? A Lemnos, élevant un front ivre d'un vain orgueil, vous nourrissant de la chair des victimes, et portant à vos levres les coupes couronnées, chacun

de vous se vantoit à haute voix de soutenir, dans le combat, l'effort de cent, même de deux cents Troyens; et maintenant nous n'osons affronter le seul Hector, qui va réduire notre flotte en cendres! Grand Jupiter, as-tu jamais accablé de tant de disgraces un monarque élevé au-dessus de tous les rois, et lui as-tu jamais ravi tant de gloire? Cependant, en voguant avec ma nombreuse flotte vers ces bords, au gré d'une fatale destinée, je n'ai point passé devant tes superbes autels sans les honorer; et il n'en est aucun sur lequel je n'aie fait fumer la graisse des victimes, dans le desir de renverser l'orgueilleuse Troie. Aujourd'hui, ô Jupiter, je ne te demande, hélas! que cette seule grace : sauve-nous; favorise au moins notre fuite, et ne permets pas que les Grecs soient exterminés par les Troyens.

Le pere des dieux, touché des larmes d'Atride, consent à sauver l'armée, et ne veut point sa perte entiere. Aussitôt il envoie le plus certain des augures, un aigle, qui tenant dans ses serres un faon, rejetton foible d'une biche légere, le laisse tomber sur le grand autel de Jupiter, où les Grecs offroient un sacrifice à ce dieu, pere des oracles. A l'aspect de cet oiseau, envoyé par Jupiter, ils s'élancent avec feu contre les Troyens, et ne songent qu'à combattre. Alors, dans cette grande armée, nul ne put se vanter d'avoir, avant Diomede, animé ses chevaux ardents, franchi le fossé, couru à l'attaque. Le premier de tous, il abat un Troyen muni d'une forte armure, Agélaüs, né de Phradmon: ce guerrier excitoit ses coursiers à fuir, et tournoit son char, quand le fils de Tydée, lui plongeant sa pique dans le dos, lui

perce la poitrine; il est précipité du char, et couvert de ses armes retentissantes. Agamemnon et Ménélas suivent Diomede : sur leurs pas volent les deux Ajax, pleins d'une audace guerriere; Idoménée avec son écuyer Mérion, semblable à l'homicide Mars; enfin le fils illustre d'Évemon, Eurypyle, et Teucer tendant son arc élastique. Il se tenoit derriere le bouclier de son frere Ajax, qui étoit son rempart. Le jeune héros s'avançoit, portoit de tous côtés ses regards, et, tirant sa fleche dans les rangs ennemis, blessoit sa victime, qui tomboit et rendoit le dernier soupir; lui, marchant en arriere, se retiroit auprès d'Ajax, comme un enfant se réfugie à côté de sa mere, et ce guerrier le couvroit du vaste bouclier. Quel est le premier que le brave Teucer immole? c'est Orsiloque. Il abat ensuite Ormene, Opheleste, Daitor,

Digitized by Google

Chromius, le fier Lycophonte, Hamopaon fils de Polyémon, et Mélanippe; entassés les uns sur les autres, ils sont couchés dans la poussiere.

Agamemnon, qui le voit, armé d'un arc redoutable, semer la mort dans les rangs troyens, éprouve une joie vive; et s'approchant du jeune guerrier. Teucer que je chéris, dit-il, digne Télamonien, chef des troupes, poursuis; et s'il se peut, sois le salut des Grecs, et de ton pere Télamon, qui, t'ayant eu d'un lit étranger, t'a élevé avec tant d'attention dans son palais: éloigné de ces lieux, qu'il participe à ta renommée. Je te promets, et cette parole est sûre, que si Jupiter et Minerve m'accordent la gloire de renverser Ilion, tu recevras, après moi, le prix le plus honorable; je te donnerai ou un trépied, ou deux coursiers avec leur

char, ou quelque captive soumise à ton lit.

Noble Atride, répondit fièrement Teucer, pourquoi m'animer? je cours dans la carriere; je combats sans relâche, autant que mes forces le permettent; et depuis que nous avons repoussé l'ennemi vers Ilion, je ne cesse de l'épier et d'abattre un grand nombre de combattants. Déja mon arc a fait voler huit longues fleches, qui toutes se sont enfoncées dans le sein de jeunes et vaillants guerriers : mais je ne puis blesser ce lion furieux.

Il dit; et brûlant de l'atteindre, il décoche un autre dard contre Hector: mais le dard, se détournant, perce le cœur du généreux Gorgythion, fils vaillant de Priam et de la belle Castianire, que ce roi conduisit d'AEsyme à Troie pour l'épouser, Castianire dont une déesse n'eût pas

dédaigné les charmes. Comme un tendre pavot penche sa tête chargée de fruit et des rosées du printemps : tel le jeune Troyen, accablé du casque, incline son front appesanti. Teucer, obstiné dans son dessein, lance un troisieme dard contre Hector. Mais son attente est encore trompée ; le dard, détourné par Apollon, déchire le sein de l'écuyer audacieux d'Hector, Archeptoleme, qui voloit au combat : il roule du char ; les ardents coursiers reculent ; il expire. La douleur trouble l'ame du fils de Priam ; il regrette son compagnon : toutefois il le laisse couché sur le sable, et ordonne de saisir les rênes au frere d'Archeptoleme, Cébrion, qui se trouvoit près de lui, et qui obéit. Le héros saute du char éblouissant, pousse des cris terribles, et, prenant en main une roche, court à Teucer pour le terrasser. Déja le jeune com-

battant avoit pris de son carquois, et posé sur la corde de l'arc sa fleche la plus acérée, lorsque le bouillant Hector, au moment où Teucer, animé de rage, tiroit la corde à lui, lance la roche, et le frappe à l'os qui sépare l'épaule du cou et de la poitrine, endroit mortel; le nerf se rompt, le bras de Teucer est engourdi; le guerrier tombe sur ses genoux, l'arc échappe de sa main. Ajax voit la chûte de son frere, ne l'abandonne point; il vole à son secours, le couvre du bouclier, tandis que le fils d'Échius, Mécistée, et le noble Alastor, deux des plus chers compagnons de Teucer, le prennent dans leurs bras, et transportent vers les vaisseaux le guerrier, qui éclate en longs gémissements. Alors le dieu de l'olympe rallume le courage des Troyens; ils repoussent encore les Grecs jusqu'à leur fossé. Hector vole à la tête

des siens, portant de tous côtés des regards étincelants de fureur.

Tel qu'un limier généreux qui, se confiant à la légèreté de ses pas, poursuit un lion ou un sanglier féroce, joint la ruse à l'audace, observe d'un œil attentif tous les mouvements de son ennemi, incertain s'il lui saisira le flanc ou le dos, et tombe sur lui tout-à-coup; tel Hector se précipite derriere les Grecs, immolant toujours le dernier. Ils courent cependant: mais lorsqu'ils ont franchi les pieux, le fossé, et jonché la terre de morts, ils s'arrêtent de pied ferme près de leurs vaisseaux, s'exhortent les uns les autres; et levant leurs bras vers tous les dieux, ils les implorent à haute voix. Hector pousse de toutes parts aux bords du fossé ses coursiers à la criniere superbe; il a les yeux de la Gorgone, ou de Mars armé du fer destructeur.

L'épouse de Jupiter, attendrie à l'aspect du sort de son peuple, adresse ces mots à Minerve : Quoi! fille du dieu de l'égide, n'irons-nous pas secourir les Grecs, et les sauver du moins au moment de leur ruine? ils touchent à ce destin malheureux, ils vont périr par l'audace d'un seul homme. Hector ne met plus de bornes à sa furie, et l'exerce par les plus affreux ravages.

Ce guerrier, repartit la fiere Pallas, auroit depuis long-temps perdu le jour avec sa fureur; tombé sous les coups des Grecs, il seroit réduit en poudre dans sa terre natale : mais mon pere s'abandonne à son aveugle courroux, divinité inflexible, souvent injuste, qui s'oppose à l'impétuosité de mon courage. Il ne se souvient plus combien de fois j'assistai son fils Hercule dans les travaux dont Eurysthée l'accabloit : ce héros

poussoit vers le ciel une voix lamentable ; Jupiter m'ordonnoit de descendre à son secours. Ah ! si j'avois prévu le prix qu'on réservoit à mes services, lorsque ce même héros fut envoyé par son ennemi aux portes inébranlables des enfers pour enlever de l'Érebe le chien de l'affreux Pluton, il n'eût point échappé des eaux profondes du Styx. Maintenant Jupiter me hait : Thétis est la seule déesse dont il accomplit les desseins; elle lui a baisé les genoux, elle a porté à son menton une main caressante, le suppliant d'honorer Achille, ce vainqueur des remparts. J'espere cependant l'entendre quelque jour m'appeller encore sa fille chérie. Mais toi, prépare notre char, tandis que je vais dans le palais de Jupiter m'armer pour le combat; je verrai si le formidable Hector triomphera lorsque nous paroîtrons tout-à-coup dans les champs

de la guerre. Je me flatte que quelqu'un des Troyens, étendu près des vaisseaux des Grecs, assouvira la faim vorace des vautours.

Elle dit. La fille du grand Saturne s'empresse de couvrir les divins coursiers de harnois d'or; tandis que Minerve laisse couler à ses pieds, dans le palais de son pere, le beau voile qu'elle a tissu de ses mains, et que, revêtant la cuirasse du dieu moteur des nuées, elle s'arme pour les déplorables combats. Elle a monté sur le char de lumiere, et, fille d'un pere invincible, a pris dans sa main cette lance forte, pesante, énorme, dont, en son courroux, elle renverse des bataillons de héros. Junon se hâte de frapper les coursiers. Les portes mugissantes des cieux s'ouvrent d'elles-mêmes; ces portes, gardées par les Heures, auxquelles le ciel immense et l'olympe ont été confiés, et qui

écartent ou amenent la barriere des épais nuages : c'est à travers ces portes que les déesses poussent les coursiers pressés de l'aiguillon.

Le pere des dieux voit des sommets de l'Ida leur entreprise téméraire ; son courroux s'enflamme, et il anime Iris, aux ailes d'or, à leur porter aussitôt ses ordres : Va, cours, prompte Iris, force-les à retourner en arriere, et défends-leur de paroître en ma présence, de tenter un combat trop inégal. Je le dis, ma voix est l'arrêt des destins : je frapperai leurs coursiers, et ils chancelleront devant leur char ; je les précipiterai elles-mêmes du haut de ce char, et le ferai voler en éclats ; dix années entieres ne pourront effacer l'empreinte de ma foudre. Minerve saura qu'elle combat son pere. Je suis moins courroucé contre Junon ; je la reconnois à son audace.

Il dit. Aussi impétueuse que la tempête, Iris part, s'élance du mont Ida dans les cieux; et rencontrant les déesses aux portes de l'olympe, elle arrête leur char, et leur annonce l'ordre de Jupiter: Où courez-vous? quelle fureur vous agite? Le fils de Saturne ne permet pas que l'on secoure les Grecs. Voici la peine qui vous attend, s'il accomplit sa menace terrible. Il frappera vos coursiers, et ils chancelleront devant votre char; il vous précipitera vous-mêmes du haut de ce char, et le fera voler en éclats; dix années entieres ne pourront effacer l'empreinte de sa foudre. Tu sauras, Minerve, que tu combats ton pere. Moins courroucé contre Junon, il reconnoît ici la témérité dont elle traverse tous ses desseins. Mais toi, tu pousses l'audace jusqu'à l'excès le plus effréné, si tu oses lever contre Jupiter ta lance formidable.

La légere Iris s'envole. Alors Junon s'adressant à Minerve : Déesse, dit-elle, je ne veux point que, pour des mortels, nous entrions en lice avec Jupiter : qu'ils périssent ou triomphent au gré de leur destinée, et que ce dieu, livré tout entier à ses desseins, décide, selon son équité, du sort des Troyens et des Grecs. En disant ces mots elle tourne son char. Les Heures ont bientôt dételé les divins coursiers, les ont attachés devant la crêche pleine d'ambrosie, et ont incliné le char contre le mur éclatant. Les deux déesses vont s'asseoir, parmi la troupe des dieux, sur leurs trônes d'or, le cœur dévoré de tristesse.

En ce moment, Jupiter pousse de l'Ida vers l'olympe son char roulant, et parvient aux demeures célestes. Neptune dételle les coursiers ; et plaçant le char sur sa base éminente, il

le couvre d'un voile. Le dieu bruyant de la foudre s'assied sur son trône d'or; l'immense olympe s'ébranle sous ses pieds. Junon et Pallas se tenoient loin de Jupiter, et s'obstinoient à ne point lui adresser la parole. Il s'apperçut de leur confusion, et leur dit:

Quelle est, ô Junon et Pallas, la douleur qui vous ronge? Sans livrer de longs combats, vous avez exterminé les Troyens, objets éternels de votre haine. Sachez, telle est ma force invincible, que les efforts de tout l'olympe n'auroient pu ébranler mes desseins. Un tremblement s'est emparé de vos membres avant de voir le champ du combat, avant d'éprouver les redoutables effets de ma colere. Je le dis, et rien n'eût révoqué cet arrêt: atteintes de ma foudre, vous ne seriez jamais retournées avec votre char dans l'olympe, demeure des immortels.

A ce discours les deux déesses, les levres fermées, gémissent en secret; et assises l'une à côté de l'autre, elles méditent la perte d'Ilion. Minerve, en proie au courroux le plus terrible, ne profere pas une parole; mais Junon faisant éclater sa rage: Fils impérieux de Saturne, dit-elle, quel est ce discours? Nous savons assez que ta puissance est invincible. Cependant nous déplorons le malheur de ce peuple guerrier, qui accomplit sa fatale destinée et touche à sa ruine. Nous nous abstiendrons de combattre, puisque tu l'exiges avec une autorité si absolue; mais je te déclare que nous avons résolu de donner aux Grecs quelques conseils salutaires, pour qu'ils ne périssent pas tous, victimes de ton injuste fureur.

Dès l'aurore, répondit le maître des nuées, tu verras, si tu le veux,

fiere Junon, le fils redoutable de Saturne semer encore plus de carnage dans l'armée nombreuse et vaillante des Grecs : car Hector ne cessera de les poursuivre, que le fils de Pélée ne se leve et ne prenne les armes, le jour où, resserrés dans un espace étroit, ils combattront, auprès de leurs vaisseaux, pour le corps de Patrocle. Tel est l'arrêt des destins. Je méprise ton courroux, dusses-tu aller aux extrémités de la terre et des mers, dans ces lieux où sont relégués Japet et Saturne, privés à jamais de la lumiere de l'astre qui marche dans les cieux, de la fraîcheur du zéphyr, et environnés du profond Tartare. Je n'ignore pas que rien ne peut égaler ton audace; mais, dusses-tu, dans ta course errante, soulever tout cet empire, je m'inquiete peu de ta rage. Il dit. Junon garde un morne silence.

L'astre radieux du jour, tirant un

voile ténébreux sur la terre, se précipite au sein de l'océan. Les Troyens voient à regret disparoître le soleil; mais les Grecs se réjouissent à l'arrivée des noires ombres.

Cependant Hector victorieux conduit les chefs loin des vaisseaux, tient un conseil près du Scamandre, dans un endroit non souillé de sang et de cadavres. Les chefs descendent de leurs chars pour écouter Hector, favori de Jupiter : il a dans sa main sa longue pique, dont la pointe d'airain, entourée d'un anneau d'or, jette de vives étincelles. Appuyé sur cette pique :

Troyens, Dardaniens, et vous, alliés, dit-il plein de feu, je comptois anéantir en ce moment la flotte et toute l'armée des Grecs, et retourner en triomphe dans Ilion; mais les ténebres sont survenues, et ce sont elles qui ont sauvé leurs vais-

seaux et leurs guerriers repoussés jusques aux bords de la mer. Obéissons à la sombre nuit, et songeons à rafraîchir les troupes : dételez les coursiers, et donnez-leur de la pâture. Amenez promptement de la ville les bœufs, les gras agneaux ; apportez de vos demeures le pain, la douce liqueur du vin, et rassemblez du bois, afin que nous allumions, jusqu'à l'arrivée de l'aurore matinale, un grand nombre de feux, dont l'éclat frappe la voûte céleste, de peur que les Grecs, à la faveur des ténebres, ne se hâtent de fuir sur le dos immense des mers. Que du moins ils ne montent pas tranquillement dans leurs vaisseaux; mais qu'atteints de nos fleches et de nos lances, en se précipitant loin du rivage, ils aient à panser leurs blessures au sein de leurs foyers; qu'on tremble désormais d'apporter, chez les Troyens

valeureux, le lamentable fléau de la guerre. Mettons la ville à l'abri de toute surprise tandis qu'elle est dénuée de guerriers ; que des hérauts, aimés de Jupiter, aillent dans Troie ordonner aux foibles enfants et aux vieillards, malgré leurs tempes blanchies, de veiller autour de ces murs, bâtis par les dieux; que les femmes allument de grands feux dans leurs demeures, et que chacun soit vigilant. Ce sont là mes ordres, magnanimes Troyens, et j'ai songé à tout ce que demande notre sûreté présente. Demain je ferai connoître à nos troupes ce que j'attends de leur valeur. Secouru de Jupiter et des autres dieux, je me flatte de purger nos bords de ces dogues pleins de rage, conduits ici par un destin fatal dans de sombres vaisseaux. Soyons, durant la nuit, attentifs à notre défense : dès les premiers rayons du jour, pa-

roissant en armes, excitons, près des vaisseaux, le plus horrible combat. Je verrai si le redoutable Diomede me repoussera loin du rivage jusqu'à nos murs; ou si, l'immolant de ce fer, j'emporterai ses dépouilles sanglantes. Cette journée fera éclater son courage, s'il soutient l'assaut de ma lance: mais j'espere qu'il sera étendu dans la poudre au milieu d'un grand nombre de ses compagnons, avant que le soleil soit avancé dans son cours. Oui, ce jour sera funeste aux Grecs: que ne suis-je aussi assuré d'être immortel, et honoré comme Pallas et Apollon!

Ainsi parle Hector; et les Troyens font retentir ces lieux de leurs acclamations. Aussitôt ils dételent les chevaux couverts de sueur, et chacun les attache avec de fortes courroies derriere son char. Ils amenent promptement de la ville les bœufs, les gras

agneaux, apportent de leurs maisons le pain, la douce liqueur du vin, et rassemblent du bois : les vents élevent jusques aux cieux des tourbillons de fumée.

Les Troyens, animés d'un orgueilleux espoir, passent toute la nuit sous les armes, à la lueur des feux dont la plaine entiere est éclairée. Ainsi, lorsque brille dans le firmament le magnifique cortege des étoiles autour de la lune argentée, l'air, sans nuages, n'est point agité par les vents; tous les rochers, les sommets des montagnes, et les forêts revêtues de lumiere, se montrent à découvert; la voûte éthérée déchire son voile, et ouvre un champ immense ; tous les astres rayonnent ; le cœur du berger est enchanté : tels les feux nombreux allumés par les Troyens brillent devant Ilion, entre les vaisseaux et les rives du Xanthe. Mille

feux éclairent la plaine ; autour de chaque flamme sont assis cinquante guerriers, tandis que les coursiers paissent l'orge et la blanche aveine, debout près de leurs chars, attendant que l'Aurore monte sur son trône superbe.

FIN DU CHANT HUITIEME.

REMARQUES

SUR LE CHANT HUITIEME.

(Page 61. Divinités de l'olympe.)

On ne peut qu'admirer l'art avec lequel Homere a ménagé l'honneur des Grecs. Affoiblis par l'absence d'Achille, ils ne remportent pas d'avantages décisifs; mais ils sont quelque temps supérieurs aux Troyens. Il faut qu'enfin Jupiter songe sérieusement à remplir la promesse qu'il a faite à Thétis, et qu'il parle aux dieux en souverain. Il a soin de dire, « Qu'aucun « de vous, ni dieu, ni déesse, etc. ». On voit bien qu'il ne veut accorder aucune dispense à Junon. Il y a beaucoup de grandeur et de majesté dans ce discours; et si Homere fait quelquefois de ses dieux des hommes, pour se conformer aux fables reçues, Jupiter parle et agit ici, comme dans plusieurs autres endroits de l'Iliade, en maître du ciel et de la terre. Ces contradictions sont une image fidele des notions incertaines que le peuple, et peut-être

les gens plus instruits, avoient alors de la divinité.

(Page 62. Autant au-dessous de l'empire des morts.)

Ernesti observe qu'Hésiode est ici bien moins hardi qu'Homere en l'imitant, et qu'il se contente de dire, « au-dessous de la terre ». Virgile, au contraire, selon la remarque de Pope, a enchéri sur le poëte grec :

. . . . . Bis patet in præceps.

Milton a encore enchéri sur Virgile :

As from the centre thrice to th' utmost pole.

Au reste il étoit bien facile de doubler ou de tripler cette distance ; et Homere garde l'honneur de l'invention.

(Ibidem. Je ferai descendre du ciel la chaîne éternelle d'or.)

J'ai fait sentir, par le tour que j'ai pris, l'idée que l'on attribue à Homere, savoir d'une chaîne qui lie tous les êtres. Je renvoie ici aux commentateurs, qui ont fait une grande dépense d'érudition à l'occa-

sion de cette chaine. Selon les uns, elle est l'image du soleil; selon d'autres, elle représente les loix que suivent les planetes en tournant autour de cet astre, loix qui étoient connues dans l'ancienne Égypte. Il est clair qu'en cet endroit l'olympe est le ciel, et non une montagne de la Thessalie, sans quoi Homere auroit dit une absurdité inconcevable.

(Page 63. Rassure-toi.)

Jupiter, sans s'expliquer ouvertement, lui déclare qu'il ne veut pas perdre les Grecs. D'ailleurs, comme elle a parlé avec beaucoup de modération, ainsi qu'il convenoit à son caractere, ce dieu lui répond avec douceur. Ce passage et plusieurs autres confirment l'explication que j'ai donnée de quelques inégalités qu'on apperçoit dans les sentiments de Jupiter à l'égard des Grecs et des Troyens, et qui ont choqué plus d'un critique.

(Page 64. Et un autel toujours parfumé d'encens.)

On sait, par l'écriture sainte, la coutume

des païens d'élever des autels sur les hauts lieux, et d'y faire des sacrifices. (Madame Dacier.

(Ibidem. Il s'assied sur le sommet le plus élevé de la montagne.)

Le Gargare étoit le sommet le plus élevé du mont Ida.

. . . . Cùm Jupiter æthere summo
Despiciens mare velivolum, terrasque jacentes...
ÆNEID. LIB. I.

(Page 65. Le pere souverain déploie ses balances d'or.)

Virgile et Milton ont imité cette grande image, que l'on rencontre souvent aussi dans les prophetes. Cette image en rappelle une autre de Milton qui est à-peu-près du même genre, et qui est vraiment sublime. Il représente Dieu prenant en main le compas d'or destiné à circonscrire l'enceinte de l'univers :

. . . . . And in his hand
He took the golden compasses, prepar'd,
In God's eternal store, to circumscribe
This universe, and all created things:

One foot he center'd, and the other turn'd
Round through the vast profundity obscure,
And said: Thus far extend, thus far thy bounds,
This be thy just circumference, o world.

(Page 68. Si cette lance n'est pas brûlante de fureur dans les mains de Diomede.)

Μαίνεται. Madame Dacier a fait disparoître entièrement cette image, en traduisant: «On verra ce que peut ce javelot entre les mains de Diomede». Pope l'a bien rendu:

The thirsty fury of my flying spear.

Madame Dacier dit que notre langue ne s'accommode pas de ces figures hardies. Admettre ce principe sans restriction, c'est le vrai moyen d'énerver la langue.

(Page 70. Et lance sa foudre brûlante devant les chevaux de Diomede.)

Chacun sent qu'Homere soutient admirablement le caractere de ce chef, devant les chevaux duquel Jupiter est obligé de lancer la foudre pour le mettre en fuite. Pope a tracé l'esquisse du magnifique ta-

bleau que pourroit fournir cette déroute des Grecs; et il dit avec raison que, dans de semblables tableaux, qu'Homere présente en foule, le peintre n'auroit souvent qu'à copier le poëte. L'écriture représente aussi « Dieu tonnant à grand bruit sur les Philistins. »

(Page 71. Le fils de Tydée a fui devant moi.)

Le discours direct a ici bien plus de vivacité que si l'on s'exprimoit ainsi : « Hec- « tor dira quelque jour... que j'ai fui, etc. » Le tour d'Homere tient plus de la passion; Diomede se peint Hector, et il l'entend prononcer ces paroles mêmes. De semblables tours sont fréquents dans Homere ainsi que dans les écrivains sacrés. Madame Dacier affoiblit cet endroit : « Hector, « traduit-elle, pourra se vanter, au milieu « de ses Troyens, qu'il a fait fuir Diomede. » Non seulement elle ne conserve pas le tour animé de l'original, mais elle omet, « jusques aux vaisseaux », ce qui n'est pas superflu.

(Ibidem. En disant ces mots, il pousse les coursiers.)

Nestor fait fort bien de prendre cela sur lui; car Diomede, après même la foudre de Jupiter tombée à ses pieds, n'auroit jamais consenti à prendre la fuite. (Madame Dacier.

(Page 72. Trois fois il forme ce dessein.)

Il semble que Diomede se soit proposé de remplacer Achille.

(Page 73. Il dit; et s'adressant à ses coursiers.)

Dans la passion l'on parle même aux objets inanimés; à plus forte raison pouvoit-on, malgré les railleries de quelques critiques modernes, adresser des discours aux chevaux dans le temps d'Homere. On a déja dit pourquoi ces animaux étoient alors en si grande estime. Virgile, dans un siecle bien postérieur, fait adresser des discours non seulement aux chevaux, mais encore à une lance. La harangue d'Hector, qui est pleine de feu, et qui marque tout

l'espoir dont il s'enflamme, présente une peinture naïve des mœurs antiques : on y voit une princesse qui, charmée du retour de son mari, commence par témoigner sa reconnoissance aux chevaux qui l'ont ramené de la bataille, avant qu'il descende du char. Cette action d'Andromaque confirme l'opinion de l'estime singuliere qu'on avoit pour ces animaux. Homere est un grand maître dans l'art de louer. Au milieu même de leur fuite, il releve la gloire de Nestor et de Diomede; Hector se promet une pleine victoire s'il peut leur ravir leurs armes. Le courroux de Junon, qui s'agite sur son trône à ce discours, donne un grand éclat à Hector. Madame Dacier observe que Junon ne fait ici que par le mouvement de tout son corps ce que Jupiter a fait dans le premier chant par le seul mouvement de ses noirs sourcils, et elle rapporte ce mot d'un ancien, « qu'Ho-« mere étoit le seul poëte qui eût vu ou « fait voir les dieux ». Disons encore qu'il prépare ici le lecteur à voir Junon s'armer, malgré la défense de Jupiter; elle en réprime d'abord le desir, qui renaît ensuite

avec plus de force, au point qu'elle n'est plus maitresse de l'étouffer.

(Page 74. Qui dans Aigues et dans Hélicé.)

Deux villes de l'Achaïe, dans chacune desquelles il y avoit un temple et une statue de Neptune.

(Page 76. Il monte sur l'énorme vaisseau d'Ulysse.)

Ce vaisseau, remarquable par sa grandeur, occupe une place distinguée; ce qui étoit honorable pour Ulysse. Agamemnon fait éclater sa robe de pourpre pour attirer les regards des Grecs. Il n'est pas nécessaire de l'entendre comme madame Dacier, qui traduit, « il prit un voile de pourpre. »

(Ibidem. Que sont devenues les bravades qui étoient dans notre bouche?)

Pour adoucir les reproches suivants qu'il adresse aux troupes, et qui sont pleins de force, il commence par s'envelopper dans la même condamnation. (Eustathe.

(Page 77. Sauve-nous; favorise au moins notre fuite.)

C'est la seule grace qu'il demande après avoir nourri l'espoir de renverser Troie; ce qui marque bien sa consternation et son désespoir.

(Page 78. Aussitôt il envoie un aigle.)

Namque volans rubra fulvus Jovis ales in æthra
. . . . . .
Cycnum excellentem pedibus rapit improbus uncis,
Arrexere animos Itali . . . . . .
. . . . . donec vi victus et ipso
Pondere defecit, prædamque ex unguibus ales
Projecit fluvio, penitùsque in nubila fugit.

ÆNEID. LIB. XII.

(Ibidem. Alors, dans cette grande armée, nul ne put se vanter d'avoir, avant Diomede.)

Diomede a été le dernier à fuir; au moment où les Grecs se rallient, il est le premier à courir au combat. On doit remarquer avec quelle vivacité Homere peint la course de ce héros vers l'ennemi.

(Page 79. Il se tenoit derriere le bouclier de son frere Ajax.)

Homere excelle dans les peintures douces comme dans les terribles. On voit ici la tendresse d'Ajax pour son frere; et Eustathe dit fort bien que ce héros, en ne faisant encore aucun exploit, paroît plus grand que Teucer, qui tue tant de braves capitaines.

(Page 80. T'ayant eu d'un lit étranger.)

Teucer étoit fils de Télamon et de la princesse Hésione, sœur de Priam, qu'Hercule avoit emmenée prisonniere, et donnée à Télamon qui en avoit fait sa concubine. Ce passage confirme que cette naissance n'étoit pas regardée comme honteuse; car Agamemnon n'auroit pas voulu blesser par un reproche si sensible un homme dont il étoit si content. (Madame Dacier.

On ne peut aussi expliquer que par les mœurs de ce siecle et de ces pays le parallele, si choquant pour nous, qu'Agamemnon se permet, au premier chant, entre Chryséis et Clytemnestre. On connoît ce

passage d'Euripide où Andromaque parle des complaisances fréquentes qu'elle témoignoit à son mari lorsqu'il avoit quelque enfant d'une concubine, complaisances qui alloient jusqu'à donner le sein à cet enfant.

(Page 81. Répondit fièrement Teucer.)

On reconnoît le frere d'Ajax dans la fierté de ce discours.

(Page 87. Je me flatte que quelqu'un des Troyens.)

Il y a de la poésie dans ces sortes de prophéties. Celle-ci regarde Hector.

(Page 88. Je la reconnois à son audace.)

Lorsqu'on n'a pas lieu de s'attendre à un mauvais procédé, on y est bien plus sensible que dans le cas contraire. (Eustathe.

(Page 90. Je ne veux point que, pour des mortels.)

Ce discours est conforme au caractere fier de Junon, qui, n'ayant pu obtenir ce

qu'elle desiroit ardemment, montre de l'indifférence, et dit qu'il lui importe peu lequel des deux peuples soit vainqueur. (Clarke.

(Page 90. Et plaçant le char sur sa base éminente.)

Le char de Jupiter occupe une place distinguée. Madame Dacier n'a osé rendre cela à la lettre. Je ne sais si elle a été fort heureuse en voulant expliquer cet emblême. « L'air, dit-elle, qui est le véri- « table char de ce dieu, n'a d'autre assiette « que la terre même, qui est la base où il « se repose au milieu de l'univers ». Un peu plus haut elle dit que Jupiter représente l'air; ici, que l'air est représenté par son char.

(Page 93. Car Hector ne cessera de les poursuivre.)

La Motte a fait un reproche à Homere qui paroît fort grave : c'est qu'en montrant l'avenir aux lecteurs, il détruit l'intérêt, et leur ôte le plaisir de la surprise. En général, les anciens ont négligé un moyen

qui a paru de la plus grande importance aux modernes. Je ne puis mieux faire ici que de rapporter quelques réflexions d'un littérateur philosophe, auxquelles je joindrai plusieurs observations. « Ce sont les « personnages, dit Diderot [1], qu'il faut a- « voir en vue. Qu'ils forment le nœud sans « s'en appercevoir; que tout soit impéné- « trable pour eux; qu'ils s'avancent au dé- « nouement sans s'en douter. S'ils sont « dans l'agitation, il faudra bien que je « suive et que j'éprouve les mêmes mou- « vements... Pour une occasion où il est à « propos de cacher au spectateur un inci- « dent important avant qu'il ait lieu, il y « en a plusieurs où l'intérêt demande le « contraire. Le poëte me ménage par le « secret un instant de surprise; il m'eût « exposé par la confidence à une longue « inquiétude. Je ne plaindrai qu'un instant « celui qui sera frappé et accablé dans un « instant: mais que deviens-je, si le coup « se fait attendre, si je vois l'orage se for- « mer sur ma tête ou sur celle d'un autre, « et y demeurer long-temps suspendu? »

(1) Discours sur la poésie dramatique.

Je renvoie le lecteur au développement que l'illustre auteur fait de ces réflexions, qu'il applique au drame. Quant au poëme épique, qui est d'une certaine étendue, il est quelquefois permis, et même nécessaire, d'annoncer les événements. Ici, par exemple, le lecteur pourroit se lasser de la longue inaction d'Achille. Homere, en marquant le terme où elle doit finir, prévient la langueur. Le merveilleux, qui éleve tant l'imagination, exige aussi que l'on voie les dieux pénétrer dans l'avenir, et préparer de loin les ressorts qu'ils veulent employer pour arriver à leurs fins. Le poëte éteindroit-il par là la curiosité? je croirois plutôt, avec Pope, qu'il l'augmente en levant un des coins du voile qui nous dérobe cet avenir. Il lui restera encore assez de ressources pour nous intéresser, lorsqu'il racontera en détail ce qu'il n'a fait qu'indiquer ici d'une maniere très rapide. Homere et les anciens ont peu connu l'art de ménager des surprises; il semble qu'ils aient été sûrs de soutenir l'intérêt sans ce moyen.

(Page 96. De ces dogues pleins de rage.)

J'ai hasardé, à l'imitation de Pope, de rendre littéralement ce terme injurieux, échappé dans le feu du courroux. Pope justifie Homere à cet égard, et dit que ce poëte a su les excès où nous entraînent les passions, et que Milton n'a pas rougi de l'imiter, lorsqu'il a mis une expression semblable dans la bouche de Dieu même, qui, voyant le Péché et la Mort exercer leurs ravages dans le monde, s'écrie avec indignation :

See with what heat these dogs of hell advance.

(Page 98. Ainsi, lorsque l'air, sans nuages.)

Ce chant est terminé par une des plus magnifiques comparaisons de l'Iliade. « Quelle poésie, dit madame Dacier, qui « change presque la terre en un ciel étoilé »! Je n'ai peut-être pas été malheureux en cet endroit : « La voûte éthérée déchire « son voile, ouvre un champ immense », répond assez à l'expression de ὑπερράγη ἄσπετος αἰθὴρ : c'est l'image des nuées qui se séparent avec rapidité. Pope a rendu

cette image avec vivacité, mais non avec la simplicité d'Homere :

A flood of glory bursts from all the skies.

On voit ici que l'armée troyenne montoit à cinquante mille hommes.

FIN DES REMARQ. SUR LE CHANT VIII.

CHANT IX.

Les Troyens veilloient pleins d'allégresse, tandis que la Fuite, envoyée du ciel, et compagne de la Terreur glacée, régnoit dans le camp des Grecs. Les plus vaillants étoient frappés d'une douleur profonde. Comme quand les vents de Borée et de Zéphyre, soufflant de la Thrace, viennent d'un vol inopiné, agitent l'océan poissonneux; les noires vagues s'amoncelent, et jettent la mousse et l'écume hors du lit de la mer: ainsi le cœur des Grecs est déchiré par des mouvements contraires. Agamemnon est pénétré d'une amere tristesse; il porte de tous côtés ses pas, et ordonne à ses hérauts de convoquer les chefs l'un après l'autre, et sans élever leurs voix bruyantes: il est lui-même,

plus qu'aucun des siens, consumé de soins et de peines.

Les princes consternés sont assis dans le conseil ; le roi se leve au milieu d'eux, versant un torrent de larmes, comme une source profonde qui répand ses noires eaux de la haute cime d'un rocher. Il tire de longs soupirs du fond de son cœur, et leur tient ce discours : Ô mes amis, chefs et soutiens des Grecs, Jupiter m'a précipité dans un abyme d'infortunes. Dieu cruel! il m'avoit promis et confirmé par des signes certains que je retournerois dans ma patrie après avoir ravagé les murs d'Ilion ; mais il m'a indignement abusé, il m'ordonne aujourd'hui de retourner dans la Grece, couvert de honte, après avoir sacrifié tant de troupes. Tel est l'arrêt de ce dieu, qui a renversé et doit renverser encore le faîte d'un grand nombre de villes ;

sa force est invincible. Obéissez donc à ma voix ; fuyons avec nos vaisseaux dans notre patrie : jamais Troie ne sera notre conquête.

A ces mots ils demeurent tous muets : les chefs de la Grece, abattus par la douleur, prolongoient le silence. Mais le courageux Diomede prenant enfin la parole : Atride, dit-il, ô roi, je combattrai ton discours inconsidéré, comme il est permis dans nos conseils ; n'en sois point irrité. Tu as le premier osé, en présence de l'armée, me reprocher un défaut de valeur ; tu m'as accusé d'être foible et sans bravoure : j'en appelle à tous les Grecs, jeunes et vieux. Le fils prudent de Saturne, en t'accordant une distinction, t'en a refusé une autre : il t'a remis un sceptre qui t'éleve au-dessus de tous les rois ; mais il ne t'a point donné ce dont l'empire est le

plus souverain, une ame ferme dans les périls. Chef timide! as-tu donc cru les Grecs aussi pusillanimes que le suppose ton discours? Si tu ne songes qu'au retour, va, les chemins te sont ouverts; et les vaisseaux nombreux qui t'ont suivi de Mycenes, prêts au départ, occupent le bord du rivage. Mais les autres Grecs, pleins d'intrépidité, ne se retireront qu'après avoir saccagé Troie; ou s'ils desirent eux-mêmes de partir, qu'ils fuient avec leurs vaisseaux dans leur patrie : nous combattrons, moi et Sthénélus, jusqu'à ce que nous ayons vu la derniere journée d'Ilion; car c'est une divinité qui nous a conduits sur cette rive.

Tous les chefs, remplis d'admiration pour le discours du brave Diomede, poussent des cris d'applaudissement, quand le sage Nestor se leve : Fils de Tydée, dit-il, tu ne te

distingues pas seulement dans les combats; mais tu tiens aux conseils le premier rang parmi tous ceux de ton âge. Aucun des Grecs ne contredira ni ne blâmera ton sentiment: cependant tu n'as pas songé au principal avis qu'il falloit donner. Tu ne comptes pas encore beaucoup d'années, et tu pourrois être le plus jeune de mes fils : toutefois tu parles avec prudence au milieu des rois de la Grece ; nous venons encore d'en être les témoins. Mais moi qui peux me vanter d'avoir vécu plus long-temps que toi, je parlerai plus librement, je n'omettrai rien; et personne ne pourra condamner mon discours, pas même le puissant Agamemnon. Malheur à celui qui aime les guerres intestines, si cruelles dans leurs suites! il est sans patrie, sans loi, sans domicile. Maintenant profitons de la sombre nuit, et songeons à rafraî-

chir les troupes : que de bonnes gardes veillent près du fossé hors de la muraille; je commets ce soin à des jeunes gens. Toi cependant, Agamemnon, le plus illustre des rois, préside au milieu de nous : rassemble dans un festin les chefs mûris par l'âge et l'expérience, comme il est digne de ton rang. Tes tentes sont remplies des vins que chaque jour les vaisseaux des Grecs t'amenent de la Thrace à travers la vaste étendue des mers; l'abondance t'environne, et un peuple nombreux attend tes ordres. Quand les principaux chefs seront assemblés, tu te soumettras à celui qui proposera le meilleur avis. Tous les Grecs ont le plus pressant besoin d'un avis prudent et utile : déja les ennemis ont allumé un grand nombre de feux près de notre flotte; qui ne seroit désolé de ce spectacle? Cette nuit va

décider de la perte ou du salut de l'armée.

Ils l'écoutent avec satisfaction, et obéissent à sa voix. Les gardes armées sortent promptement des portes, conduites par le fils de Nestor, Thrasymede, prince des peuples, Ascalaphe et Ialmene, rejettons de Mars, et Mérion, Apharée, Déipyre, et le fils de Créon, le noble Lycomede. Sept chefs conduisent les gardes; et sur les pas de chacun d'eux marchent cent jeunes guerriers, tenant en main de longues piques : ils s'étendent entre la muraille et le fossé, allument des feux, et prennent leur repas.

Atride mene dans sa tente les chefs nombreux des Grecs, et leur présente un beau festin. Ils se hâtent de prendre les aliments qu'on leur a préparés et servis. A peine ont-ils appaisé la faim et la soif, que

Nestor, ce vieillard qui fit tant de fois éclater sa prudence en leur faveur, leur ouvre un nouvel avis, et parle en ces mots : Fils d'Atrée, roi des guerriers, illustre Agamemnon! tu seras l'objet de tout mon discours. Tu regnes sur beaucoup de peuples ; et Jupiter t'a confié le sceptre et les loix pour veiller à leur bonheur. Tu dois, plus qu'aucun de nous, parler avec autorité : mais tu dois aussi écouter et suivre ceux que leur cœur anime à donner de salutaires conseils ; c'est à toi de choisir celui qui mérite la préférence. Quant à moi, je dirai hardiment ce qui me paroît le plus avantageux ; et personne, je pense, n'ouvrira un meilleur avis. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en occupe ; c'est depuis long-temps, depuis le moment où, chef magnanime, tu enlevas la jeune Briséis de la tente d'Achille irrité,

action qui n'obtint pas notre suffrage. De mon côté, je n'omis rien pour t'en dissuader; mais toi, n'écoutant que la grandeur superbe de ton ame, tu outrageas un héros que les dieux mêmes honorent; tu fus le ravisseur de son prix, tu le possedes. Délibérons, quoique tard, si nous ne pourrions point l'appaiser et l'adoucir par des présents qui lui fussent agréables, et par le miel de la persuasion.

Ô vieillard, lui répondit le roi, tu ne me fais aucune injustice en me reprochant mes fautes; je suis coupable, et ne puis moi-même le nier. Celui dont Jupiter est l'ami, qu'il honore, comme ce guerrier en faveur duquel il perd le peuple des Grecs, vaut seul une armée. Mais puisque j'ai été entraîné par l'impulsion d'un aveugle courroux, je veux réparer mon offense, et lui pro-

diguer les plus riches présents. Je vais les faire connoître à cette assemblée. Je lui donne sept trépieds que n'ont pas touchés les flammes, dix talents d'or, vingt vases éclatants, douze vaillants coursiers qui gagnerent à la course un grand nombre de prix; celui qui posséderoit tous ceux que ces nobles coursiers m'ont fait remporter, seroit comblé de l'or le plus précieux. Je lui donne encore sept captives distinguées par leur naissance et par l'industrie de leurs mains; citoyennes de Lesbos, je les choisis moi-même lorsqu'il les emmena de cette isle célebre qu'il avoit conquise, et elles effacent en beauté toutes les femmes. Je lui donne ces captives : parmi elles sera celle que j'ai enlevée, la fille de Brisès; et j'atteste, par les plus grands serments, que j'ai toujours respecté sa pudeur. Voilà tous les dons

qu'il recevra dès cet instant. Si les dieux nous permettent de saccager la ville fameuse de Priam, quand nous ferons le partage des dépouilles, qu'il charge ses vaisseaux d'or et d'airain, qu'il choisisse lui-même vingt Troyennes, les plus belles après l'épouse de Ménélas. Et si nous retournons aux terres fertiles d'Argos, qu'il soit mon gendre; je veux qu'on l'honore autant qu'Oreste, ce fils unique que je fais élever au sein de l'abondance. J'ai trois filles dans mon palais, Chrysothémis, Laodice et Iphigénie : qu'il emmene dans la demeure de Pélée celle qui touchera son cœur. Loin d'exiger de lui les dons accoutumés, je la doterai d'immenses richesses, telles que jamais pere n'en combla sa fille. Je le mettrai en possession de sept villes florissantes, Cardamyle, Énope, la verte Hira, Pheres si renommée,

Anthée avec ses creux vallons, la superbe AEpéa, et Pédase couronnée de vignobles. Toutes ces villes sont situées aux bords de la mer, près du territoire sablonneux de Pylos : les peuples qui les habitent, couvrant les plaines de leurs troupeaux, lui offriront comme à une divinité les plus honorables dons, et, soumis à son sceptre, lui paieront avec joie les riches tributs de l'opulence. Voilà ce que je fais s'il appaise son courroux. Qu'il se laisse fléchir : Pluton seul est dur et inexorable; aussi n'est-il aucun dieu plus détesté des hommes. Qu'il ne rougisse point de me céder, à moi qui l'emporte sur lui par mon rang et par mon âge.

Généreux Atride, notre roi, répondit Nestor, les dons que tu fais au divin Achille sont d'un prix distingué. Mais animons d'illustres

chefs à se rendre sur-le-champ dans la tente de ce héros. Je vais moi-même les nommer; qu'ils ne s'opposent point à mon choix. Phœnix, chéri de Jupiter, sera leur conducteur; je désigne le grand Ajax et le sage Ulysse, et que les deux hérauts Eurybate et Hodius les accompagnent. Qu'on apporte de l'eau; purifions nos mains: et ordonne que l'on fasse silence, afin que nos prieres appaisent le fils de Saturne, s'il daigne s'attendrir.

Il dit, et son avis satisfait toute l'assemblée. Des hérauts versent une eau pure sur les mains des rois; des jeunes gens remplissent de vin les coupes couronnées, et les présentent à tous les assistants, après avoir commencé les libations. Dès que les députés ont répandu le vin à l'honneur des dieux, et se sont abreuvés de cette liqueur au gré de leurs desirs, ils se

précipitent hors de la tente d'Atride. Le vénérable Nestor ne cesse encore de les exhorter; et les suivant de l'œil, et s'adressant à chacun d'eux, et sur-tout au roi d'Ithaque, il les conjure de tenter tous les moyens de fléchir le noble fils de Pélée.

Ils côtoyent le rivage de la mer mugissante, implorant avec ardeur le dieu qui ceint la terre de ses bras, et le suppliant de les seconder, pour toucher facilement le cœur du superbe Achille. Arrivés près des tentes des Phthiotes, ils trouvent ce prince qui charmoit sa douleur par les mâles accents de sa lyre. Belle, richement décorée, la couronne en étoit d'argent, et il l'avoit eue des dépouilles de Thebes ravagée par son bras : avec cette lyre il charmoit sa douleur, et chantoit les exploits des héros. Le seul Patrocle, assis en face du guerrier, attendoit dans un pro-

fond silence que le petit-fils d'Éacus eût terminé son chant. Mais les députés, conduits par le sage Ulysse, s'avancent, et paroissent devant Achille. Surpris, il se leve, quitte sa lyre, et porte vers eux ses pas. Patrocle, à l'aspect de ces chefs, se leve avec la même surprise. Je vous salue, dit Achille en leur prenant la main ; je reçois en vous des amis. Sans doute un motif pressant vous amene; venez, vous n'êtes pas l'objet de ma colere, vous que j'aime plus qu'aucun des Grecs. En disant ces mots, il les conduit dans sa tente, les fait asseoir sur des tapis de pourpre; et s'adressant à Patrocle qui étoit à ses côtés : Fils de Menœtius, dit-il, apporte-nous une urne plus profonde, remplis-la d'un vin plus pur, et fais-nous distribuer des coupes; car dans ces chefs je reçois sous ma tente les hommes que je chéris le plus.

Patrocle exécute les ordres de son ami. Cependant Achille met sur la flamme un grand vase rempli des épaules d'un agneau et d'une chevre grasse, et du dos succulent d'un porc nourri avec soin. Automédon tient les viandes qu'Achille coupe avec dextérité; les dards en sont couverts. Le fils de Menœtius, semblable par sa stature à l'un des immortels, allume un grand feu. Dès que le bois est consumé et ne jette plus qu'une flamme languissante, il étend les charbons, sur lesquels il suspend les dards, poudrés du sel sacré, et soutenus par de grandes pierres. Lorsque le feu a pénétré les viandes, Patrocle les sert, et distribue le pain apporté dans de belles corbeilles. Achille présente les parts. Il s'assied en face d'Ulysse près de la cloison opposée, et ordonne à son ami Patrocle de sacrifier aux dieux: Patrocle jette dans

le feu, en leur honneur, les prémices des viandes. Les chefs portent la main sur les aliments qu'on leur a préparés et servis. A peine ont-ils éteint la faim et la soif, qu'Ajax fait à Phœnix un léger signe, que le sage Ulysse comprend. Il remplit sa coupe; et saluant le fils de Pélée:

Puisses-tu être heureux, Achille! dit-il. Nous jouissons de l'abondance des festins, soit dans la tente d'Agamemnon, soit maintenant dans la tienne; tout ce qui peut nous flatter se trouve dans ton accueil: mais, hélas! ô favori de Jupiter! les plaisirs des festins ne nous touchent plus; seule une grande calamité est toujours présente à nos regards consternés. Nous ignorons si notre flotte brillante sera sauvée ou perdue, à moins que tu ne déploies un courage intrépide. Les Troyens audacieux, et leurs alliés, venus de plages recu-

lées, ont posé leur camp près de notre muraille; ils ont allumé sur tout le rivage un grand nombre de feux, et déclarent que rien ne les empêchera de se précipiter sur nos vaisseaux. Jupiter leur montre des signes favorables en faisant gronder sa foudre. Hector, dans l'ardeur qui le possede, jette de tous côtés des regards féroces; et, fier de la protection de Jupiter, il ne respecte ni les hommes ni les dieux : dominé par une rage indomtable, il supplie à haute voix la divine Aurore de paroître à cet instant même; il se promet alors d'arracher les ornements de nos poupes élevées, de consumer nos vaisseaux par les flammes dévorantes, et d'immoler, au milieu de l'épaisse fumée, les Grecs épouvantés. Ah! combien je crains que les dieux n'accomplissent toutes ces menaces, et que nous ne soyons destinés à pé-

rir loin de la vaillante Grece, devant Troie! Mais leve-toi; et si ton cœur est enflammé de courage, sauve enfin les Grecs accablés par la furie tumultueuse des Troyens. Si tu balances plus long-temps, tu seras à l'avenir pénétré toi-même de douleur, et les maux, portés à leur comble, seront sans remede : songe donc, avant leur arrivée, à écarter des Grecs cette destinée fatale.

Cher ami, quelles n'étoient pas les exhortations de Pélée ton pere le jour qu'il t'envoya de Phthie vers Agamemnon! Mon fils, disoit-il, Minerve et Junon, si telle est leur volonté, te donneront la valeur; toi, apprends à vaincre en ton sein un cœur trop superbe : la douceur a des charmes souverains; et si tu veux que toute l'armée, que les guerriers jeunes et vieux te respectent, ne te laisse point emporter à

la funeste colere. Ainsi t'exhortoit le vieillard : tu l'as oublié ; mais du moins en cet instant calme-toi, et bannis de ton cœur ce courroux qui le consume. Agamemnon, pour t'appaiser, te fait de magnifiques présents. Écoute-moi, si tu veux, et je t'apprendrai tous ceux qu'Agamemnon vient de s'engager à mettre en tes mains.

Il te donne sept trépieds que n'ont pas noircis les flammes, dix talents d'or, vingt vases éclatants, douze vaillants coursiers qui toujours sortirent vainqueurs de l'arene; celui qui auroit tous les prix qu'ils lui ont fait remporter à la course seroit comblé de l'or le plus précieux. Il te donne encore sept captives distinguées par leur naissance et par l'industrie de leurs mains; venues de Lesbos, il les choisit lui-même lorsque tu soumis cette isle célebre, et

elles surpassent en beauté toutes les femmes. Parmi ces captives, sera celle qu'il a enlevée, la fille de Brisès. Prince! il atteste par les plus grands serments qu'il a respecté sa pudeur. Tous ces dons, tu les recevras dès cet instant. Si les dieux nous permettent de saccager la ville fameuse de Priam, quand nous ferons le partage des dépouilles, tu chargeras tes vaisseaux d'or et d'airain, et tu choisiras toi-même vingt Troyennes qui ne le céderont en beauté qu'à l'épouse de Ménélas. Mais si nous retournons dans Argos, Agamemnon te nommera son gendre; il veut qu'on t'honore autant qu'Oreste, ce fils unique qu'il fait élever au sein de l'abondance. Des trois filles qu'il a dans son palais, Chrysothémis, Laodice et Iphigénie, tu emmeneras dans la demeure de Pélée celle qui touchera ton cœur.

Loin d'exiger de toi les dons accoutumés, il la dotera d'immenses richesses, telles que jamais pere n'en combla sa fille. Il te mettra en possession de sept villes florissantes, Cardamyle, Énope, la verte Hira, Pheres si renommée, Anthée avec ses creux vallons, la superbe AEpéa, et Pédase couronnée de vignobles. Toutes ces villes sont situées aux bords de la mer, près du territoire sablonneux de Pylos, et habitées par des peuples qui, rois de nombreux troupeaux, t'offriront comme à une divinité les plus honorables dons, et, soumis à ton sceptre, te paieront avec joie de riches tributs.

Voilà ce qu'il fera si tu domtes ton courroux. Si Atride t'est toujours plus odieux, et que tu le méprises lui et ses dons, sois du moins touché du sort malheureux qu'éprouvent dans le camp tous les au-

tres Grecs; ils te révéreront comme un dieu : oui, tu vas te couvrir à leurs yeux d'une immortelle gloire. Voici le moment d'immoler Hector, qui, plein d'une rage effrénée, vient se présenter jusques sous tes regards, et qui se vante qu'aucun d'entre les Grecs amenés par nos vaisseaux sur ce rivage ne l'égale en valeur.

Magnanime fils de Laërte, prudent Ulysse, lui répondit le héros, afin que vous cessiez de venir tour-à-tour m'assiéger et troubler mon repos, il faut vous dire sans détour ce que j'ai résolu, et dont rien ne pourra m'obliger à me départir : je hais comme les portes des enfers celui dont le cœur n'est pas d'accord avec la bouche. Apprenez donc le parti où je veux m'arrêter. Ni Agamemnon fils d'Atrée, ni les autres Grecs, ne parviendront à me fléchir. On ne vous sait ici aucun gré de soutenir les as-

sauts de l'ennemi et de lui livrer d'éternels combats; le lâche et le vaillant obtiennent les mêmes honneurs: qu'on ait langui dans l'indolence, ou qu'on se soit engagé dans de longs travaux, on est enseveli sous la même tombe. Je n'ai aucun avantage distingué pour m'être agité de tant de soins, pour avoir sans cesse exposé ma vie dans les batailles. Comme l'oiseau porte à ses petits encore nuds la nourriture qu'il a saisie, et souffre lui-même la faim et la fatigue, que de nuits j'ai passées sans fermer la paupiere ! que de jours écoulés dans le sang et le carnage, tandis que je combattois de braves guerriers en faveur de vos femmes ! J'ai ravagé douze villes avec le secours de ma flotte ; j'en ai ravagé onze dans les champs de Troie : j'ai rassemblé de toutes ces villes le plus riche butin ; j'ai tout donné au fils

d'Atrée, qui, tranquille près des vaisseaux, en retenoit la partie la plus précieuse, et sacrifioit le reste à la récompense des chefs et des rois. Cependant il ne leur enleve pas ses dons: moi seul de tous les Grecs il me dépouille; il possede mon épouse chérie. Qu'il use de contrainte envers elle, et s'enivre de ces doux transports. Mais pourquoi les Grecs ont-ils déclaré la guerre aux Troyens? Pour quel intérêt Agamemnon a-t-il assemblé, conduit ici une armée? N'est-ce pas pour venger l'enlevement d'Hélene? N'y a-t-il donc que les seuls Atrides qui chérissent leurs femmes? Tout homme vertueux a pour la sienne les égards et la tendresse que je témoignois à celle-ci, et qui partoient du fond de mon cœur, quoiqu'elle ne fût que ma captive. Maintenant qu'il m'a ravi cette récompense et m'a trompé, qu'il ne tente pas de me fléchir: je le connois

trop bien pour qu'il me persuade. Qu'il te consulte, toi, Ulysse, et les autres chefs, sur les moyens d'écarter des vaisseaux les flammes ennemies. Sans moi n'a-t il pas déja fait de grands travaux? n'a-t-il pas élevé une muraille, creusé un fossé profond, large? ne l'a-t-il pas bordé de pieux? et cependant il ne peut se garantir encore des coups de l'homicide Hector! Tant que j'ai paru à la tête des Grecs, ce guerrier n'a osé combattre loin de ses remparts: il s'arrêtoit devant les portes Scées et le hêtre; là, seul il m'attendit une fois, et ne se déroba qu'avec peine à ma fureur. Mais j'ai résolu de ne plus assaillir le noble Hector. Demain, quand j'aurai sacrifié à Jupiter et à tous les dieux, et chargé mes vaisseaux lancés en mer, vous verrez, si vous le voulez, et si vous y prenez quelque part, ma flotte, rem-

plie d'ardents rameurs, fendre l'Hellespont dès les premiers rayons de l'aurore; et si Neptune m'accorde une heureuse navigation, je touche dans trois jours aux bords de Phthie. J'y trouverai les richesses que j'abandonnai pour suivre aveuglément une fatale destinée; j'y rapporterai d'autres richesses acquises par ma valeur sur cette rive, de l'or, du cuivre, du fer luisant, et des captives distinguées: quant à celle qu'il me donna, le superbe Atride me l'a ravie par l'insulte la plus atroce. Rapportez-lui ma réponse, sans l'affoiblir, et en présence de l'armée, afin que les autres Grecs soient indignés contre lui, et se défient des pieges où, toujours rempli d'impudence, il espere attirer encore plusieurs d'entre eux. Quoiqu'il n'ait plus de pudeur, il n'oseroit me regarder en face. Je n'aurai plus de part

à ses conseils ni à ses entreprises : il m'a trompé, m'a fait une injustice ; il ne me surprendra plus par ses discours. Qu'il soit satisfait, et coure à sa perte sans me troubler ; car Jupiter lui a ravi la raison. Je déteste ses présents, et j'ai le dernier mépris pour sa personne. Dût-il me donner dix, même vingt fois plus qu'il ne possede, et y joindre de nouvelles richesses ; dût-il m'offrir tous les trésors d'Orchomene, et tout ce que Thebes d'Égypte renferme de plus rare et de plus précieux, Thebes aux cent portes, de chacune desquelles sortent deux cents guerriers avec leurs chars ; dût-il me donner autant d'or qu'il y a de sable : Agamemnon ne vaincra pas mon cœur, et je ne me rendrai point qu'il n'ait subi tout le châtiment que mérite un si cruel outrage. Je n'épouserai jamais la fille d'Atride ; je ne

l'épouserois point, dût-elle disputer à la blonde Vénus le prix de la beauté, ou égaler en industrie la sage Minerve. Qu'il cherche parmi les Grecs pour cette alliance quelque prince plus digne de lui, et qui soit plus puissant que moi. Si les dieux me conservent et me ramenent dans ma patrie, Pélée ne tardera pas à me choisir lui-même une épouse. Il est dans la Grece un grand nombre de princesses dont les peres gouvernent avec autant de valeur que de prudence; celle que je desirerai d'obtenir sera mon épouse chérie. C'est là que mon cœur, qui fut passionné pour la gloire, me sollicite d'aller former de légitimes nœuds, et couler des jours fortunés avec une femme vertueuse, dans la tranquille possession des biens de mes peres. Aujourd'hui le prix de la vie l'emporte à mes yeux, et sur toutes les

magnificences dont l'opulente Troie jouissoit avant que les Grecs abordassent à ce rivage, et sur toutes les richesses précieuses que contient au sein des rochers de Delphes le temple d'Apollon. On peut reconquérir des troupeaux, des trépieds, et des coursiers à la criniere d'or : mais il n'est pas en notre pouvoir de contraindre notre ame à venir nous ranimer, quand une fois elle a passé nos levres. Thétis, ma mere, déesse des flots argentés, m'a dit que les parques me laissoient le choix de deux routes pour arriver au trépas. Si je demeure ici et combats autour de Troie, je perds tout espoir de retour, mais je remporte une gloire immortelle. Si je rentre dans mes foyers, privé de tant de gloire, je dois jouir d'une longue suite de jours, et ne pas arriver en quelques instants au terme de ma carriere. J'exhorte tous les

autres Grecs à m'imiter, à voguer vers leurs demeures : jamais vous ne parviendrez à ruiner les hauts remparts de Troie ; le bras de Jupiter, armé du tonnerre, la protege, et ses guerriers sont devenus audacieux. Allez donc, et, comme il convient à de fideles députés, portez ma réponse aux princes de la Grece : qu'ils forment un nouveau dessein pour sauver les Grecs et leurs vaisseaux assiégés ; car celui qu'ils viennent de concerter ne leur sera d'aucun secours ; je persiste dans ma colere. Quant à Phœnix, qu'il passe cette nuit avec nous dans ma tente ; demain, s'il le veut, il me suivra dans ma patrie sur mon navire : je ne l'emmenerai point par contrainte.

Il dit. Tous les députés, frappés de ce discours, gardent un long silence : il avoit prononcé son refus du ton le plus ferme et le plus véhé-

ment. Le vieux Phœnix, guerrier vénérable, prend enfin la parole, en poussant des soupirs accompagnés de larmes, car il trembloit pour le sort de la flotte des Grecs : S'il est vrai, dit-il, que tu aies résolu de partir, illustre Achille, et que tu refuses obstinément d'écarter des vaisseaux les flammes ardentes, parceque la colere a subjugué ton ame, comment pourrois-je, mon cher fils, demeurer ici, éloigné de toi, isolé? Le respectable Pélée m'ordonna de te suivre, le jour où il t'envoya de Phthie sur les pas d'Agamemnon; jeune encore, tu n'avois point d'expérience dans l'art périlleux de la guerre, ni dans l'art de parler, qui donne aux hommes tant de renommée : il voulut que je partisse avec toi pour être ton guide, soit qu'il fallût délibérer ou combattre. Je ne voudrois donc pas, ô mon cher fils,

être abandonné de toi, quand même un dieu me promettroit de me décharger du poids accablant des années, et de me rendre une florissante jeunesse, telle que je la possédois lorsque je quittai la Grece, fuyant le courroux de mon pere Amyntor. La cause de notre désunion et de nos malheurs étoit une belle femme qu'il aimoit au mépris de ma mere son épouse. Ma mere, tombant à mes pieds, ne cessoit de m'exciter à le prévenir, et à gagner le cœur de cette rivale, afin de lui inspirer de l'éloignement pour ce vieillard. J'obéis, et je réussis. Mon pere, le soupçonnant aussitôt, m'accabla d'imprécations, invoqua les horribles furies, et les conjura de rendre ma couche stérile, de ne jamais permettre qu'il mît sur ses genoux un fils né de moi et cher à mon cœur : le dieu des enfers et la

cruelle Proserpine exaucerent ces imprécations. Je ne pus alors me résoudre à rester dans la maison d'un pere irrité : une foule d'amis, de parents, m'environnoient, et cherchoient par leurs prieres et par des festins à me retenir dans le palais ; ils égorgeoient les agneaux gras et les vigoureux taureaux, étendoient la chair succulente des sangliers sur les flammes de Vulcain, et faisoient couler à longs flots le vin du vieillard. Ils dormirent pendant neuf nuits à côté de moi, me gardant tour à tour; les flambeaux ne cessoient d'être allumés dans le portique de la cour et aux portes de mon appartement. Mais lorsque la dixieme nuit eut amené ses noires ombres, je rompis les barrieres de ces portes ; et m'évadant à l'insu de ceux qui me gardoient et des femmes de la maison, je m'élançai faci-

lement par-dessus les murailles de la cour. Je m'éloignai de ces lieux : fugitif, je traversai les vastes contrées de la Grece ; et entrant sur les terres des Phthiotes, couvertes de bleds et de troupeaux, j'arrivai chez le roi Pélée. Il me reçut avec bonté, m'aima comme un pere aime son fils unique, né dans sa vieillesse et au milieu de biens immenses ; il me combla de richesses, me soumit un peuple nombreux, et, m'établissant aux bornes du territoire de Phthie, il me fit roi des Dolopes. Quelque grand que tu sois ; Achille égal aux dieux, tu le dois à mes leçons : je t'aimois avec tendresse. Tu voulois que ce fût moi qui te conduisisse dans les festins, et tu ne voulois prendre de nourriture dans ton palais qu'assis sur mes genoux ; ma main ayant partagé les aliments te les présentoit, et portoit la coupe à tes le-

vres. Je me souviens que souvent, dans ces jours d'une pénible enfance, tu rejettois le vin de ta bouche sur mon sein et sur mes vêtements. Je supportois tout, et rien ne me rebutoit, dans la pensée que si les dieux n'avoient point voulu qu'il naquît un fils de moi, je t'adopterois pour mon fils, divin rejetton de Pélée, et que tu me garantirois un jour de l'atteinte cruelle de l'infortune. Achille, domte ton grand cœur; il ne te convient point d'avoir une ame implacable. Les dieux mêmes, qui nous sont supérieurs par la vertu, par le rang et la puissance, se laissent émouvoir; lorsque les hommes sont coupables envers eux de quelque transgression, ils détournent leur courroux, en leur adressant, avec d'humbles prieres, de l'encens, des vœux, des libations et des sacrifices. Les Prieres sont filles du grand Ju-

piter : boiteuses, couvertes de rides, baissant l'œil et ne regardant que de côté, elles suivent constamment l'Injure, l'Injure vigoureuse, qui, d'un pas ferme et léger, les devance facilement, et parcourt la terre en nuisant aux hommes ; elles viennent réparer ses torts. Ces filles de Jupiter sont prodigues de biens envers celui qui les reçoit avec respect, et prêtent l'oreille à ses vœux. Si quelqu'un les refuse, s'il les rejette avec obstination, elles vont supplier Jupiter de lui envoyer aussitôt l'Injure, pour qu'il subisse une peine terrible. Accorde-leur donc, toi, Achille, les honneurs qui d'ordinaire désarment les grands courages. Si Atride ne te combloit pas de distinctions et de présents, s'il ne faisoit pas un long détail de ceux qu'il te destine encore, et qu'il fût toujours inflexible dans sa rage, je ne t'exhor-

rois point, quelle que soit l'extrémité des Grecs, à te dépouiller de ta colere et à les secourir : mais puisque, dans le temps même qu'il t'enrichit des dons les plus honorables, il t'en promet d'autres dont l'avenir te rendra possesseur, puisqu'il te fait solliciter par les plus illustres chefs de l'armée, qui sont les plus chers amis que tu aies parmi les Grecs; ne dédaigne point leurs démarches et leurs prieres. On n'a pu jusqu'à ce moment blâmer ton courroux : désormais il n'est plus légitime. Nous savons quelle a été la gloire des héros du vieux âge : si quelqu'un d'eux se livroit à une colere véhémente, il se laissoit fléchir par des présents, et cédoit à des paroles soumises. Je me souviens d'un fait non récent, mais fort ancien, et je le raconterai dans cette assemblée d'amis, tel qu'il est arrivé.

Les Curetes combattoient les braves Étoliens autour des murs de Calydon, et les deux partis s'envoyoient la mort, ceux-ci défendant cette ville distinguée, ceux-là transportés des fureurs de Mars, et voulant la réduire en cendres. Diane, remplie de courroux, avoit allumé cette guerre, parcequ'OEnée, après la moisson, ne lui avoit point offert de sacrifices dans le terrain le plus fertile de ses champs, tandis que les autres dieux respiroient l'odeur de ses hécatombes; il avoit négligé, soit indolence, soit oubli, cette fille seule du puissant Jupiter. Il en fut assez puni; la déesse envoya dans sa colere un sanglier terrible, habitant sauvage des forêts, armé d'énormes défenses, qui s'arrêta dans les campagnes d'OEnée, et y fit de grands ravages; il renversoit les uns sur les autres les plus hauts arbres avec leurs racines

et les fruits dont ils étoient chargés. Le fils d'OEnée, Méléagre, ayant rassemblé des chasseurs et des meutes de toutes les villes, tua ce sanglier, qu'une troupe peu nombreuse n'auroit pu abattre, tant il étoit féroce, et tant sa rage meurtriere avoit fait allumer de bûchers funebres. C'est au sujet de la hure de cet animal, et de sa dépouille hérissée, que Diane excita le tumulte et la guerre entre les Curetes et les magnanimes Étoliens.

Tant que le brave Méléagre combattit, les Curetes furent vaincus, et, malgré leur nombre, ils ne purent approcher des murailles; mais la colere, qui enfle quelquefois le cœur du plus sage, s'empara du héros. Irrité contre sa mere Althée, il oublia la gloire dans les bras de son épouse, la charmante Cléopâtre, fille de Marpisse aux pas agiles, et d'Ida,

alors le plus vaillant des hommes, lequel avoit osé s'armer de son arc pour disputer au fils de Latone cette nymphe légere. C'est cette Cléopâtre que ses parents surnommerent Alcyone, parceque Marpisse, semblable à cette malheureuse princesse, versa des larmes quand Apollon l'enleva.

Méléagre oublioit la gloire dans les bras de cette épouse, nourrissant le chagrin qui le consumoit, courroucé des imprécations que sa mere Althée ne cessoit d'adresser aux dieux, dans le désespoir qu'elle ressentoit de la mort de son frere qu'il avoit tué dans un combat. Elle tomboit à genoux, frappoit de ses mains à coups redoublés la terre nourrice des hommes, appelloit le cruel Pluton et l'horrible Proserpine, et les conjuroit, en arrosant son sein d'un torrent de larmes, de donner la mort à son fils. Les implacables furies, errant dans les té-

nebres, l'entendirent du fond de l'Érebe. Déja s'élevoit aux portes de la ville un grand tumulte, et les machines frappoient les tours chancelantes. Des vieillards étoliens et une troupe distinguée de prêtres des dieux sont députés à Méléagre, et le supplient de sortir et de repousser l'ennemi; ils lui promettent les plus riches présents, et veulent que, dans tout le territoire de l'agréable Calydon, il choisisse le champ le plus beau et le plus fertile, cinquante arpents, la moitié couverte de vignobles, et l'autre consacrée aux moissons. Le vieux OEnée, illustre par sa valeur, le presse de prendre les armes; il porte ses pas sur le seuil de l'appartement du héros, ébranle de ses mains les portes solides, et fait les plus humbles instances à son fils. Les sœurs de Méléagre et sa vénérable mere l'implorent, et le trouvent toujours plus

Pl. 11

NAPOLI

inflexible; les plus chers de tous ses compagnons réunissent leurs efforts et leurs prieres pour l'engager à se rendre : mais rien ne peut toucher son cœur; jusqu'à ce qu'on frappe à grand bruit les portes de son appartement, que les Curetes escaladent les tours et embrasent la ville immense. Alors son épouse ornée d'attraits tombe pleurante à ses pieds. Elle lui fait le détail des malheurs qu'éprouve une ville dont s'emparent les ennemis. Ils tuent les hommes; la flamme réduit la ville en cendres; ils emmenent les enfants et les femmes. L'ame de Méléagre s'émeut à la peinture de ces calamités; il part, se couvre de ses armes éclatantes, cede aux mouvements de son cœur, et préserve les Étoliens de leur ruine. Ils ne lui firent point les magnifiques dons auxquels ils s'étoient engagés s'il avoit d'abord voulu les

secourir; cependant il fut leur libérateur. Ne songe point à imiter cet exemple, cher ami; veuillent les dieux ne pas te porter à ce dessein! Il n'y auroit rien de plus funeste que si tu attendois pour nous défendre que la flotte fût embrasée; animé par des offres glorieuses, parois à l'instant, et les Grecs t'honoreront comme une divinité. Si tu affrontes le trépas après avoir refusé ces conditions, n'espere pas être décoré des mêmes honneurs, dussions-nous le salut à ta victoire.

Cher Phœnix, mon pere, vieillard aimé des dieux, répondit Achille, je puis me passer de tous ces honneurs; Jupiter prendra soin de ma gloire, et je me flatte de la conserver près de ces vaisseaux, tant que mes genoux m'y soutiendront, et que j'y serai animé d'un souffle de vie. Mais il est un autre sujet dont je

veux t'entretenir; souviens-toi de mes paroles. Ne viens point ici troubler mon ame, gémir et pleurer en faveur d'Atride : ce n'est point à toi de l'aimer, tu encourrois la haine de celui qui te chérit; tu dois, de concert avec moi, détester l'ennemi qui m'outrage. Prends une autorité égale à la mienne, et partage mes honneurs : ces princes se chargeront de ma réponse; toi, demeure, et repose ici cette nuit sur une molle couche. Demain, dès que l'aurore paroîtra, nous délibérerons si nous devons retourner dans nos foyers, ou rester en ces lieux.

Il dit; et, pour hâter le départ des députés, il ordonne à Patrocle, d'un signe, de faire préparer promptement un lit pour Phœnix. Alors le fier Ajax prenant la parole : Sage fils de Laërte, dit-il, partons; je ne pense pas qu'en poursuivant cette voie nous

parvenions à notre but : hâtons-nous de porter une réponse aux Grecs, dût-elle ne point leur être agréable ; assis dans le conseil, ils l'attendent depuis trop long-temps. Mais Achille porte en lui un cœur superbe et farouche : l'implacable ! il ne fait aucun cas de la tendresse de ses amis, ni des honneurs par lesquels nous l'avons distingué de tous les autres guerriers. Cruel ! il n'est pas rare qu'un homme accepte le prix du sang, pardonne le meurtre de son frere ou même de son fils ; le meurtrier, après avoir sacrifié une partie de ses richesses, demeure avec lui dans la même ville ; l'offensé calme les mouvements altiers d'une ame irritée, et s'appaise : quant à toi, les dieux ont mis dans ton sein un cœur inflexible et barbare ; et c'est une seule captive qui allume tant de haine ! Mais nous t'en offrons sept

de la plus rare beauté, et avec elles beaucoup d'autres présents. Achille, prends des sentiments plus doux; respecte du moins ce toit hospitalier; nous sommes venus du milieu de l'armée sous ta tente, et nous desirons plus qu'aucun des Grecs de ne point t'ôter notre estime et notre tendresse.

Illustre Ajax, fils de Télamon, et chef des guerriers, répondit Achille, tout ce que tu viens de dire me paroît conforme à la raison; mais mon cœur se gonfle de rage chaque fois que je me souviens de celui qui m'a couvert d'opprobre dans l'armée, de cet Atride qui m'a traité comme le dernier des esclaves. Allez, princes, rapportez ma réponse aux chefs. Je ne songerai aux sanglants combats, que lorsque l'intrépide Hector, immolant les Grecs et embrasant la flotte, approchera des tentes et des

vaisseaux des Phthiotes. S'il ose venir jusqu'à ma tente et à mon vaisseau, quelle que soit sa furie, je me flatte de le repousser.

Après ces mots, chacun reçoit une profonde coupe; et lorsqu'ils ont fait des libations, les députés s'en retournent le long des vaisseaux : Ulysse les conduisoit. Patrocle ordonne aux siens et aux captives de préparer à l'instant une couche pour Phœnix. Dociles à ses ordres, ils étendent à terre des peaux, un tapis de pourpre et le plus doux lin : là le vieillard repose, attend le lever de la divine Aurore. Achille se retire dans le fond de sa tente; la fille de Phorbas, la belle Diomede qu'il emmena de Lesbos, sommeille à sés côtés. Patrocle va chercher le repos dans un autre asyle; près de lui dort la charmante Iphis, qu'Achille lui donna lorsqu'il s'empara de Scyros, ville d'Ényée.

Cependant les députés arrivent dans la tente d'Atride. Aussitôt les chefs se levent à l'envi l'un de l'autre, et les saluant avec des coupes d'or, ils les interrogent sur le succès de leur démarche. Fameux Ulysse, toi la gloire des Grecs, dit Agamemnon, apprends-moi s'il consent à écarter des vaisseaux les flammes ennemies, ou s'il nous refuse, et persiste dans son courroux superbe.

Grand Atride, notre roi, répondit Ulysse, loin d'éteindre son courroux, il est toujours plus rempli de fureur; il te refuse, et rejette tes dons. C'est à toi, dit-il, à consulter avec les chefs sur les moyens de sauver la flotte et l'armée des Grecs. Il nous menace de lancer en mer ses vaisseaux dès le lever de l'aurore, et même il nous exhorte à voguer tous vers notre patrie : vous ne ver-

rez point, à ce qu'il assure, la chûte de l'orgueilleuse Troie, le bras de Jupiter armé du tonnerre la protege, et ses guerriers sont devenus audacieux. Telles ont été ses paroles : ceux qui m'ont suivi, Ajax et ces hérauts doués de prudence, sont présents, et peuvent le confirmer. Le vieux Phœnix passe la nuit dans sa tente : Achille l'a voulu, afin que le vieillard, s'il le desire, s'embarque demain avec lui, et l'accompagne dans sa patrie; le héros n'usera point envers lui de contrainte.

Tous les chefs gardent le silence, frappés de cette réponse hautaine et véhémente ; pénétrés de douleur, ils demeurent long-temps muets. Diomede prenant enfin la parole : Grand Agamemnon, roi des hommes, dit-il, plût au ciel que tu n'eusses pas imploré le fils de Pélée, ni

été si prodigue de tes dons! il n'est déja que trop superbe; tu n'as fait que le rendre plus superbe encore. Qu'il parte ou qu'il demeure, ne songeons plus à lui; il reparoîtra dans les champs de la guerre, quand son cœur l'y portera, ou qu'un dieu voudra l'y exciter. Suivez tous cependant l'avis que je propose: allez goûter le repos, après avoir été ranimés par la nourriture et le vin qui réparent les forces. Dès que nous verrons paroître les roses de la brillante aurore, Agamemnon, range les fantassins et les chars devant les vaisseaux; et les animant par tes exhortations, combats, toi, le premier à leur tête.

Il dit: tous les rois applaudissent, admirent le brave Diomede. Chacun ayant fait des libations, ils se retirent dans leurs tentes, où ils

se rendent à leurs couches ; et le sommeil suspend leurs craintes et leurs travaux.

FIN DU CHANT NEUVIEME.

REMARQUES

SUR LE CHANT NEUVIEME.

(Page 117. Soufflant de la Thrace.)

PAR rapport à Troie et à la mer Égée.

(Ibidem. Et sans élever leurs voix.)

De peur d'être entendus des Troyens, ou de jetter l'épouvante parmi les Grecs.

(Page 118. Comme une source profonde qui répand ses noires eaux de la haute cime d'un rocher.)

Ce tableau est majestueux. Euripide, qui l'a imité dans LES SUPPLIANTES, représente, par l'image d'une source intarissable, une douleur que le temps ne sauroit guérir :

. . . . ὡς ἐξ ἀλιβάτου πέτρας
Υ̓γρὰ ῥέουσα σταγὼν,
Ἄπαυστος αἰεὶ γόων.

Les anciens ne craignoient pas de peindre la nature. Un poëte moderne n'auroit

pas représenté Agamemnon fondant en pleurs. C'est qu'anciennement on déguisoit moins ses sentiments.

(Page 119. Diomede prenant enfin la parole.)

Denys d'Halicarnasse, et son sentiment a été suivi par madame Dacier, a cherché beaucoup de finesse dans ce discours. Il prétend qu'Agamemnon a voulu sonder les troupes, que Diomede s'entend avec lui, et qu'il lui adresse des injures afin de les mieux tromper et de les amener à son dessein. Il se peut qu'Agamemnon ait eu le but qu'on lui suppose, quoique cela ne s'accorde pas trop bien avec les larmes ameres qu'il répand : un général qui veut éprouver les chefs de son armée doit-il montrer tant de consternation, et ne seroit-ce pas là le vrai moyen de les abattre? Le critique grec, ainsi que madame Dacier, se sert du mot de troupes, et ne se souvient pas que c'est ici une assemblée des chefs. Dès lors je ne sais s'il auroit fallu employer tant d'art pour les retenir. Diomede étoit-il assuré d'être compris d'A-

gamemnon, avec lequel il ne paroît pas avoir concerté son dessein, et ne risquoit-il pas de le blesser en lui parlant avec tant de hardiesse? On pourroit la justifier sans recourir à tant de subtilités. Si Agamemnon commandoit l'armée, il régnoit néanmoins une grande liberté dans les conseils, comme le dit ici Diomede. Ce chef avoit été insulté, et il avoit fait éclater tant de valeur qu'il s'abandonne à toute l'indignation que réveille en lui la seule proposition d'une fuite honteuse. Racine a mis dans la bouche d'Achille les dernieres paroles du discours de Diomede:

Et quand moi seul enfin il faudroit l'assiéger,
Patrocle et moi, seigneur, nous irons vous venger.

Cette noble exagération, qui a été admirée dans Racine, a été critiquée dans Homere. Diomede avoit fait assez d'exploits pour pouvoir tenir un langage si fier.

(Ibidem. J'en appelle à tous les Grecs, jeunes et vieux.)

Il parle des vieillards à cause de Nestor, auquel il a, peu auparavant, sauvé la vie.

En finissant son discours, il dit qu'une divinité l'a conduit sur cette rive. Sans doute il veut parler de Minerve, qui étoit sa déesse tutélaire; et il se glorifie de cet avantage en présence d'Agamemnon, qui déclare que Jupiter lui ordonne de partir.

(Page 120. Quand le sage Nestor se leve.)

Nous avons déja vu, dans la remarque précédente, un exemple de la subtilité des commentateurs : je n'ai garde de rapporter celles qu'ils ont imaginées pour expliquer ce discours-ci. On sentira qu'il est entièrement conforme au caractere de Nestor que ce vieillard éprouve un petit combat entre le desir de faire valoir le sentiment qu'il va ouvrir, dont peut dépendre en effet le salut de l'armée, et le desir de rendre justice à Diomede; et qu'il se complaît à lui dire, « vous pourriez être le plus jeune de mes fils ». Il n'y avoit que Nestor qui pût, avec succès, représenter à Agamemnon la faute qu'il avoit commise. Il l'y prépare par des réflexions générales, et en insinuant que son avis le regardera,

mais qu'il saura ménager sa délicatesse et ne lui parlera pas avec autant de hauteur que Diomede. En même temps, comme pour se concilier sa bienveillance, il lui dit des choses flatteuses ; il lui parle de son rang, du peuple nombreux qui attend ses ordres. Si, comme on l'a dit, les festins se donnoient dans la tente d'Agamemnon aux frais de l'armée, Nestor pouvoit, sans bassesse, lui suggérer l'idée d'y rassembler les chefs en un repas. « Donnez-leur à souper », a traduit madame Dacier. C'est après les repas que se formoient les délibérations les plus importantes ; c'étoit aussi la coutume des anciens Germains. Nestor, en particulier, ne pouvoit choisir un temps plus convenable pour faire des reproches à Agamemnon, que celui d'une assemblée d'amis et d'un festin, qui disposent les esprits à une confiance mutuelle.

(Page 122. Les chefs mûris par l'âge et l'expérience.)

Il écarte les jeunes officiers, auxquels il commet la garde du camp, et par là épargne à Agamemnon la honte qu'il auroit de

se voir reprocher son injustice en leur présence. (Madame Dacier.

(Page 124. Tu seras l'objet de tout mon discours.)

A la lettre, « Je le commencerai par toi, « et c'est par toi que je le finirai. »

(Ibidem. Mais tu dois aussi écouter et suivre.)

Tour remarquable. Il met sur la même ligne l'autorité royale, et le devoir qui engage les rois à suivre de bons avis.

(Ibidem. C'est à toi de choisir celui qui mérite la préférence.)

En pressant les termes de l'original, il semble qu'Homere égale ici celui qui suit un bon avis à celui qui le donne; il se l'approprie par l'exécution.

(Ibidem. Personne, je pense, n'ouvrira un meilleur avis.)

Il avoit raison; mais voilà bien Nestor, qui n'oublie jamais de se louer. L'adresse avec laquelle il amene cet avis, pour mé-

nager la délicatesse d'Agamemnon, est digne de remarque; il ne le développe que par degrés, déclare qu'il s'en est occupé depuis long-temps, « depuis le moment, dit-il, où vous avez enlevé Briséis ». Les anciens ont déja montré que, pour adoucir ses reproches, il emploie cette expression; « mais toi, n'écoutant que la grandeur superbe de ton ame ». Madame Dacier ne fait pas assez sentir les ménagements que garde Nestor, lorsqu'elle traduit, « mais « votre colere et votre fierté l'emporte- « rent sur nos remontrances. »

(Page 125. Entraîné par l'impulsion d'un aveugle courroux.)

Les critiques ont ôté ce vers :

Ἢ οἴνῳ μεθύων, ἢ μ' ἔβλαφον θεοὶ αὐτοί.

C'est-à-dire : « Soit que le vin eût troublé « ma raison, ou que les dieux m'eussent « aveuglé ». Tous les commentateurs ont remarqué qu'Agamemnon, dans ce discours, se borne à désigner Achille, et qu'il lui en coûteroit trop encore de prononcer le nom de cet ennemi. Les trépieds étoient

de grands vases posés sur un trépied assez haut. Les uns servoient à y faire bouillir de l'eau, et les autres étoient si beaux qu'ils ne servoient que de parade. Ceux dont il est parlé ici étoient sans doute de ce dernier genre ; ils sont désignés par l'épithete ἀπύρους, « qui n'ont pas touché les flammes ». On ne sait pas bien ce que pouvoit valoir alors le talent d'or. Quant aux chevaux que donne Agamemnon, qui ont remporté un grand nombre de prix, on voit bien qu'il ne s'agit pas de prix remportés dans la Grece ; ces chevaux auroient été trop vieux : il y avoit des jeux funebres aux funérailles des chefs. Et pour ce qui regarde les captives, l'on a dit avec raison qu'il n'y avoit rien de plus flatteur pour Achille que de lui donner des présents qu'il avoit d'abord conquis par sa valeur. La fable du sacrifice d'Iphigénie est postérieure à Homere, ou peut-être étoit-elle si peu accréditée que, pour l'honneur d'Agamemnon, il étoit permis au poëte de n'en pas faire usage. Laodice fut ensuite appellée Électre. Personne n'ignore qu'anciennement le fiancé faisoit un présent à

la fille qu'il épousoit, et que ce présent lui tenoit lieu de dot. « J'ai trois filles dans mon palais ». Virgile a dit de même :

Sunt mihi bis septem præstanti corpore nymphæ.

(Page 129. Qu'ils ne s'opposent point à mon choix.)

Nestor parle avec une certaine autorité. Phœnix avoit été gouverneur d'Achille. Il est clair qu'il n'est pas du nombre des ambassadeurs, puisqu'Achille le retient dans sa tente. Il se trouvoit alors dans le camp des Grecs, et l'on a dit que c'étoit pour savoir l'issue du combat, et que son chef l'y avoit envoyé dans ce dessein. On pourroit conjecturer aussi qu'il s'y occupoit avec Nestor des moyens de réconcilier Agamemnon et Achille. Madame Dacier a remarqué que les hérauts n'accompagnoient jamais les ambassadeurs, et que ce cortege, dans cette occasion, étoit destiné à rendre l'ambassade plus solemnelle. Nestor met son principal espoir en la sagesse et en l'éloquence d'Ulysse.

(Page 130. La couronne en étoit d'argent.)

Ζυγὸς, «ligne transversale», espece de couronnement à la lyre des anciens. Le poëte ne pouvoit donner plus d'éclat à cette lyre d'Achille qu'en disant qu'elle étoit le fruit d'une de ses conquêtes. On sait qu'Alexandre refusa la lyre de Pâris qu'on lui offroit, et dit qu'il desiroit celle dont Achille, durant son inaction, chantoit les exploits des héros.

(Page 131. Conduits par le sage Ulysse.)

C'est-à-dire que ce chef précédoit Ajax; car Phœnix étoit leur conducteur. La surprise d'Achille, qui éclate encore dans le discours qu'il leur adresse, est bien peinte. Observons, avec Eustathe, la simplicité de ces temps : Achille n'a ni huissier ni introducteur.

(Page 132. Cependant Achille met sur la flamme.)

Comme il n'est jamais question de viandes bouillies dans les repas d'Homere, Ernesti entend ici par κρέων une table dont

on se servoit pour découper les viandes avant de les mettre sur le gril, et il traduit ἐν πυρὸς αὐγὴ, « à côté du feu ». Cela ne semble pas s'accorder avec le sens du mot κάββαλλεν, qui paroît assez impropre pour dire DRESSER ou POSER une table. Peut-être faisoit-on cuire un peu les viandes avant de les griller. C'est le sentiment d'Eustathe. Dans l'Odyssée, les héros ne préparent point eux-mêmes leurs repas. Il régnoit plus de simplicité dans le camp des Grecs durant la guerre de Troie, et il est probable qu'à leur retour il s'introduisit parmi eux plus de luxe. L'usage d'associer les repas aux sacrifices, et les fonctions pontificales qu'exerçoient les rois, ont pu contribuer à relever des offices qui de nos jours sont si avilis. Madame Dacier observe très bien que tous ces termes de cuisine étoient nobles du temps d'Homere, parceque de grands personnages ne dédaignoient pas ces offices.

(Page 133. Qu'Ajax fait à Phœnix un léger signe.)

Ajax étoit moins orateur que guerrier.

Son impatience répond à son caractere.

(Ibidem. Nous jouissons de l'abondance des festins.)

Tous ont remarqué qu'il glisse, dès le commencement de son discours, le nom d'Agamemnon pour familiariser Achille avec ce nom ennemi. Plusieurs critiques, parmi lesquels est l'abbé Terrasson, ont prétendu que les Grecs n'avoient pas été assez malheureux depuis l'éloignement d'Achille, pour que cette députation fût nécessaire. J'ai déja dit qu'Homere, en élevant son héros, a eu soin de ménager l'honneur de sa nation : mais n'étoit-ce pas assez d'une grande défaite pour qu'Agamemnon, s'appercevant que les dieux se tournoient contre lui, desirât, ainsi que tous les Grecs, le retour d'Achille?

La Motte a bien caractérisé ces discours qui forment la plus grande partie de ce neuvieme chant; et des éloges donnés par un tel adversaire ne sont pas suspects. « Ces discours, dit-il, sont rangés avec « art, et dans un ordre propre à augmenter « toujours le plaisir du lecteur. Ulysse

« parle le premier ; une éloquence adroite « fait le caractere de son discours : ainsi « l'esprit est agréablement attaché par le « choix et le tour de ses raisons. Achille « répond avec une franchise magnanime : « ainsi l'esprit est élevé par les sentiments « du héros. Phœnix, le vieux gouverneur « d'Achille, reprend d'une maniere tou- « chante et pathétique : ainsi le cœur est « ému. Enfin Ajax, indigné de l'orgueil « inflexible d'Achille, rompt la conférence « avec un dépit généreux qu'il laisse dans « l'ame du lecteur échauffé. »

(Page 134. Les ornements de nos pouppes élevées.)

C'étoient les statues des dieux, lesquelles y étoient gravées, et qu'on appendoit dans les temples comme des monuments de la victoire. (Madame Dacier.

(Page 135. Ne te laisse point emporter à la funeste colere.)

Homere fait adroitement entendre que le caractere d'Achille étoit déja connu avant la guerre de Troie, ce qui donne un grand

air de vérité à sa fable. (Madame Dacier.

(Page 136. Tu l'as oublié.)

Tour adouci, pour ne pas lui dire, « tu as violé ce précepte ». (Le Scholiaste.

(Ibidem. Écoute-moi, si tu veux.)

Madame Dacier a cru fort mal à propos qu'Homere suspendoit ici le discours, et mettoit en parenthese tout le détail des présents d'Agamemnon. Pope demande avec raison à tout homme de goût si le détail de ces présents, quoique répété, n'est pas plus solemnel que si l'on avoit dit, comme le veut La Motte, « Ici, Ulysse fait le détail, etc. ». Cette répétition est dans les mœurs anciennes ; mais, par rapport à nous, il ne paroîtroit pas même naturel qu'un si long discours eût été retenu mot à mot. Un poëte moderne eût fait faire cette énumération en présence d'Achille, parcequ'elle y produit le plus d'effet ; mais il eût dû certainement chercher quelque moyen de la supprimer dans le discours d'Agamemnon.

(Page 139. Voici le moment d'immoler Hector.)

Auparavant il se tenoit renfermé dans ses murs. Rien n'est plus adroit que la fin de ce discours ; et il s'en faut bien que Pope en ait conservé l'énergie.

For now that chief, whose unresisted ire
Made nations tremble, and whole host retire,
Proud Hector now, th' unequal fight demands,
And only triumphs to deserve thy hands.

La réponse d'Achille, pleine de franchise, développe parfaitement le caractere de ce héros.

(Page 140. En faveur de vos femmes.)

Pope entend les femmes et les enfants des Grecs. Selon madame Dacier, il s'agit uniquement d'Hélene; Achille dit dans un mouvement de colere, « leurs femmes ». Je hasarde, sans l'adopter dans le texte, une autre interprétation ; c'est un trait sanglant contre les Atrides, qu'il appelle des femmes. Ce sens vaut mieux que celui de Pope ; l'ennemi étoit trop éloigné de la Grece pour qu'on pût dire que les Grecs com-

bâtissent pour leurs femmes. La comparaison qu'Achille vient d'employer justifieroit cette interprétation. Plutarque observe qu'Achille parle d'ordinaire modestement de lui-même, mais qu'étant blessé de l'injustice qu'on lui a faite, il vante ses exploits.

(Page 141. Pour quel intérêt Agamemnon a-t-il assemblé?)

Et quel fut le dessein qui nous assembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélene à son époux?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même
Je me laisse ravir une épouse que j'aime?

RACINE.

(Page 142. Qu'il te consulte, toi, Ulysse.)

Achille se souvient toujours qu'Agamemnon lui a dit, «assez d'autres guerriers me restent». Il y répond ici sans ménager ni Ulysse, ni Ajax, tout ses amis qu'ils sont. (Madame Dacier.

(Ibidem. Sans moi n'a-t-il pas déja fait de grands travaux?)

La description si détaillée de ces travaux ajoute bien à l'ironie.

(Page 143. J'y trouverai les richesses.)

Il insiste là-dessus pour montrer qu'il n'a pas besoin de celles d'Agamemnon. (Clarke.

(Ibidem. Quant à celle qu'il me donna.)

Ces captives lui rappellent l'outrage qu'il a reçu; il ne peut l'oublier, et sa colere se rallume aisément. Sa haine se complaît à accumuler, pour ainsi dire, tous les dons qu'il se feroit un plaisir délicieux de rejetter, s'ils lui étoient offerts de la part de ce roi. «Je n'épouserai jamais la fille d'Atride». C'est bien ainsi que s'exprime la haine. «Pélée ne tardera pas à me choisir lui-même une épouse». Madame Dacier fait remarquer la simplicité de ces mœurs.

(Page 145. Dont les peres gouvernent avec autant de valeur que de prudence.)

Trait indirect lancé contre Agamemnon.

(Page 146. On peut reconquérir des troupeaux.)

Rien ne marque mieux, comme Pope l'a observé, le courroux d'Achille, que tout ce qu'il dit ici contre la gloire. On ne peut le soupçonner de timidité. Euripide a imité cet endroit dans les Suppliantes. Au reste, on voit, par beaucoup de passages des anciens, que les Grecs, placés dans un heureux climat, faisoient un grand cas de la vie. Il y avoit d'autant plus d'héroïsme à savoir la sacrifier. Dès le temps d'Homere, le temple de Delphes étoit fameux par ses richesses.

(Ibidem. Que les parques me laissoient le choix de deux routes.)

Les parques à ma mere, il est vrai, l'ont prédit,
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit :
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire ;
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
RACINE, Iphig.

La Motte a bien rendu justice au poëte grec sur ce qu'il a imaginé que ce héros savoit que la mort l'attendoit aux champs

de Troie. « Qu'importe, dit-il, qu'il ren-
« verse tout presque sans obstacles ? Il est
« toujours vrai qu'il affronte à tout mo-
« ment l'arrêt du Destin, et se dévoue gé-
« néreusement pour la gloire. »

(Page 148. En poussant des soupirs accompagnés de larmes.)

Δάκρυ ἀναπρήσας. Pope et madame Dacier ont entièrement altéré ce tableau.

(Ibidem. Le jour où il t'envoya de Phthie sur les pas d'Agamemnon.)

Cela est adroit de remettre dans l'esprit d'Achille que le roi son pere l'avoit envoyé à Agamemnon afin qu'il combattît pour lui et sous ses ordres, et qu'il lui avoit donné Phœnix pour gouverneur. Achille ne devoit donc quitter ni le gouverneur ni le prince. (Madame Dacier.

Chiron pouvoit avoir donné quelques leçons à Achille; mais il paroît que c'est dans un temps postérieur à Homere qu'on a imaginé qu'il avoit été son gouverneur.

(Page 149. La cause de notre désunion et de mes malheurs étoit une belle femme.)

On a fait remarquer que ces discours n'occupoient aucun temps utile, et que tout ceci se passoit durant la nuit. Dans la société, les longs discours des vieillards ennuient, lorsqu'ils n'ont aucun but intéressant, ou que les personnages, par eux-mêmes, n'attirent point notre respect: mais lorsque le cas est contraire, on leur pardonne leurs longueurs, et on les écoute avec complaisance. Cela devoit arriver surtout dans ces temps où la vieillesse étoit encore plus honorée que de nos jours, où l'expérience des vieillards suppléoit aux moyens d'acquérir des connoissances, et où, en particulier, les faits historiques étoient comme en dépôt dans leur mémoire. Le poëte pouvoit donc peindre des vieillards, tels que Nestor et Phœnix, avec leurs défauts, sans affoiblir le respect qui leur étoit dû; et cette peinture fidele et naïve les rendoit plus intéressants. D'après ces réflexions, et voulant d'ailleurs offrir une image ressemblante de mon original,

j'ai conservé dans ce discours les longueurs, les parentheses, et même les transitions propres à un vieillard, dont une idée en rappelle une autre, pour peu qu'elles aient de liaison.

La brouillerie de Phœnix avec son pere a beaucoup de rapport avec celle d'Agamemnon et d'Achille: mais prétendre, avec le Scholiaste, que Phœnix veut insinuer que comme Pélée l'avoit reçu et comblé de biens malgré sa faute, Achille devoit de même pardonner à Agamemnon, ce seroit recourir à de vaines subtilités. On voit clairement le but de Phœnix: il ne remonte si haut que pour remettre sous les yeux de son éleve ce qu'ils se doivent mutuellement, et les liens étroits qui les unissent.

(Ibidem. Ne cessoit de m'exciter à le prévenir.)

Cette action de Phœnix étoit excusable en quelque façon. Il ne la fit que pour obéir à sa mere, ramener son pere, et l'obliger à bien vivre avec elle; et son pere n'avoit eu aucun commerce avec cette maîtresse. (Madame Dacier.

Digitized by Google

(Ibidem. De ne jamais permettre qu'il mît sur ses genoux.)

Les enfants, dès qu'ils venoient au monde, étoient mis par le pere sur les genoux du grand-pere, comme le plus agréable présent que ceux-ci pussent recevoir. (Madame Dacier.

Pope n'auroit donc pas dû omettre cette image.

(Page 150. Exaucerent ces imprécations.)

Aristarque a retranché ici quatre vers, où Phœnix disoit qu'il avoit formé le dessein de tuer son pere, mais qu'un dieu avoit calmé ce transport de fureur. Plutarque a blâmé ce retranchement, et a pensé que ce récit étoit propre à représenter au héros tous les forfaits où peut nous entraîner la colere. Malgré l'approbation que Pope et madame Dacier ont donnée au sentiment de Plutarque, j'ai cru qu'on ne regretteroit pas quatre vers, s'ils sont en effet d'Homere, qui réveillent une idée si horrible, idée qui pouvoit nuire à Phœnix dans l'esprit de son éleve, et donner moins de

poids aux leçons de modération qu'il lui fait.

(Page 152. Tu rejettois le vin de ta bouche.)

Je ne prétends point faire l'apologie de cette image désagréable, quoique madame Dacier la trouve très propre à attendrir Achille. « Aujourd'hui, dit-elle, la plupart « des hommes n'ont pas la force de voir « ainsi la nature toute simple ». Je me contenterai d'indiquer l'onomatopée sensible de l'original, οἶνος ἀποβλύζων. Je n'aurois pu la rendre qu'en fixant trop l'esprit sur cette image.

(Ibidem. Il ne te convient point d'avoir une ame implacable.)

Ulysse a mis dans la bouche de Pélée les remontrances qu'il lui adresse. Phœnix lui parle ici avec la supériorité d'un gouverneur. (Le Scholiaste.

(Ibidem. Les Prieres sont filles du grand Jupiter.)

Cet apologue, où il y a beaucoup de poésie, est dans le goût antique, et très

convenable, selon la remarque de Clarke, dans la bouche d'un vieillard. Les Prieres ont une démarche humble, chancelante : elles sont ridées, parcequ'elles levent fréquemment les yeux au ciel.

(Page 153. Si Atride ne te combloit pas de distinctions et de présents.)

Ces présents pouvoient flatter Achille, non seulement en eux-mêmes, mais encore parcequ'il devoit les regarder comme une satisfaction qu'il recevoit. « Les hon-« neurs, dit Phœnix, ont beaucoup de pou-« voir sur les grands courages. » (Madame Dacier.

(Page 156. Mais la colere, qui enfle quelquefois le cœur du plus sage.)

Tour adroit pour captiver l'attention et la bienveillance d'Achille. On a fait sentir que les traits dont Phœnix peint Méléagre convenoient parfaitement à son éleve.

(Page 157. Alors le plus vaillant des hommes.)

Il dit ALORS, pour ne pas le louer aux dépens d'Achille.

(Ibidem. Appelloit le cruel Pluton et l'horrible Proserpine.)

Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare....
Et l'inflexible Hécate et l'horrible Alecton.

ROUSSEAU, Circé.

J'ai imité la suspension qui est dans Homere, « et les conjuroit, en arrosant « son sein d'un torrent de larmes, de don- « ner la mort à son fils ». Pope et madame Dacier n'ont pas fait, dans la traduction, la moindre mention des larmes qui accompagnoient ces imprécations d'une mere.

(Page 159. Ils tuent les hommes.)

Homere, quand il le faut, écarte les transitions. Il ne le fait pas toujours, parceque sa marche, pour être rapide, n'est pas brusque. C'est ce qu'il faut considérer en le traduisant.

(Page 160. Tant que j'y serai animé d'un souffle de vie.)

Eustathe a trouvé ici une allusion prophétique à la mort prochaine d'Achille; allusion qui est dans sa bouche sans qu'il

le sache, mais qui est saisie avec intérêt par le lecteur. Les poëtes fournissent plusieurs exemples de beautés semblables. Mais si l'on rapporte H^a, comme a fait madame Dacier, à αἴσῃ et non à τιμῆς, Achille diroit ce qu'il ne peut penser, savoir que « Jupiter le retiendra sur ces vaisseaux, tant que lui Achille sera en vie ». Aussi madame Dacier a-t-elle inséré, de son gré, s'IL VEUT, dans le texte. Le sens que j'ai pris est plus fidele.

(Page 161. Fils de Laërte, dit-il, partons.)

Denys d'Halicarnasse, en faisant remarquer la force et la concision de ce discours, suppose que ce chef se leve en le prononçant.

(Page 162. Cruel! il n'est pas rare.)

Il n'a pas d'abord daigné lui parler, mais tout-à-coup il s'adresse à lui; cela est très vif.

La coutume dont il est ici question, et qu'on trouve chez tous les peuples qui ont commencé à se former en société, appaisoit sans doute les inimitiés, et sup-

pléoit à ce qu'il n'y avoit point de partie publique qui poursuivît le criminel : mais le délit, pouvant être racheté, rendoit les meurtres plus fréquents ; c'est pour cela que, dans l'Iliade, il est fait si souvent mention de ces meurtres. On sait qu'il n'y avoit que les parents du mort qui eussent droit de le venger et de poursuivre le criminel.

(Ibidem. Et c'est une seule captive qui allume tant de haine !)

Reproche très piquant, comme si Achille étoit l'homme le plus asservi aux femmes. Un pere pardonne la mort de son fils, et Achille ne pardonne pas l'enlevement d'une captive. (Madame Dacier.

(Page 163. Je ne songerai aux sanglants combats.)

Il a déclaré à Ulysse qu'il partira dès le lendemain. Un peu ébranlé par le discours de Phœnix, il a dit qu'il délibéreroit s'il devoit partir. Enfin, respectant les reproches d'Ajax, il dit qu'il ne combattra que lorsqu'on viendra l'attaquer. On ne peut

mieux soutenir le caractere d'un homme inexorable. (Le Scholiaste. . .

(Page 164. La belle Diomede qu'il emmena de Lesbos.)

Le poëte, en parlant de l'amour de ces héros, rappelle toujours leurs actions guerrieres.

(Page 165. Apprends-moi s'il consent.)

Cela est vif et convenable à son impatience : il ne se donne pas le temps de nommer Achille. Pope n'a pas conservé la vivacité de ce tour.

(Ibidem. Il nous menace de lancer en mer.)

Achille a fait paroître tant de haine, qu'Ulysse considere peu l'espece d'adoucissement que ce chef a ensuite apportée à la déclaration qu'il avoit faite de partir le lendemain. D'ailleurs, comme le dit Eustathe, si Achille a paru disposé à prendre les armes, ce n'est que pour sauver sa propre flotte.

FIN DES REMARQ. SUR LE CHANT IX.

CHANT X.

Tous les chefs de l'armée, vaincus par le doux sommeil, s'y livroient durant la nuit entiere auprès de leur flotte : le seul Agamemnon, pasteur des peuples, agité de soins divers, n'étoit point captivé par l'attrait du repos. Ainsi que l'époux de la majestueuse Junon fait luire de nombreux éclairs, soit qu'il forme l'immense amas des torrents dont il inondera la terre, ou de la grêle et de la neige qui blanchiront les campagnes, soit qu'il ordonne au démon des combats d'ouvrir sa bouche terrible et de souffler en quelque lieu la discorde fatale : ainsi se succédoient sans relâche les soupirs qu'Agamemnon tiroit du fond de son cœur ; ses entrailles étoient émues. Lorsqu'il se peint le camp ennemi,

il est frappé du grand nombre de feux qui brûlent devant Troie, du bruit des flûtes et des chalumeaux, et des cris tumultueux des guerriers. Mais quand il se peint l'armée des Grecs et leurs vaisseaux, il s'arrache les cheveux, et les présentant à Jupiter élevé dans le ciel, son ame généreuse pousse de longs gémissements. Il se détermine enfin à se rendre auprès de Nestor, le plus sage des mortels, pour former avec lui quelque dessein salutaire qui écarte des Grecs les maux dont ils sont menacés. Aussitôt il se leve, se hâte de revêtir sa tunique, chausse ses superbes brodequins; et se couvrant de la peau énorme et tachetée d'un lion fauve, qui lui descendoit jusques aux pieds, il prend sa lance. Ménélas, agité des mêmes terreurs, voyoit fuir à chaque instant le sommeil de sa paupiere; il trembloit pour le sort des Grecs qui,

en sa faveur, étoient venus devant Troie à travers l'étendue des plaines humides, et avoient excité cette guerre avec tant d'audace: Il jette sur ses épaules la dépouille mouchetée d'un léopard, prend son casque d'airain, le pose sur son front; et saisissant son javelot de sa main vigoureuse, il sort dans le dessein d'éveiller son frere décoré de l'autorité suprême et révéré comme un dieu. Il le trouve auprès de son vaisseau revêtant sa riche armure. Agamemnon se réjouit de l'arrivée de Ménélas, qui lui adressant la parole : Mon frere, dit-il, toi que j'honore, quel projet t'arrache au sommeil? veux-tu exciter quelqu'un de nos compagnons à se rendre vers les Troyens et à les observer? Mais je crains qu'aucun d'eux ne veuille se charger de cet emploi. Aller seul, au milieu de la nuit, dans le camp des ennemis!

une telle entreprise annonceroit une grande audace.

Ô Ménélas, éleve des dieux, répondit le roi, il me faut, ainsi qu'à toi, une prudence supérieure pour sauver les Grecs et leurs vaisseaux. Jupiter est changé pour nous; il donne la préférence aux sacrifices d'Hector. Jamais je n'ai vu, jamais je n'ai entendu dire qu'un guerrier se fût illustré dans une seule journée par autant d'exploits qu'Hector, favori de Jupiter, dans le combat qu'il vient de nous livrer, lui qui n'est le fils ni d'un dieu ni d'une déesse; ils sont tels, ils nous ont été si funestes, que les Grecs en conserveront, je crois, éternellement la mémoire. Mais cours le long des navires, hâte-toi d'appeller Ajax et Idoménée; je vais trouver le divin Nestor, l'exhorter à se lever et à me suivre vers le corps sacré des gardes, pour leur

inspirer de la vigilance. Ils écouteront sur-tout sa voix; son fils les commande avec Mérion, auxquels nous avons en particulier commis la garde des remparts.

Que me prescris-tu ensuite? dit Ménélas : resterai-je avec ces chefs jusqu'à ce que tu nous joignes? ou revolerai-je vers toi après leur avoir porté tes ordres?

Demeure avec ces chefs, repartit Agamemnon, de peur qu'en allant à notre rencontre, nous ne venions à nous manquer; le camp est coupé de nombreuses routes. Par-tout où tu passeras, ordonne à haute voix que l'on veille, et honore le soldat en l'appellant du nom de son pere et de sa race. N'aie point de fierté en cette occasion; descendons nous-mêmes à ces emplois, et souvenons-nous que Jupiter, dès notre naissance, nous a destinés à soutenir le

faix des travaux et des malheurs.

Ménélas s'éloigne, chargé de ces ordres; et Agamemnon se rend vers Nestor, pasteur des peuples. Il le trouve auprès de son vaisseau, étendu sur une molle couche. A côté de lui étoient ses nobles armes, son bouclier, ses deux javelots, son casque brillant, avec la belle écharpe que le vieillard ceignoit lorsque, conduisant ses troupes, il s'armoit pour les combats destructeurs; car il ne succomboit point encore sous le poids de la triste vieillesse. Nestor, appuyé sur son coude, leve sa tête, et l'interroge: Quel es-tu, ô toi qui marches seul près de nos vaisseaux, au milieu des profondes ténebres, lorsque tous les mortels sont endormis? cherches-tu quelqu'un des gardes ou de tes compagnons? parle, que veux-tu? n'approche pas sans te faire connoître.

O fils de Nélée, Nestor, la gloire la plus illustre des Grecs, repartit le roi, reconnois cet Atride qui, par la volonté de Jupiter, est assujetti plus qu'aucun mortel à de continuelles disgraces tant qu'un souffle de vie l'anime. Je porte de tous côtés mes pas errants; le doux sommeil fuit de mes yeux, et je ne suis occupé que des combats et des malheurs qui menacent les Grecs. Je tremble pour leur sort; mon esprit, loin d'être tranquille, s'égare; mon cœur palpite comme pour sortir de mon sein; mes genoux sont chancelants. Si quelque dessein t'occupe, car tu n'as pas non plus fermé la paupiere, descendons vers les gardes, pour voir si, peut-être accablés de lassitude et de veille, ils ne sont pas endormis, et n'ont pas mis dans un entier oubli le soin de notre sûreté. Les ennemis campent près de nous, et nous igno-

rons s'ils ne veulent pas nous surprendre à la faveur des ténebres.

Fils d'Atrée, Agamemnon, notre roi, dit le chef des Pyliens, je ne saurois croire que le prudent Jupiter remplisse tout l'espoir dont se repaît maintenant Hector. Que seulement Achille bannisse de son cœur le courroux impétueux où il s'abandonne, et notre ennemi éprouvera plus de terreur qu'il ne nous en inspire. Je suis tout prêt à te suivre : mais allons éveiller d'autres chefs, le valeureux Diomede, Ulysse, et le fils d'Oïlée, léger à la course, et le brave rejetton de Phylée. Il seroit utile encore que quelqu'un appellât le grand Ajax et le roi Idoménée, dont les navires sont fort éloignés. Pour Ménélas, je l'aime et le respecte ; mais, dusses-tu condamner ma franchise, je ne lui cacherai point que je le blâme de jouir du repos, et

de te laisser à toi seul tout le fardeau de la guerre. C'est maintenant qu il devroit redoubler de soins, adresser les plus vives instances à tous les chefs; le mal est pressant, il va nous accabler.

Sage vieillard, dit Atride, en toute autre occasion je t'exhorterois moi-même à le reprendre, car son ardeur n'est pas toujours égale : ce n'est point indolence ni incapacité; mais, déférant trop à mon pouvoir, et l'œil fixé sur moi, il attend mon exemple. Cependant il a cette fois prévenu ma vigilance, il s'est rendu près de moi; et déja, selon mes desirs, sa voix appelle les chefs que tu viens de nommer. Allons sans tarder davantage; nous les joindrons près des gardes aux portes du camp, où je leur ai dit de se rassembler.

Qu'il ait toujours le même zele,

répliqua Nestor; et aucun des Grecs, quand il leur adressera ses exhortations et ses ordres, ne s'irritera contre lui et ne refusera de lui obéir.

En disant ces mots, le vieillard couvre son sein de sa tunique, chausse ses magnifiques brodequins, et attache avec des agraffes autour de ses épaules son manteau, ample, teint en pourpre, et au-dessus duquel est crêpé le poil d'une laine moëlleuse. Il prend sa lance pesante et acérée, marche, sans retard, le long des vaisseaux; et s'arrêtant auprès d'Ulysse égal en prudence à Jupiter, il l'appelle et l'excite à se lever. Sa voix frappe aussitôt l'oreille d'Ulysse, qui sort de la tente. Pourquoi, leur dit-il, errez-vous seuls dans le camp pendant les ombres de la nuit, aussi douces que l'ambrosie? le péril est-il donc si terrible?

Fils généreux et prudent de Laër-

te, répondit Nestor, ne t'irrite point si nous venons troubler ton sommeil: d'affreux malheurs menacent les Grecs. Suis-nous; éveillons tous les chefs, avec lesquels il est nécessaire de consulter si nous devons fuir ou combattre.

Ulysse rentre, charge ses épaules de son écu superbe, et marche sur leurs pas. Ils arrivent près de Diomede, qu'ils trouvent étendu tout armé hors de sa tente. Plongés dans le repos, ses braves compagnons l'entouroient; leurs têtes n'avoient d'autre appui que leurs boucliers; auprès d'eux étoient enfoncées en terre leurs lances, dont l'acier brilloit dans l'éloignement, comme l'éclair du pere des dieux. Le héros dormoit d'un sommeil tranquille, couché sur une peau de sanglier; un tapis éclatant étoit déployé sous sa tête. Le vieux Nestor s'avance près de lui,

le touche légèrement du pied, et lui fait hautement ce reproche : Leve-toi, fils de Tydée : par quelle mollesse savoures-tu le sommeil toute la nuit? N'entends-tu pas les Troyens, qui, maîtres de la colline, assiegent nos vaisseaux, et ne sont plus séparés de nous que par un court espace?

Le guerrier s'arrache à l'instant au sommeil ; et se levant avec précipitation, ces paroles volent de ses levres : Infatigable vieillard, tu ne prends jamais de relâche! N'y a-t-il point parmi les fils de la Grece de plus jeunes guerriers qui puissent aller de toutes parts éveiller les chefs? Il est impossible de t'engager à jouir de quelque repos.

Ami, répondit Nestor, j'ai, il est vrai, des fils vaillants, j'ai des troupes nombreuses, et je pourrois sans doute laisser à quelqu'un d'eux le

soin d'appeller les chefs. Mais la calamité la plus horrible afflige les Grecs, notre destinée est des plus incertaines ; nous sommes sur un acier tranchant ; cet instant peut décider de notre salut ou de notre perte. Si cependant tu es touché de compassion pour moi, va, tu es jeune, va éveiller Ajax fameux par la légèreté de sa course, et le rejetton de Phylée.

Il dit : et Diomede jette sur ses épaules la peau énorme d'un lion fauve, qui descend jusqu'à ses pieds ; et prenant sa lance, il s'éloigne, et rejoint en un moment Nestor avec ces chefs qu'il a tirés du sommeil.

Ils arrivent auprès des gardes rassemblés ; et loin de trouver leurs chefs endormis, ils les voient tous pleins de vigilance, assis les armes à la main. Tels que ces animaux fideles qui veillent avec un soin pé-

nible autour d'une bergerie, depuis l'instant où ils ont entendu un lion indomtable s'élancer des montagnes, et traverser la forêt; les bergers et leurs chiens se réunissent contre lui en tumulte, il n'est plus pour eux de repos : tels ces guerriers, bannissant le sommeil de leurs paupieres, passent une longue nuit à veiller, tournés constamment vers les Troyens pour entendre leurs moindres mouvements, s'ils tentoient de former quelque attaque. Le vieillard, ravi de leur vigilance, les encourage, et leur dit ce peu de paroles : Mes chers enfants, soyez toujours remplis de la même ardeur; qu'aucun de vous ne se laisse surprendre au sommeil, et nous ne serons pas la risée de nos ennemis.

En même temps il franchit le fossé. Tous les rois appellés au conseil l'ont suivi aussitôt; et Mérion et le

fils illustre de Nestor, invités à consulter avec eux, ont volé sur leurs pas. Ayant traversé le fossé profond, ils s'assemblent dans un endroit spacieux, non souillé de carnage et de cadavres; c'est là que l'impétueux Hector, après avoir immolé une foule de Grecs, s'étoit arrêté, lorsque la nuit avoit enfin couvert la terre de ses ombres. Les chefs s'assoient, déliberent tour à tour; et Nestor rompt le premier le silence:

Ô mes amis, dit-il, n'y auroit-il pas ici un héros qui, se confiant en son audace, se rendît vers les fiers Troyens pour enlever quelqu'un des ennemis écarté du corps de l'armée, ou pour entendre leurs discours dans leur camp, et savoir quels sont leurs desseins; s'ils ont résolu d'assiéger, loin de leur ville, nos vaisseaux; ou si, contents d'avoir repoussé les Grecs, ils rentre-

ront dans leurs murailles? Celui qui s'instruiroit exactement de tous leurs projets, et qui, après avoir triomphé de tant de périls, reviendroit au milieu de nous, acquerroit une grande gloire parmi les hommes, et elle monteroit jusqu'au ciel. Il auroit encore un prix considérable : chacun des chefs qui commandent nos vaisseaux lui donneroit une brebis noire avec l'agneau qu'elle porte à sa mamelle, présent dont il se féliciteroit; et nous l'admettrions à tous nos plaisirs et à tous nos festins.

Il dit; tous gardent un profond silence, qui n'est interrompu que par le brave Diomede. Nestor, dit-il, c'est moi qui, animé d'un généreux courage, vais me rendre jusques dans l'armée des Troyens. Mais si quelque guerrier m'accompagnoit, j'aurois encore plus de confiance et d'audace. Quand deux hommes réu-

nis tentent une entreprise, ils remarquent à l'envi ce qui leur est avantageux ; seul, quelque clairvoyant qu'on soit, l'esprit est plus lent, la prudence plus foible.

A ces mots, la plupart veulent suivre Diomede. Les deux Ajax, ministres de Mars, Mérion, et surtout le fils de Nestor; l'illustre Ménélas y aspire ; et Ulysse, toujours animé de la même audace, déclare qu'il pénétrera au milieu du camp des Troyens.

Agamemnon prenant alors la parole : Fils de Tydée, Diomede, que j aime tendrement, dit-il, choisis toi-même le compagnon que tu souhaites, et désigne le plus hardi de ceux qui se présentent; car un grand nombre de guerriers brûle de partager tes périls. Qu'aucun égard, au mépris du plus digne, ne te porte à préférer celui qui seroit

moins doué des qualités que demande une telle entreprise; n'accorde rien au respect ni à la supériorité du rang. Il dit, craignant qu'on ne nommât son frere.

Si l'on m'autorise à choisir celui qui doit m'accompagner, répondit sans balancer Diomede, comment pourrois-je oublier le divin Ulysse, lui dont l'ame généreuse est au-dessus de tous les périls, et qui est le favori de Minerve? S'il me seconde, telle est sa rare prudence, que nous reviendrions au milieu de vous, même à travers les flammes.

Fils de Tydée, interrompit Ulysse, ne me prodigue ni la louange ni le blâme; tu parles devant les Grecs qui me connoissent. Partons sans tarder davantage; les ténebres vont disparoître, l'aurore approche, les astres précipitent leur marche, la nuit a fait les deux tiers de son cours, il

ne nous reste que peu d'instants favorables.

Après ces mots, ils revêtent des armes terribles. Le brave Thrasymede donne une épée à deux tranchants au fils de Tydée, qui avoit laissé la sienne dans sa tente; il lui remet son bouclier, et pose sur le front du guerrier un casque de cuir sans ornements et sans panache, tel que ceux dont on se munit dans la fleur de l'adolescence. Mérion donne à Ulysse son arc, son carquois, son épée, et il lui couvre le front d'un casque de peau; dans l'intérieur s'étendoient et s'entrelaçoient de fortes et nombreuses courroies, tandis qu'au dehors, pour le munir, les dents éclatantes d'un sanglier étoient placées en longs rangs et dans une exacte symmétrie; le cône étoit d'un ferme tissu de laine. Jadis Autolycus, s'emparant d'Éléone, et brisant les

barrieres du palais d'Amyntor, y enleva ce casque pour butin; il le donna, dans la ville de Scandie, à Amphidamas de Cythere, qui en fit présent à Molus, monument d'hospitalité; Molus le remit à son fils Mérion pour qu'il le portât; et maintenant ce casque couronne et défend le front d'Ulysse.

Les deux héros, couverts de ces armes redoutables, partent, laissent les chefs en ce lieu. Aussitôt Minerve leur envoie un héron qui vole près de leur chemin à leur droite. Leurs yeux ne peuvent l'appercevoir à travers les épaisses ténebres: mais leur oreille est frappée de ses cris perçants. Ulysse, charmé, invoque la déesse:

Daigne m'écouter, fille de Jupiter, toi qui m'assistes dans toutes mes entreprises, et à qui je ne puis dérober aucun de mes pas. Maintenant don-

ne-moi un témoignage distingué de ton amour. Fais que nous retournions en triomphe dans notre camp, après nous être signalés par quelque grand exploit qui soit pour les Troyens une source éternelle de larmes.

Le vaillant Diomede l'implore à son tour : Écoute-moi aussi, fille invincible de Jupiter. Accompagne le fils, ainsi que tu accompagnas le pere lorsqu'il se rendit à Thebes comme ambassadeur des Grecs, demeurés près de l'Asope sous les armes. Il portoit dans ces murs, aux enfants de Cadmus, les paroles flatteuses de la paix; mais, à son retour, il fit les actions les plus étonnantes, secouru de toi, grande déesse, qui, remplie de bienveillance pour lui, fus à ses côtés. Favorable à mes desseins, sois de même à mes côtés en ce moment; défends-moi, et je te sa-

crifierai une génisse d'un an, au large front, qu'aucune main n'aura mise sous le joug; je te la sacrifierai, après que l'on aura doré ses cornes naissantes.

Telles furent leurs prieres; et Minerve les entendit. Dès qu'ils ont invoqué la fille du grand Jupiter, ils poursuivent leur marche, tels que deux lions, au milieu de la nuit ténébreuse, à travers les cadavres, les armes, le sang et le carnage.

Cependant Hector, aussi vigilant qu'Agamemnon, ne permettoit pas que les Troyens fussent ensevelis dans le sommeil: mais il venoit de convoquer tout ce qu'il y avoit de princes et de chefs dans l'armée; et les ayant rassemblés, il leur communique le dessein que la prudence lui suggere. Qui veut, dit-il, exécuter l'entreprise que je vais proposer? le prix qui l'attend contentera ses de-

sirs. Sans parler de la gloire qui lui est réservée, je lui donnerai le plus beau char qui soit dans l'armée des Grecs, et deux de leurs coursiers qui levent le front le plus orgueilleux. Mais je demande qu'animé d'une noble audace, il s'approche de leurs vaisseaux pour découvrir s'ils les gardent, comme ils ont fait jusqu'à ce moment, ou si, accablés de fatigues, domtés par notre bras, ils méditent la fuite, et ne veillent plus à leur sûreté durant les ténebres.

Ils gardent tous un long silence. Il y avoit dans l'assemblée un Troyen nommé Dolon, né du divin héraut Eumedès : fils unique, et entouré de cinq sœurs, il possédoit beaucoup d'or et d'airain ; il étoit difforme par ses traits, mais léger à la course. C'est lui qui s'avançant alors près des chefs troyens : Hector, dit-il,

j'ose, le cœur plein d'un courage audacieux, m'approcher des vaisseaux, et reconnoître les ennemis : mais leve ton sceptre, jure que tu me donneras le char éclatant et les coursiers qui conduisent le divin fils de Pélée. Je n'irai pas en vain à la découverte, et ne tromperai point ton attente : je m'avancerai dans le camp des Grecs, jusqu'à la tente d'Agamemnon, où peut-être les chefs déliberent s'ils doivent fuir ou combattre.

Hector, levant son sceptre, profere ce serment : J'atteste Jupiter, qui tonne dans les cieux, qu'aucun autre que toi parmi les Troyens ne sera conduit par ces coursiers, et que tu en seras à jamais le glorieux possesseur. Il fait un serment inutile, qui cependant enflamme le guerrier.

Dolon charge à l'instant son dos de son arc, se couvre de la dépouille

d'un loup éclatant par sa blancheur, met le casque en tête, prend une lance, et se hâte de s'éloigner de l'armée. Il ne devoit point revenir sur ses pas, et rapporter de réponse à Hector. Abandonnant la foule des hommes et des chevaux, il poursuivoit sa route avec ardeur. Ulysse l'apperçoit qui s'avance, et dit à son compagnon : Diomede, voici un guerrier qui vient du camp ennemi, soit pour nous épier, ou pour dépouiller quelqu'un de ceux qui sont plongés dans la sombre nuit du trépas. Mais permettons-lui de nous devancer; poursuivons-le ensuite, et courons le saisir. S'il nous échappe par la légèreté de sa course, dirige-la vers la flotte, te précipitant sur lui le javelot en main, pour lui ravir tout refuge du côté de la ville.

En disant ces mots, Ulysse, suivi de Diomede, se retire, et ils se ca-

chent derriere un tas de morts : le Troyen imprudent passe avec rapidité. Mais lorsqu'il est éloigné, à la distance que franchissent des mules qui, de concert avec des bœufs, sillonnant un guéret déja creusé par le soc, les ont devancés, traînant avec plus de rapidité la pesante charrue, alors ils le poursuivent. Dolon s'arrête au bruit de leur course; il se flatte que ses compagnons viennent du camp troyen le rappeller par l'ordre d'Hector. Dès qu'ils sont à la portée du javelot, et même avant ce moment, il les reconnoît pour ennemis; il meut ses pieds légers et prend la fuite : ils s'élancent sur ses pas. Comme deux limiers, à la dent meurtriere et dévorante, exercés à la chasse, poursuivent avec une ardeur infatigable, dans les détours d'une forêt, le chevreau qui court devant eux en jettant des cris

de terreur: ainsi Diomede et Ulysse, coupant la retraite au Troyen, le pressent sans lui donner de relâche. Bientôt, dans sa fuite, il touchoit au camp et se précipitoit entre les mains des gardes, lorsque Minerve remplit Diomede d'une force nouvelle, de peur que quelqu'un des Grecs ne pût se vanter d'avoir porté les premiers coups à ce guerrier, et que le héros ne fît que l'abattre. Il accourt agitant le javelot levé: Demeure, s'écrie-t-il, ou je t'atteins; tu ne peux te dérober long-temps à la mort que te prépare mon bras.

Il dit, et lance son javelot, qui, volant au gré de ses desirs, épargne Dolon, lui rase l'épaule, et s'enfonce en terre derriere lui. Le guerrier demeure immobile; il tremble, ses dents s'entrechoquent avec bruit; il pâlit de terreur. Les deux chefs le joignent hors d'haleine, et

saisissent le malheureux, qui les implore en répandant des larmes. Épargnez ma vie, leur dit-il, et chargez-moi de liens; je vous paierai le prix de ma liberté. L'airain, le fer ouvragé et l'or, abondent dans le palais de mon pere; il vous prodiguera ces richesses pour ma rançon, s'il apprend que je vois le jour près des vaisseaux des Grecs.

Rassure-toi, dit l'artificieux Ulysse, écarte la pensée de la mort. Réponds-moi, et sois fidele à la vérité. Qu'est-ce qui t'engage à t'éloigner ainsi de l'armée, à t'approcher seul de notre camp au milieu des ténebres, pendant que tous les mortels goûtent le repos? Viens-tu dépouiller les morts, victimes de la parque? Est-ce Hector qui t'envoie vers le rivage épier nos desseins? ou ne serois-tu guidé que par ton audace?

C'est Hector, répond Dolon (et

ses genoux trembloient avec force), c'est Hector qui, pour mon infortune, m'a porté à cette entreprise, en me promettant les infatigables coursiers et le char brillant du fils de Pélée. Il m'a ordonné d'aller, à travers les ombres de la nuit, près de nos ennemis, de m'instruire si vous gardez votre flotte comme vous avez fait jusqu'à ce moment, ou si, domtés par notre bras, accablés de fatigue, vous méditez la fuite, et n'observez plus la même vigilance durant les ténebres.

Tu aspirois à de grandes récompenses, lui réplique Ulysse en souriant, quand tu demandois les coursiers du petit-fils d'Æacus, eux qui refusent de se laisser subjuguer par la main des hommes, à moins que ce ne soit celle d'Achille, né d'une mere immortelle. Mais parle, réponds avec sincérité. En portant ici

tes pas, où as-tu laissé Hector? en quel lieu sont ses armes redoutables? où sont ses coursiers? comment sont disposées les gardes des Troyens et leurs tentes? Dis les projets qu'ils concertent, s'ils ont résolu d'assiéger nos vaisseaux, ou s'ils veulent retourner dans leurs murailles, contents d'avoir repoussé les Grecs.

Je répondrai à tes questions avec la plus exacte vérité, dit le fils d'Eumédès. Hector et les principaux chefs, loin du tumulte, tiennent un conseil près de la tombe du fameux Ilus. Quant aux gardes, illustre héros, il n'en est point d'établies pour s'occuper de notre sûreté et nous garantir de surprise : les Troyens, à qui le devoir en impose la loi, veillent autour de ces feux, et s'exhortent à la vigilance. Nos alliés sont plongés dans un profond sommeil, et nous abandonnent le soin de garder le camp.

Ils n'ont auprès d'eux ni leurs enfants ni leurs femmes.

Mais, reprend l'adroit Ulysse, ces alliés endormis sont-ils confondus avec les braves Troyens, ou sont-ils séparés?

Je vais aussi te satisfaire à ce sujet, repartit l'espion. Les Cariens, les Péoniens qui courbent l'arc, les Caucons, les Lélegues, et les vaillants Pélasges, bordent la mer. Non loin des murs de Thymbre sont les Lyciens, les superbes Mysiens, et les peuples de Phrygie et de Méonie avec leurs chars. Mais pourquoi me demander un long détail? Si vous avez résolu de pénétrer dans notre camp, voilà le quartier des Thraces, qui, venus depuis peu d'heures à notre secours, se tiennent à l'écart et forment les derniers rangs de l'armée. Rhésus leur roi, fils d'Éionée, est au milieu d'eux. Jamais je n'ai vu de

coursiers ni plus beaux ni plus grands que les siens. Plus blancs que la neige, ils égalent les vents dans leur course rapide. L'or et l'argent, façonnés par une main habile, composent son char. Lui-même est arrivé dans ces lieux, chargé d'une armure d'or, digne de ravir en admiration, et moins faite pour les hommes que pour les dieux immortels. Mais conduisez-moi près de vos vaisseaux, ou me liez ici de fortes chaînes, jusqu'à ce que vous y reveniez, et que vous ayez connu par vous-mêmes si mon récit est menteur.

Alors l'impétueux Diomede lui lançant un regard terrible : Dolon, dit-il, puisque tu es tombé entre nos mains, ne te flatte pas d'échapper, quoique tu nous aies donné des avis utiles. Si nous acceptions le prix de ta liberté, ou si nous te laissions fuir, il n'est pas douteux que tu ne re-

vinsses auprès de nos vaisseaux épier nos desseins, ou guider une attaque ouverte. Abattu par mon bras, rends le dernier soupir, et ne sois plus un fléau pour les Grecs.

Il dit; et tandis que le Troyen l'imploroit et lui portoit la main vers le menton, Diomede, levant son fer, le frappe au milieu de la gorge, et lui coupe les deux nerfs. Sa bouche articuloit quelques mots lorsque sa tête abattue roule sur le sable. Ils lui ôtent le casque, s'emparent de la peau de loup, de l'arc flexible et du long javelot. Le sage Ulysse, élevant ces dépouilles vers le ciel, les consacre à Pallas, qui couronne le guerrier de butin; et il lui fait cette priere : Déesse, triomphe de cette offrande; nous préférerons tes autels à ceux de tous les dieux qui habitent l'olympe. Continue à guider nos pas, et conduis-

nous vers les coursiers et les tentes des Thraces.

En disant ces mots, il place ces dépouilles au haut d'un tamarin; et craignant qu'à leur retour les ombres voltigeantes de la nuit ne les dérobent à leurs regards, il brise des roseaux et de longues branches de tamarin couvertes de fleurs, signe remarquable dont il entoure ces dépouilles. Ils poursuivent leur route à travers les armes et les flots de sang noir, et bientôt approchent des Thraces, qui, fatigués des travaux d'un long voyage, étoient ensevelis dans un profond sommeil. Auprès d'eux, leurs belles armes, rangées sur trois lignes, étoient couchées à terre; à côté de chaque guerrier étoient deux chevaux destinés au même joug. Rhésus dormoit au milieu de ces troupes; près de lui ses bouillants coursiers étoient attachés derriere

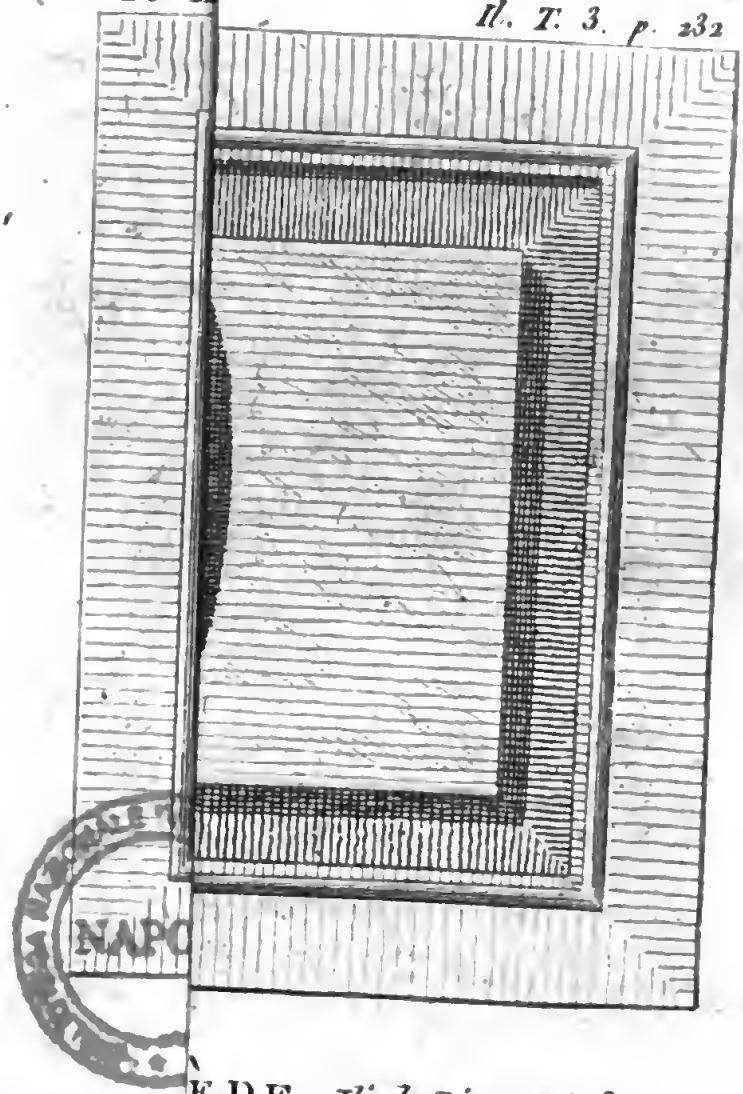
son char. Ulysse apperçoit le premier ce chef; et le montrant à Diomede : Voilà, dit-il, le héros, voilà les coursiers que nous a décrits le Troyen auquel nous venons de ravir le jour. C'est ici qu'il faut donner à ton courage tout son essor; il seroit indigne de toi d'être oisif les armes à la main. Détache ces chevaux : ou, si tu l'aimes mieux, immole ces guerriers; j'enleverai les chevaux.

Il dit. Minerve souffle une nouvelle audace au cœur de Diomede. Il seme le carnage tout autour de lui; d'affreux gémissements s'élevent du sein de ceux que son glaive a frappés, et le sang rougit la terre. Comme un lion surprend des troupeaux de chevres ou de brebis laissées sans défense, et fond sur elles, impatient de les détruire; le fils de Tydée fait ruisseler le sang des guerriers de la Thrace, jusqu'à ce qu'il en ait en-

voyé douze aux sombres bords. Ulysse qui le suit, tire à l'écart chacun de ceux que son compagnon a percés, afin que les superbes coursiers de Rhésus, encore farouches et novices aux combats, passent avec facilité, et ne s'épouvantent pas en marchant sur des cadavres. Diomede pénetre enfin jusqu'au roi des Thraces : c'est le treizieme guerrier dans le sein duquel il plonge son épée, et qui rend le doux souffle de la vie en poussant un profond soupir. Le petit-fils d'OEnée, envoyé par Minerve, et courbé sur la tête de ce roi, n'étoit à ses yeux qu'un songe funeste. Cependant l'audacieux Ulysse détache les nobles coursiers, les saisit par leurs rênes, et les conduit loin de ces troupes en les frappant de son arc; car il n'avoit pas songé à enlever du beau char de Rhésus le fouet éclatant. Il donne ensuite par un

Pl. 12

Il. T. 3. p. 232



E. D E. *Iliade Liv. X. V. 439.*

son le signal de la retraite à Diomede. Mais ce héros délibere avec ardeur s'il fera quelque action plus hardie encore; si, près de l'armure de ce prince, il dégagera son char du timon, et l'élevant dans l'air, l'emportera; ou s'il enverra dans l'éternelle nuit un plus grand nombre de Thraces. Tandis que ces pensées rouloient dans son esprit, Minerve à ses côtés lui fait entendre ces paroles : Fils du magnanime Tydée, songe à retourner vers les vaisseaux, de peur que tu n'y arrives par une fuite précipitée, et qu'un autre dieu ne réveille les Troyens.

Le héros entend la voix de la déesse : aussitôt il s'élance sur l'un des coursiers de Rhésus; et Ulysse, montant l'autre, les frappe de son arc. Les coursiers volent en bondissant vers les vaisseaux.

Cependant le dieu du jour ne fut

pas long-temps aveuglé, et il apperçut Pallas qui accompagnoit Diomede. Plein de fureur contre elle, il descend vers l'armée des Troyens, et réveille Hippocoon, l'un des chefs des Thraces, et fidele parent de Rhésus. Le guerrier sort à l'instant du sommeil ; et voyant que les agiles coursiers ont disparu, et que ses compagnons palpitants sont entourés des horreurs du meurtre, il pousse des hurlements, appelle son cher Rhésus à haute voix. Il s'éleve des cris et un grand tumulte parmi les Troyens, qui accourent en foule ; ils regardent, avec un étonnement mêlé d'effroi, l'horrible carnage fait par ces guerriers déja retirés vers la flotte.

Mais les deux chefs touchent au tamarin où ils ont abattu l'espion d'Hector. Là Ulysse, chéri de Jupiter, arrête les chevaux : Diomede s'élance à terre, remet aux mains de

son compagnon les dépouilles sanglantes, remonte son coursier qu'il anime, et qui, ainsi que celui d'Ulysse, vole avec ardeur vers les navires où ces chefs brûlent d'arriver.

Nestor le premier entend le bruit de leur course : Ô mes amis, princes et conducteurs des Grecs, dit-il à ceux qui l'entourent, suis-je dans l'erreur, ou ne me trompé-je point ? mon cœur me porte à le dire ; le bruit de coursiers impétueux retentit à mon oreille. Plût aux dieux que ce fussent déja Ulysse et Diomede qui revinssent du camp ennemi avec ces chevaux fougueux ! mais combien je crains que ces chefs, les plus puissants défenseurs des Grecs, ne soient poursuivis en tumulte par les Troyens !

Il n'avoit pas achevé ces mots, que les guerriers arrivent, sautent à terre. Les chefs, transportés de

joie, leur serrent la main, et leur adressent les paroles les plus flatteuses. Fameux Ulysse, dit Nestor, toi dont s'honorent les Grecs, apprends-moi comment vous avez eu ces coursiers. Les auriez-vous ravis du milieu des cohortes ennemies? ou quelque dieu vous auroit-il fait ce don? ils brillent de tout l'éclat des rayons du soleil. Je suis toujours dans la mêlée, et, quoique le plus vieux des combattants, on ne m'accusera pas de rester en arriere auprès des vaisseaux; mais je n'ai jamais même entrevu de tels coursiers. Sans doute quelqu'un des immortels vous a fait ce présent: car vous êtes tous deux aimés de Pallas et de Jupiter assis au haut des nuées.

Ô fils de Nélée, Nestor, le lustre des Grecs, répondit le sage Ulysse, il seroit facile aux dieux, s'ils le vouloient, de nous rendre possesseurs de

coursiers plus distingués encore, eux dont la puissance est sans bornes. Quant à ceux-ci, ô vieillard, ils sont venus de la Thrace, et arrivés, il y a peu d'heures, au camp troyen. Le brave Diomede a immolé le roi de cette contrée, et à côté de lui douze de ses compagnons, tous d'un rang illustre. Le treizieme guerrier que nous avons terrassé près de nos vaisseaux étoit un espion envoyé par Hector et les autres illustres chefs des Troyens pour observer notre armée.

Il dit, et triomphant il fait franchir le fossé aux bouillants chevaux: les rois charmés accompagnent ces chefs. Arrivés à la tente superbe du fils de Tydée, ils attachent les coursiers avec de belles courroies devant la crêche où ceux de Diomede, se reposant de leurs courses, paissoient le froment le plus pur. Ulysse, en attendant qu'il offre un sacrifice

à Minerve, suspend à la pouppe de son vaisseau l'armure sanglante de Dolon. Les deux guerriers se plongent dans la mer, et lavent la sueur dont tout leur corps étoit trempé. Après que les vagues l'ont enlevée, et qu'elles ont ranimé leurs forces, les héros entrent dans des baignoires d'un airain poli où ils se rafraîchissent. Pleins de vigueur, et ayant fait couler sur leurs membres les flots luisants de l'huile, ils prennent, assis, un léger repas, et, puisant dans une urne remplie, ils répandent en l'honneur de Minerve un vin aussi doux que le miel.

FIN DU CHANT DIXIEME.

REMARQUES

SUR LE CHANT DIXIEME.

(Page 197. Soit qu'il ordonne au démon des combats.)

Il auroit été impossible d'employer dans la traduction l'extrême concision de l'original. La bouche de la Guerre est une image sensible de sa voracité. Scaliger, qui a tant chicané Homere, n'a pas su qu'il tonne quelquefois quand il doit neiger.

(Page 198. Du bruit des flûtes et des chalumeaux.)

Les clairons n'étoient pas en usage au temps de la guerre de Troie. Il paroît que les flûtes et les chalumeaux dont il est question n'étoient pas des instrûments militaires; car Homere n'en parle point lorsqu'il décrit les combats.

(Ibidem. Et les présentant à Jupiter élevé dans le ciel.)

Pope a bien saisi et rendu l'idée de l'original :

He rends his hairs in sacrifice to Jove.

Agamemnon offre ses cheveux comme en sacrifice à cette divinité courroucée, et il l'implore humblement.

(Page 200. Lui qui n'est le fils ni d'un dieu ni d'une déesse.)

Agamemnon est trop irrité contre Achille pour le nommer; il le désigne, et l'on voit que ce héros est toujours présent à sa pensée. Les événements sont un peu accumulés dans cette nuit qui embrasse ce chant et celui qui le précede; mais l'expédition de Diomede et d'Ulysse ne se fait que vers le matin. (Pope.

Eustathe observe qu'Agamemnon insiste beaucoup ici sur les exploits d'Hector, et répete les mêmes idées en d'autres termes, ce qui est le propre d'une imagination alarmée. Les désastres des Grecs et

l'obstination d'Achille plongent ce général dans la consternation. Plus il s'est flatté, comme on l'a vu, de s'emparer en ce jour de Troie, plus il est abattu en ce moment. Ce qui aggrave son désespoir, c'est qu'il ne peut se dissimuler que la conduite qu'il a tenue envers Achille ne soit la principale cause des malheurs de l'armée, et il n'ignore pas que Jupiter prend en main la défense de ce héros. Ménélas a un si grand intérêt à cette guerre, qu'il ne peut se livrer au sommeil, et qu'il se rend durant la nuit auprès d'Agamemnon.

(Page 201. Ils écouteront sur-tout sa voix.)

Ces paroles conviennent très bien à un homme rempli d'inquiétude et de crainte.

(Ibidem. Et honore le soldat, en l'appellant du nom de son pere et de sa race.)

On voit ici que c'étoit à titre d'honneur qu'on donnoit à quelqu'un le surnom de son pere et de son grand-pere, et c'est ce qui justifie l'usage fréquent qu'Homere fait de ces surnoms.

(Page 206. Au-dessus duquel est crêpé le poil d'une laine moëlleuse.)

ἄλλη δ' ἐπινήνοθε λάχνη. A la lettre, « au-« dessus fleurit un poil crêpé ». Madame Dacier a supprimé cette peinture, qui donne l'idée du vêtement d'un vieillard.

(Page 207. Fuir ou combattre.)

C'est la marque d'un esprit abattu de mettre la fuite avant le combat, comme si les Grecs étoient déja tout disposés à fuir. (Eustathe.

(Ibidem. Plongés dans le repos, ses braves compagnons l'entouroient.)

Homere n'oublie pas la valeur de Diomede. C'est lui qui, à la fin du chant précédent, a rassuré les chefs. Plein d'une constante intrépidité, on le voit ici dormir paisiblement, et inspirer son courage à ses troupes. Ce guerrier, qui, endurci aux fatigues, sommeille tout armé hors de sa tente, prêt à courir vers l'ennemi au moindre signal, contraste agréablement avec la peinture de Nestor étendu sur une molle couche.

(Page 208. Savoures-tu le sommeil toute la nuit?)

Ὕπνον ἀωτεῖς. Belle expression, qui signifie à la lettre, « cueillir le sommeil », et que j'ai rendue par un tour à-peu-près équivalent. CARPEBAT SOMNOS, dit Virgile. L'impétuosité avec laquelle Diomede se leve, reproche à Nestor de ne point jouir du repos, court éveiller d'autres chefs et rejoint Agamemnon, est très conforme à son caractere.

(Page 210. Il n'est plus pour eux de repos.)

A la lettre, « le sommeil est anéanti pour eux » : expression vive.

(Ibidem. Il franchit le fossé.)

C'est pour encourager celui qui aura l'audace d'aller épier le camp des Troyens. (Eustathe.

(Page 211. Lorsque la nuit avoit enfin couvert la terre.)

ENFIN, δή. Cela peint l'impatience avec

laquelle elle étoit attendue des Grecs.

(Ibidem. Ou si, contents d'avoir repoussé les Grecs.)

En disant LES GRECS, il insinue que ce n'étoit pas un avantage peu glorieux pour les Troyens. Nestor joue un rôle important dans l'Iliade : c'est lui qui dirige toutes les grandes entreprises; il a conseillé la députation faite vers Achille; il propose actuellement qu'on aille épier l'ennemi. Quoiqu'Agamemnon soit le chef des Grecs, Nestor a beaucoup d'autorité dans l'armée. Ulysse est plus fin que lui, mais non plus prudent. Homere s'est plu à peindre le respect qu'attirent et que méritent l'âge et l'expérience. On en pourroit conjecturer que ce n'est pas dans sa jeunesse qu'il composa l'Iliade; conjecture fortifiée encore par le temps qu'il lui fallut pour voyager, pour s'instruire des événements de la guerre de Troie, et par la maturité que demande un ouvrage tel qu'une épopée : car, comme dit Despréaux,

Un poëme excellent, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du temps, des soins ; et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.

Au reste on reconnoît Nestor dans ses moindres paroles.

(Page 212. Nestor, dit-il.)

Ajax est plein de valeur, mais elle est plus calme et plus réfléchie que celle de l'impétueux Diomede. On a remarqué que Nestor, pour faciliter l'entreprise, exige peu de celui qui doit aller épier l'ennemi : néanmoins Diomede dit hardiment qu'il pénétrera dans le camp des Troyens.

(Ibidem. Quand deux hommes réunis.)

On voit dans l'écriture Gédéon, général des Israélites, se rendre comme espion dans le camp de Madian. Madame Dacier en conclut avec raison que cet emploi, aujourd'hui avili, étoit alors honorable, parcequ'il donnoit lieu d'exercer la prudence et la valeur. Dans Milton, Satan se charge seul d'aller à travers les ténebres du chaos chercher une route pour épier son ennemi

redoutable : il se leve, après s'y être engagé, de peur qu'il ne se présente un compagnon, que jamais il ne voudroit accepter, mais qui, par la seule offre de partager ces hasards, se couvriroit de gloire. Madame Dacier rapporte une pensée de Salomon qui est semblable à celle de Diomede : « Il vaut mieux être deux ensem-« ble, car ils tirent de l'avantage de leur « société : si l'un tombe, l'autre le releve. »

Voici plusieurs réflexions judicieuses d'Eustathe. Ce choix de Diomede ne pouvoit blesser aucun des autres chefs, la sagesse d'Ulysse, de laquelle il parle, étant généralement reconnue. Il paroît aussi que le but d'Homere a été de montrer que la valeur a besoin d'être accompagnée de la sagesse. Ulysse rejette modestement les louanges de Diomede, qui les lui a données, non pour le flatter, mais pour justifier son choix. Ajoutons qu'il craint peut-être aussi que les autres chefs ne soient blessés de ces louanges exclusives, et qu'il se trouve assez flatté d'avoir obtenu la préférence.

(Page 213. Et sur-tout le fils de Nestor.)

Animé, sans doute, par la présence de son pere.

(Page 214. Craignant qu'on ne nommât son frere.)

Nous avons déja vu plusieurs témoignages de la tendresse d'Agamemnon pour Ménélas. Sa crainte pouvoit partir aussi de l'importance où il étoit qu'en cette occasion le plus sage et le plus hardi accompagnât Diomede, et de ce que le succès de cette guerre dépendoit en partie, comme Agamemnon le dit au quatrieme chant, de la conservation des jours du mari d'Hélene.

(Ibidem. Les ténebres vont disparoître.)

Il paroît singulier qu'en cette circonstance, où il n'y a pas de temps à perdre, il répete si souvent la même chose en d'autres termes. Mais on a dit que cela même étoit une beauté, et marquoit combien il vouloit l'engager à hâter son départ.

(Page 215. Qui avoit laissé la sienne dans sa tente.)

Ces chefs n'avoient songé qu'à se rendre promptement à l'assemblée. Ils prennent des armes qui ont peu d'éclat, pour n'être pas reconnus. Thrasymede et Mérion étoient du nombre des gardes.

(Page 216. Minerve leur envoie un héron.)

Elle n'envoie pas l'oiseau qui lui est consacré; mais le héron, parcequ'il marque, comme oiseau de proie, que ces chefs devoient dépouiller les Troyens. (Eustathe.

(Page 220. Jusqu'à la tente d'Agamemnon.)

Plutarque a fait remarquer le contraste qu'il y avoit entre le caractere de Diomede, qui dit seulement qu'il ira dans le camp ennemi, et qui demande un compagnon, et celui de l'espion troyen, qui, plein de jactance, s'engage à pénétrer jusqu'à la tente d'Agamemnon.

(Page 222. La distance que franchissent des mules.)

Les anciens donnoient la premiere façon avec des bœufs, et la seconde avec des mules, qui, étant plus légeres, vont plus vîte dans un champ qui a déja eu sa premiere façon. (Madame Dacier.

Il paroît que madame Dacier n'a pas bien saisi le sens de ce passage. J'ai suivi l'explication d'Aristarque, rapportée par le Scholiaste, et qui forme une image très correspondante à la situation des personnages dont parle Homere. Πηκτὸν ἄροτρον signifie « une charrue composée »; la plus ancienne espece de charrue n'étoit formée que d'une seule piece, et on l'appelloit αὐτόγυιον.

M. l'abbé Mongès a donné des explications satisfaisantes sur la charrue des anciens, dans un mémoire lu dans une assemblée publique de l'académie des belles-lettres.

(Ibidem. Il se flatte que ses compagnons viennent . . . le rappeller.)

Le poëte, en disant ceci, rend la situation plus intéressante, et continue à peindre le caractere de Dolon bien plus hardi en paroles qu'en effets. Il avoit promis d'aller jusques dans la tente d'Agamemnon, et à présent il espere qu'Hector le fait rappeller.

(Page 223. Épargne Dolon.)

On voit bien dans quel dessein. Le tableau de la terreur de ce chef est peint avec une grande énergie. La finesse d'Ulysse paroît en cette occasion. Dolon trahit la vérité, en disant qu'Hector l'a contraint d'épier les Grecs; et, s'il semble qu'il y ait de la barbarie à Diomede de tuer cet ennemi qui l'implore, Eustathe répond qu'il étoit à craindre que Dolon, par ses cris, n'avertît les Troyens de l'entreprise de ces deux chefs. Mais cette action de Diomede est assez conforme aux mœurs de ce temps.

(Page 228. Plus blancs que la neige, ils égalent les vents dans leur course rapide.)

Qui candore nives anteirent, cursibus auras.
ÆNEID. LIB. XII.

Euripide, dans RHÉSUS, fait une belle peinture de ces chevaux, dont il compare la blancheur, qui éclate dans les ténebres, à celle des cygnes.

(Page 231. C'est ici qu'il faut donner à ton courage tout son essor.)

Euryale, audendum dextrâ; nunc ipsa vocat res.
Hac iter est; etc. ÆNEID. LIB. IX.

Homere, au milieu de l'infortune des Grecs, songe à leur gloire. Diomede et Ulysse se signalent par quelques exploits. Cette scene qui se passe durant la nuit jette de la variété dans le poëme.

(Page 232. N'étoit à ses yeux qu'un songe funeste.)

Image très naturelle; car un homme en cet état ne s'éveille qu'autant qu'il faut pour voir confusément ce qui l'environne,

et pour croire que c'est un songe et non une réalité. (Madame Dacier.

(Pag. 233. Et l'élevant dans l'air, l'emportera.)

On voit toujours le courage de Diomede. L'allégorie du dieu du jour qui apperçoit ces chefs, est sensible.

(Page 235. Le bruit de coursiers impétueux.)

Plus Nestor craint pour ces chefs, plus sa joie sera grande à leur retour.

(Page 236. Comment vous avez eu ces coursiers.)

Cette question, la premiere qu'il leur fait, marque toute la beauté de ces coursiers, et l'estime singuliere qu'on avoit alors pour ces animaux. On reconnoît dans ce discours le caractere de Nestor. Ulysse parle de cette riche capture avec une sorte de grandeur et d'indifférence, et comme accoutumé à remporter de nobles dépouilles. On a observé qu'Ulysse rend ici, avec justice, à Diomede les éloges qu'il avoit reçus de ce chef.

(Page 237. Et les autres illustres chefs des Troyens.)

Le Scholiaste et madame Dacier ont vu ici de l'ironie. Ernesti n'est pas de leur sentiment.

(P. 238. Et puisant dans une urne remplie.)

Je place ici une observation que j'ai faite sur les épithetes d'Homere; savoir, qu'elles réveillent non seulement une image fidele des objets, mais souvent plaisent encore à l'oreille par l'harmonie et l'arrondissement qu'elles donnent aux périodes. C'est ce qui m'a engagé à les conserver autant qu'il m'a été possible. On voit ici le régime des anciens combattants, et l'on n'ignore pas que l'eau de la mer fortifie mieux qu'aucune autre.

Euripide a fait de cet épisode une tragédie intitulée Rhésus, quoiqu'on puisse douter qu'elle soit de lui, parcequ'elle n'est pas semée de ces moralités auxquelles il n'a guere manqué de se livrer, souvent avec trop de complaisance. Hector, dans cette tragédie, affoiblit un peu l'in-

térêt qu'on pourroit prendre à la mort de Rhésus, en insistant trop long-temps sur l'indolence de ce prince, qu'il compare à ces chasseurs qui, sans avoir partagé les travaux d'une chasse, viennent participer au repas dont elle est suivie.

Hector, au huitieme chant de l'Iliade, dit éloquemment qu'il veut que les Grecs, en s'élançant dans leurs vaisseaux, aient à panser leurs plaies au sein de leurs demeures. Dans Euripide, il dit seulement qu'il veut qu'ils ensanglantent leurs navires; mais on voit que son discours est formé sur le modele de celui d'Homere. Cette tragédie étoit intéressante pour les Grecs. Elle offre beaucoup de spectacle : toute l'action qu'on voit dans l'Iliade y est représentée au naturel. Les discours des gardes troyennes, d'Ulysse et de Diomede, leurs questions et leurs réponses entrecoupées, sont dans une grande vérité. Rhésus, à son arrivée, montre de la fierté et de l'audace, promet à Hector de chasser les Grecs de ce rivage. La scene d'Hector et de Dolon est remarquable : le chef troyen dit à cet officier de nommer la ré-

compense qu'il desire ; Dolon le tient longtemps en suspens, rejette tout ce qu'il lui offre, et enfin, après un dialogue très animé, nomme les chevaux d'Achille. « Tes « desirs, répond Hector, sont égaux aux « miens ». Dolon a un caractere plus élevé dans Euripide que dans Homere, quoique le poëte tragique, en lui faisant revêtir une peau de loup, le représente comme devant marcher à quatre pieds : Τετράπουν λύκου κέλευθον.

On connoît l'admirable épisode de Nisus et d'Euryale, dont l'issue est malheureuse, et qui est une imitation très libre de ce dixieme chant de l'Iliade, quoiqu'on y retrouve un grand nombre des traits du modele que Virgile avoit sous les yeux. Ce poëte, en cet endroit, a su joindre à l'héroïsme l'intérêt du plus grand pathétique : les malheurs de Nisus et d'Euryale unis d'une tendre amitié, la douleur de la mere de ce dernier que Virgile a peinte comme il savoit peindre, arrachent des larmes. Mais Homere a semé le pathétique en d'autres endroits : après les malheurs des Grecs, il falloit relever leur courage par

quelque entreprise heureuse. Au reste, l'épisode de Virgile met dans un beau jour comment un grand maître, tout en imitant, sait être original.

FIN DU TOME TROISIEME.

VA1
155262